BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
F
38
NAPOLI

VIE

DE VICTOR ALFIÉRI.

I.

VIE

DE VICTOR ALFIÉRI,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET TRADUITE DE L'ITALIEN,

PAR M. ***.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype,
rue de Seine, n.° 12.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON, RUE DES NOYERS, N°. 49.

1809.

VIE

VIE

DE

VICTOR ALFIÉRI.

INTRODUCTION.

> Plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potius morum, quam arrogantiam, arbitrati sunt.
>
> TACITE. *Vie d'Agricola.*

PARLER de soi, et surtout écrire de soi, vient, sans aucun doute, d'un grand amour-propre. Je ne ferai donc précéder ces mémoires, ni de faibles excuses, ni de raisons fausses et illusoires, qui, dans tous les cas, ne persuaderaient personne, et pourraient faire mal augurer de ma future véracité. Je

confesse ingénuement que, parmi les différens sentimens qui m'ont conduit à écrire ma vie, le plus fort de tous a été mon amour-propre. La nature en a pourvu tous les hommes d'une dose plus ou moins grande : elle l'a prodigué aux écrivains, et particulièrement aux poètes ou à ceux qui se donnent pour tels. Ce don est bien précieux; il est le levier de toutes les grandes actions de l'homme, quand il réunit à la connaissance de ses propres moyens un enthousiasme éclairé pour le vrai et le beau, qui ne sont qu'une même chose.

Sans insister davantage sur des raisons générales, je passe à celles qui m'ont porté à composer ces mémoires, et j'indiquerai après la manière dont je compte remplir mon but.

Jusqu'à présent j'ai beaucoup écrit, et peut-être plus que je n'aurais dû. Il est donc tout naturel de penser que le

peu de personnes (sinon parmi mes contemporains, du moins parmi ceux qui vivront après eux) à qui mes ouvrages n'auront pas déplu, éprouveront quelque curiosité de savoir quel homme je fus. Je puis bien, ce me semble, avoir cette opinion, sans trop me flatter, puisque l'on voit tous les jours écrire, débiter et lire la vie de tant d'auteurs, peut-être moins connus par le mérite, que par la quantité de leurs ouvrages. Quand il n'existerait pas d'autres raisons, il n'en est pas moins certain que, lorsque je ne serais plus, quelque libraire, pour tâcher de tirer un peu plus d'argent d'une nouvelle édition de mes œuvres, la ferait précéder d'une vie quelconque. Cette vie serait vraisemblablement écrite par quelqu'un qui ne m'aurait que peu ou point connu; qui en aurait puisé les matériaux dans des sources douteuses ou

partiales. Enfin, elle ne pourrait être jamais aussi véridique que celle que je puis donner moi-même, d'autant plus que l'écrivain à la solde de l'éditeur, ordinairement a coutume de faire un sot panégyrique de l'auteur que l'on réimprime ; tous les deux se flattant par-là de donner un plus grand débit à leur marchandise. Pour rendre donc l'histoire de ma vie moins mauvaise, plus vraie et aussi impartiale que toute autre qui serait écrite après ma mort, moi, qui ai toujours plus tenu que promis, je prends ici l'engagement avec moi-même et avec ceux qui me liront, de me dépouiller de toute passion, autant qu'il est donné à l'homme de le faire. Je m'y engage, parce que m'étant examiné et bien connu, j'ai trouvé ou cru trouver qu'en moi la somme du bien est un peu plus forte que celle du mal. Ainsi, si je n'ai peut-être pas le

courage ou l'indiscrétion de dire de moi tout ce qui est vrai, je n'aurai certainement pas la bassesse d'avancer ce qui ne l'est pas.

Quant à la méthode que je suivrai, pour donner quelque repos à mes lecteurs; pour leur épargner, ou du moins leur abréger l'ennui, en leur laissant la facilité de passer celles des années de ma vie qui leur paraîtront moins curieuses que les autres, je me propose de la diviser en cinq époques, correspondantes aux cinq âges de l'homme : *enfance*, *adolescence*, *jeunesse*, *virilité* et *vieillesse*. Mais de la manière dont j'ai écrit les trois premières parties, et plus de la moitié de la quatrième, je ne puis plus me flatter de donner à cet ouvrage cette brièveté, que, par-dessus toute chose, j'ai toujours recherchée dans mes écrits, et qui aurait été plus louable et plus nécessaire

en parlant de moi-même. Je crains encore davantage que, dans la cinquième partie (si cependant ma destinée me mène jusqu'à la vieillesse), je ne tombe dans le bavardage, dernier patrimoine de cet âge débile. Si donc, payant à la nature le tribut qu'elle exige de tous les hommes, je devenais trop long et trop diffus, je prie le lecteur de me le pardonner d'avance, et de m'en punir en même temps en ne lisant point cette dernière partie.

Lorsque je dis que je ne me flatte pas d'être court, même dans les quatre premières époques, autant que je le devrais et que je le voudrais, je n'entends point par-là me permettre de ridicules longueurs en faisant mention de mille minuties. Je compte seulement m'étendre sur beaucoup de ces particularités, qui pourront contribuer à l'étude de l'homme en général; de cet

être dont nous ne pouvons jamais mieux indiquer les secrets, qu'en nous observant chacun nous-mêmes.

Je n'ai point l'intention de parler d'aucune autre particularité qui pourrait concerner différens personnages, dont les aventures se trouveraient, pour ainsi dire, liées avec les miennes. Je ne prétends écrire que les faits qui me regardent, et non ceux qui regardent autrui. Je ne nommerai donc presque jamais personne, et si je rappelle le nom de quelqu'un, ce ne sera que dans les choses indifférentes ou louables.

Le but de cet ouvrage est donc principalemeut d'étudier l'homme en général. Et de quel homme peut-on mieux et plus savamment parler que de soi-même? quel autre nous est-il plus facile d'étudier? de connaître plus profondément? de peser avec plus d'exactitude? ayaut pénétré pendant tant d'an-

nées jusque dans ses plus secrets replis.

Quant au style, j'ai cru que je n'avais qu'à laisser courir ma plume, et ne pas trop m'éloigner de cette simplicité naturelle et spontanée avec laquelle j'ai écrit cet ouvrage, dicté par le cœur et non par l'esprit, et qui seule peut convenir à un si mince sujet.

PREMIERE

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE.

Elle embrasse neuf ans de végétation.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et Parens.

Je suis né dans la ville d'Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parens nobles, honnêtes et très-à leur aise. Je fais une mention particulière de ces trois qualités, et je les regarde comme un bonheur pour moi, par les raisons suivantes. Ma naissance parmi la classe noble me servit beaucoup pour pouvoir ensuite, sans encourir la tache d'envieux et de lâche, mépriser la noblesse qui ne se distingue que par son origine, en dévoiler les ridicules, les abus et les vices; mais en même temps son influence me fut

assez utile pour ne jamais souiller d'aucune manière la dignité de l'art que je professais. Je dus à mon aisance de rester libre et pur; elle me permit de ne servir que la vérité. La probité de mes parens fit que je n'eus jamais à rougir d'être né gentilhomme. Si quelqu'une de ces choses m'eût manqué en naissant, nécessairement mes divers ouvrages s'en seraient très-fort ressentis; et j'aurais été peut-être ou plus mauvais philosophe, ou moins honnête homme que j'ai pu l'être en effet.

Mon père s'appelait ANTOINE ALFIÉRI; ma mère, MONIQUE-MAILLARD DE TOURNON. Elle était d'origine savoyarde, comme ses barbares surnoms le démontrent; mais sa famille était depuis long-temps établie à Turin. Mon père, homme d'une grande pureté de mœurs, n'exerça jamais aucun emploi; il vécut toujours sans se souiller d'aucune ambition, comme je l'ai entendu dire par tous ceux qui l'avaient connu. Pourvu de biens suffisans à son rang, doué d'une juste modération dans ses desirs, ses jours furent assez heureux. A l'âge de plus de

cinquante-cinq ans, il devint amoureux de ma mère, et il l'épousa; elle étoit encore très-jeune, et veuve du marquis de Cacherano, gentilhomme d'Asti. Une fille, dont la naissance précéda la mienne de près de deux ans, avait plus que jamais fait naître l'espoir et l'envie, dans le cœur de mon tendre père, d'avoir un fils : mon arrivée dans ce monde en fut d'autant plus fêtée. Je ne sais s'il se réjouissait de cet événement, comme père déjà âgé, ou bien comme gentilhomme fortement attaché à son nom et à la perpétuité de sa race : je croirais assez que sa joie se composait également de ces deux affections. Quoi qu'il en soit, m'ayant mis en nourrice dans un village appelé Rovigliasco, à deux milles d'Asti, il m'y venait voir presque tous les jours à pied : car c'était un homme sans faste et fort simple dans ses manières. Comme il était déjà âgé de plus de soixante ans, quoique encore fort et robuste, ses courses continuelles, dans lesquelles il ne faisait attention ni aux rigueurs de la saison, ni à quoique ce fût, furent cause qu'un jour, s'étant excessivement échauffé dans une de

ses visites périodiques, il prit une fluxion de poitrine, qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. Je n'avais pas encore achevé alors la première année de ma vie. Ma mère était enceinte d'un autre garçon, qui mourut ensuite en bas âge. Il lui resta donc un garçon et une fille de mon père, et deux filles et un fils de son premier mari, le marquis de Cacherano. Cependant ma mère, quoique veuve pour la seconde fois, se trouvant encore fort jeune, épousa en troisièmes noces le chevalier Hyacinthe Alfiéri de Magliano, cadet d'une maison du même nom que la mienne, mais d'une autre branche. Ce chevalier Hyacinthe, par la mort de son frère aîné, qui ne laissa point d'enfans, devint, avec le temps, héritier de tout son bien, et se trouva très riche. Mon excellente mère trouva une félicité parfaite avec son nouvel époux, qui était à peu près de son âge, d'une très-belle figure, et de mœurs nobles et pures. Elle vécut avec lui dans la plus heureuse et la plus exemplaire union. Cette union dure encore au moment où j'écris ces mémoires, et j'ai quarante-un ans. Ainsi, ces deux

époux présentent, depuis plus de trente-sept années, le beau modèle de toutes les vertus domestiques ; aimés, respectés, admirés de tous leurs concitoyens, et particulièrement ma mère, qui, par une ardente et héroïque piété, s'est entièrement consacrée au soulagement et au service des pauvres.

Dans cet espace de temps, elle a successivement perdu son fils aîné et sa fille, fruit de son premier hymen, ainsi que les deux garçons qu'elle a eus de son troisième époux : de sorte que dans sa vieillesse, je suis le seul de ses fils qui lui reste. La fatalité de ma destinée me condamne à vivre loin d'elle, chose bien douloureuse pour moi, et qui le serait bien davantage encore (car pour rien au monde je ne voudrais m'en voir continuellement éloigné,) si je n'étais pas assuré qu'elle a retrouvé, et dans son caractère fort et sublime, et dans sa vraie piété, une ample compensation de la perte de ses enfans. Qu'on me pardonne cette digression, peut-être inutile, en faveur d'une telle mère.

CHAPITRE SECOND.

Souvenirs de l'Enfance.

Il ne m'est resté d'autre souvenir de cette espèce de végétation stupide et puérile, que celui d'un oncle paternel, qui, lorsque je n'avais encore que trois ou quatre ans, me faisait monter tout droit sur un vieux coffre, et là, en me caressant beaucoup, me donnait d'excellens *bonbons*. Je ne me souvenais presque plus du tout de lui; il ne m'était resté dans la tête que l'image de certains souliers quarrés qu'il portait ordinairement. Bien des années après, la première fois que je vis des bottes à trombe avec le pied quarré, comme les souliers de mon oncle, qui était mort depuis bien long-temps, et que je n'avais plus revu depuis l'usage de la raison, la vue subite de cette forme de souliers, désormais hors de mode, me rappela tout à coup

ces premières sensations que j'avais éprouvéesen recevant les caresses et les *bonbons* de mon oncle : les paroles, les manières du bon vieillard, la saveur de ses bonbons, tout cela me revint vivement et comme un éclair à l'imagination. J'ai laissé couler de ma plume cette anecdote, assez puérile, comme n'étant pas entièrement inutile à l'homme qui médite sur le mécanisme de nos idées, et sur l'affinité des pensées avec les sensations.

A l'âge d'environ cinq ans, je fus réduit à l'extrémité par une dyssenterie violente. Il me semble avoir encore dans mon esprit une certaine idée de mes souffrances; je ne savais alors ce que c'était que la mort, et je la desirais pourtant comme terme à la douleur. J'avais entendu dire, lorsque mon frère cadet était mort, qu'il était devenu un petit ange.

Malgré tous les efforts que j'ai faits souvent pour recueillir mes idées primitives, ou ces sensations reçues avant ma sixième année, je n'en ai pu retrouver d'autres que ces deux-ci. Ma sœur Julie et moi, suivant

le sort de notre mère, nous étions passés avec elle, de la maison paternelle, dans celle de son nouvel époux, qui fut pour nous plus qu'un père, tout le temps que nous restâmes chez lui. La fille et le fils du premier lit de ma mère furent successivement envoyés à Turin, l'un au collége des Jésuites, l'autre dans un couvent. Peu de temps après, ma sœur Julie (j'étais alors âgé à peu près de sept ans) fut mise aussi dans un couvent, mais à Asti même; je me rappelle parfaitement ce petit événement domestique, comme le moment où mes facultés sensibles commencèrent à se développer. Je me souviens encore de la douleur que j'éprouvai, et des larmes que je versai à cette séparation de toit seulement; car dans les commencemens on ne m'empêchait point d'aller la voir chaque jour. Méditant par la suite sur ces effets et ces symptômes de ce que mon cœur éprouvait alors, j'ai trouvé qu'ils étaient absolument les mêmes que ceux que je ressentis ensuite, lorsque dans ma bouillante jeunesse, je me vis forcé de me séparer de quelques femmes que j'aimais, ou de quelque

véritable ami ; et j'en ai eu successivement jusqu'ici trois ou quatre de ces derniers, bonheur refusé à beaucoup d'autres qui l'auraient peut-être plus mérité que moi. Le souvenir de cette première peine du cœur m'a fourni ensuite la preuve que toutes les affections de l'homme, quoique diverses, ont le même principe.

Resté seul de garçon dans la maison maternelle, on me donna pour précepteur un bon prêtre, nommé dom Ivaldi. Il m'enseigna à compter et à écrire, et me conduisit jusqu'en quatrième, où je n'expliquais pas trop mal, comme il le disait, quelques vies de *Cornelius-Nepos*, ainsi que les *Fables de Phèdre*. Mais le bon Ivaldi était lui-même fort ignorant, à ce que je remarquai ensuite ; et si, après ma neuvième année, on m'avait laissé dans ses mains, je n'aurais vraisemblablement plus rien appris. Mes parens eux-mêmes n'avaient aucune sorte d'instruction ; et je leur entendais souvent répéter cette maxime rebattue de nos gentilshommes d'alors, qu'un seigneur ne devait pas être un docteur. Cependant j'avais par caractère une

certaine inclination pour l'étude, et particulièrement depuis que ma sœur était sortie de la maison. Cette solitude où je me trouvais avec mon maître, me portait en même temps à la mélancolie et au recueillement.

CHAPITRE TROISIÈME.

Premiers symptômes d'un caractère passionné.

C'est ici le lieu de faire mention d'une autre particularité fort étrange, concernant le développement de mes facultés érotiques. Le départ de ma sœur me rendit triste pendant long-temps, et beaucoup plus sérieux qu'auparavant. Mes visites à cette sœur chérie étaient devenues de plus en plus rares, parce que devant donner toute mon attention aux études que je faisais avec mon maître, on ne m'accordait la permission de l'aller voir que les jours de vacances ou de fêtes, et encore pas toujours. Je sentais une espèce de consolation dans ma solitude, par l'habitude que j'avais prise d'aller tous les jours à l'église des Carmes, attenante à notre maison; d'y entendre souvent de la musique, d'y voir officier les moines, d'y contempler toutes

les cérémonies de la grande messe, les processions et autres pompes semblables. Au bout de quelques mois, je ne pensai plus autant à ma sœur, et à la fin je n'y songeai presque plus du tout, et ne desirai autre chose que d'être conduit aux Carmes le matin et l'après-dîner. En voici la raison : Depuis que ma sœur était sortie de la maison, à l'âge d'environ neuf ans, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes-gens que ceux de quelques novices des Carmes, qui pouvaient avoir de quatorze à seize ans à peu près, et qui assistaient aux diverses cérémonies de l'église, vêtus de leurs rochets blancs. Leurs jeunes visages, peu différens des visages féminins, avaient laissé dans mon cœur tendre et sans expérience, cette même impression et le même desir de les voir, que le visage de ma sœur y avait imprimé. Ce sentiment enfin diversifié de tant de manières, n'était pourtant que l'amour. En y réfléchissant plusieurs années après, je m'en suis pleinement convaincu ; car je ne savais alors, en aucune façon, ni ce que je sentais, ni ce que je faisais : j'obéissais au pur instinct

de la nature. Mon innocent attrait pour ces novices devint si fort, que je pensais sans cesse à eux et à leurs diverses fonctions. Tantôt mon imagination me les représentait tenant leurs cierges en main, servant la messe avec un air angélique et plein de componction, tantôt faisant fumer l'encens au pied de l'autel : et tout absorbé par ces images, je négligeais mes études ; toute occupation et toute société m'ennuyait. Un jour entre autres, mon précepteur étant sorti de la maison, et me trouvant seul dans ma chambre, je cherchai dans mes deux dictionnaire latin et italien, l'article *moine* ; je l'effaçai, et j'écrivis à la place *père ;* croyant ainsi, je ne sais comment, ennoblir ces novices que je voyais tous les jours, mais avec lesquels je n'avais jamais parlé, et de qui je ne savais vraiment ce que je voulais. La raison qui me portait à corriger ainsi ces deux dictionnaires, était d'avoir souvent entendu prononcer avec une espèce de mépris le mot *moine*, et avec respect et affection celui de *père*. Je cachai toujours avec le plus grand soin, et la crainte la plus vive, à mon pré-

cepteur, ces corrections, faites d'ailleurs grossièrement avec la plume et le grattoir. Il ne s'en douta ni ne s'en aperçut jamais, une pareille idée ne pouvant lui venir à l'esprit. Quiconque voudra un peu réfléchir sur cette bagatelle, et y chercher le germe des passions de l'homme, ne la trouvera peut-être pas aussi ridicule et aussi puérile qu'elle pourrait paraître d'abord.

De ces singuliers effets d'un sentiment tout-à-fait ignoré par moi-même, mais pourtant si fort agissant sur mon imagination, naissait, comme je n'en doute point aujourd'hui, cette humeur mélancolique qui peu à peu me maîtrisa, et domina par la suite toutes les autres qualités de mon caractère.

J'avais sept à huit ans, quand me trouvant un jour dans ces dispositions mélancoliques, occasionnées peut-être aussi par la faiblesse de ma santé, après avoir vu sortir mon précepteur et mon domestique, je m'élançai hors de mon petit cabinet qui était situé au rez-de-chaussée, et donnait sur une seconde cour où il y avait une grande quan-

tité d'herbes. Je me mis aussitôt à en arracher à pleines mains, à la porter à ma bouche, à la mâcher et à en avaler tant que je pouvais, malgré son goût âpre et plein d'amertume. J'avais entendu dire de je ne sais qui, ni à quelle occasion, qu'il existait une herbe appelée ciguë qui empoisonnait et faisait mourir. Je n'avais jamais eu la pensée de vouloir mourir, et je savais bien peu ce que c'était que la mort : cependant, poussé par je ne sais quel instinct naturel mêlé d'une douleur dont la source m'était inconnue, j'étais avide de manger de cette herbe, m'imaginant que j'y trouverais de la ciguë. Mais rebuté par l'insupportable amertume et par la crudité d'un pareil repas, me sentant d'ailleurs prêt à vomir, je fus dans un jardin qui était proche de la maison, et sans être vu de qui que ce fut, je me délivrai presque tout-à-fait de l'herbe que j'avais avalée. Retourné dans ma chambre, j'y restai seul et sans mot dire, éprouvant un peu de coliques et quelques douleurs d'estomac. Mon précepteur étant revenu, il ne s'aperçut de rien ; et je ne lui dis rien non plus. Quelques momens après,

il fallut se présenter à table; et ma mère me voyant les yeux gonflés et rouges, comme ils sont après les efforts qu'on a faits en vomissant, me demanda avec instance et voulut absolument savoir ce qui m'était arrivé. Avec les ordres de ma mère, les coliques allaient toujours croissant, au point que je ne pouvais pas manger; et je ne voulais pas parler. Ma mère s'obstinait à m'interroger; moi à me taire, en m'efforçant de ne donner aucun signe de douleur. Enfin, comme elle m'observait attentivement, elle remarqua que je souffrais réellement, et que j'avais les lèvres verdâtres; car j'avais oublié de me les laver : alors, effrayée au dernier point, elle se lève précipitamment, s'approche de moi, me parle de cette étrange couleur de mes lèvres, me presse, me force de répondre jusqu'à ce que, vaincu par la crainte et par la douleur, je lui confesse tout en pleurant. On me donne de suite de légers remèdes, et il n'en arrive pas d'autre mal qu'une réclusion de quelques jours dans ma chambre, comme punition; nouveau motif, nouvel aliment pour mon humeur mélancolique.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Développement du caractère, indiqué par divers petits événemens.

Voici une esquisse du caractère que je manifestais dans les premières années de ma raison naissante. Taciturne et tranquille pour l'ordinaire, mais quelquefois extrêmement pétulant et babillard, presque toujours dans les extrêmes, obstiné et rebelle à la force, fort soumis aux avis qu'on me donnait avec amitié, contenu plutôt par la crainte d'être grondé que par toute autre chose, d'une timidité excessive, et inflexible quand on voulait me prendre à rebours.

Pour mieux rendre compte aux lecteurs et à moi-même de ces qualités primitives que la nature avait gravées dans mon âme, parmi quelques petites anecdotes de mon enfance, j'en choisirai deux ou trois que je me rappelle à merveille, et qui peindront

vivement mon caractère. De tous les châtimens qu'on pouvait m'infliger, celui qui me causait la douleur la plus vive, au point de me rendre malade, et auquel pour cette raison on ne me condamna que deux fois seulement, c'était de m'envoyer à la messe avec le réseau qui me servait de bonnet de nuit sur la tête; toilette qui cache presque entièrement les cheveux. La première fois que j'y fus condamné (je ne me souviens plus quelle en était la cause), mon précepteur me traîna par la main à l'église voisine des Carmes, église presque abandonnée, et dans la vaste enceinte de laquelle on ne voyait jamais quarante personnes à la fois. Cette punition m'affligea tellement, que de trois mois je fus irrépréhensible. Parmi les raisons que j'ai cherchées dans la suite en moi-même pour connaître la source d'un semblable résultat, j'en trouvai deux principales qui me donnèrent la solution de ce problême L'une était que je m'imaginais que tous les yeux devaient nécessairement se fixer sur mon fatal réseau, et que je devais être extrêmement laid et difforme dans cet accoutrement;

enfin que tout le monde était dans le cas de me regarder comme un véritable malfaiteur, me voyant puni d'une manière si terrible. L'autre raison était que je craignais d'être aperçu par mes chers novices, et cela me perçait véritablement le cœur. Ceux qui me liront pourront voir en moi, faible enfant, leur portrait et celui de tous les humains morts ou à naître; car nous sommes tous constamment, à le bien prendre, de perpétuels enfans.

L'effet extraordinaire occasionné en moi par cette punition avait rempli de joie mes parens et mon précepteur; de sorte qu'à la moindre apparence de faute, me menaçait-on du réseau détesté, je rentrais soudain en tremblant dans le devoir: malgré cela, étant retombé dans quelque faute, pour l'excuse de laquelle je fis à ma mère un mensonge bien conditionné, la punition du réseau me fut de nouveau infligée; on y ajouta qu'au lieu d'être conduit dans l'église déserte des Carmes, je serais mené dans celle de Saint-Martin, éloignée de la maison, située au beau milieu de la ville, et très-fréquentée

à l'heure de midi par tous les oisifs du beau monde. Hélas ! quelle douleur fut la mienne! je priai, je pleurai, je me désespérai, mais tout en vain. Quelle nuit je passai ! je croyais qu'elle devait être la dernière de ma vie ; je ne pus fermer l'œil, et je ne me rappelle pas en avoir passé de plus cruelle, en quelque autre circonstance douloureuse que je me sois trouvé. Enfin l'heure arriva : coiffé de mon triste réseau, pleurant, hurlant, je m'acheminai, tiré par mon précepteur, et poussé par le domestique ; je traversai de cette manière deux ou trois rues où nous ne vîmes âme qui vive ; mais sitôt que nous fûmes entrés dans les rues habitées et près de la place et de l'église de Saint-Martin, je cessai tout à coup de pleurer et de crier, je ne me fis plus traîner ; au contraire, je marchai tranquillement et d'un bon pas, et me serrant contre mon précepteur *Ivaldi*, j'espérai de passer sans être remarqué, presque caché sous la large manche du prêtre, au flanc duquel ma petite taille atteignait à peine. J'arrivai au milieu de l'église, guidé par la main comme un aveugle ; car en effet,

ayant fermé les yeux dès l'instant que j'eus mis le pied sur le seuil de la porte, je ne les r'ouvris qu'au moment où je me mis à genoux à ma place pour entendre la messe; encore je les tins toujours baissés de manière à ne distinguer personne. En sortant de l'église, je redevins aveugle, et m'en retournai à la maison la mort dans l'âme, me croyant déshonoré pour toujours. Je ne voulus, ce jour-là, ni manger, ni parler, ni étudier, ni pleurer; enfin la tension de mon âme et ma douleur furent si violentes, que je tombai malade pour plusieurs jours. Dès ce moment il ne fut plus question du supplice du réseau, tant le désespoir que je montrai dans cette circonstance causa d'effroi à ma tendre mère; et moi, de mon côté, pendant un assez long espace de temps, je ne me rendis coupable d'aucun mensonge : et qui sait si je ne dois pas à ce bienheureux réseau d'avoir été ensuite l'un des hommes les moins menteurs que j'aie connus?

Voici encore une petite anecdote. Mon aïeule maternelle, femme d'une grande importance à Turin, et veuve d'un des plus

grands seigneurs de la cour, était venue à Asti, environnée de toute cette pompe de choses qui laisse une grande impression dans l'esprit des enfans. Elle resta quelques jours avec ma mère ; et quoiqu'elle me fît beaucoup de caresses, comme un sauvage que j'étais, je ne pus jamais m'accoutumer à elle. Étant enfin sur le point de partir, elle me dit de lui demander la chose qui pourrait le plus me satisfaire, et qu'elle me la donnerait certainement. D'abord une espèce de honte, la timidité, l'irrésolution, ensuite l'obstination et l'opiniâtreté firent qu'elle ne put jamais arracher de moi que ce monosyllabe, *rien;* et quoique tous ceux qui étaient là me retournassent en vingt manières différentes pour tirer de moi autre chose que le *rien* si impoli, ils ne purent en venir à bout. Ils ne gagnèrent, en persistant à m'interroger, que de faire sortir de plus belle, et d'un ton sec, le *rien* éternel de ma bouche. Vers le milieu de mon interrogatoire, ce *rien* était dit avec vivacité et d'une voix dépitée et tremblante ; enfin, il fut accompagné de larmes et interrompu par mille

sanglots. Ils me chassèrent de leur présence comme je le méritais : on me renferma dans ma chambre, où je pus dire tout à mon aise mon *rien* favori, et mon aïeule partit. Mais moi, qui avais refusé, avec tant d'opiniâtreté, ses dons légitimes, plusieurs jours auparavant, je lui avais volé dans une de ses malles, qu'on avait laissée ouverte, un éventail que je cachai dans mon lit, et qu'on y trouva quelque temps après. Je dis alors, comme c'était vrai, que je l'avais pris pour en faire présent à ma sœur : un châtiment sévère fut le prix de ce vol. Mais quoique certainement le voleur soit pire que le menteur, je ne fus ni menacé ni puni du supplice du réseau, tant ma mère avait plus de crainte de me voir tomber malade de douleur, que de me voir devenir un peu fripon, défaut qui, à la vérité, n'est pas beaucoup à craindre, et qu'il n'est pas difficile de déraciner dans ceux que la nécessité n'y porte pas. Le respect pour les propriétés d'autrui naît et s'affermit promptement chez les individus qui en possèdent de légitimes.

Je placerai ici une troisième anecdote

concernant ma première confession, qu'on me fit faire à l'âge de sept à huit ans. Mon précepteur m'y faisait préparer, en me suggérant lui-même les divers péchés que je pouvais avoir commis, et de la plupart desquels j'ignorais jusqu'au nom même. Ayant fait ce préalable examen avec dom Ivaldi, on fixa le jour auquel je devais aller porter aux pieds du *père Ange* mon petit aveu : ce Carme était aussi le confesseur de ma mère. J'y fus : je ne savais ce que je lui disais, tant était grande ma douleur et ma répugnance de me voir forcé de révéler mes secrets, mes actions et mes pensées à quelqu'un que je connaissais à peine. Je crois que le père fit lui-même ma propre confession ; quoi qu'il en soit, dès qu'elle fut finie, il me donna l'absolution, en m'enjoignant pour pénitence de me prosterner devant ma mère avant qu'on se mît à table pour dîner, et dans cette posture, de lui demander publiquement pardon de toutes mes fautes passées. Cette pénitence m'était fort désagréable à avaler, non que j'eusse aucune répugnance à demander pardon à ma mère ; mais cette pros-

ternation contre terre, en présence de tous ceux qui pouvaient être là, était pour moi un supplice insupportable. De retour à la maison, monté dans la salle à manger à l'heure du dîner, et tout le monde y arrivant aussi, il me sembla que tous les yeux se fixaient sur moi; moi, de baisser les miens. J'étais irrésolu, confus et immobile, sans oser m'approcher de la table où chacun allait prendre sa place; je ne m'imaginai pas pourtant que quelqu'un sût le secret de ma pénitence. Reprenant un peu de courage, je m'avançai pour m'y asseoir comme les autres; alors ma mère, me regardant d'un air courroucé, me demande si j'ai vraiment le droit de m'asseoir à table; si j'avais fait ce qu'il était de mon devoir de faire, et si enfin je n'ai rien à me reprocher? Chacune de ces questions était un coup de poignard pour mon cœur; mon aspect douloureux répondait certainement assez pour moi, et mes lèvres ne pouvaient proférer une parole. Il n'y eut aucun moyen, non-seulement de me faire exécuter ma pénitence, mais même de me forcer à déclarer quelle elle était. Ma

mère, de son côté, ne voulait point trahir mon traître de confesseur. Enfin, la chose aboutit à ce que ma mère perdit sa prosternation, et moi mon dîner, et peut-être aussi l'absolution, que le *père Ange* m'avait donnée à une condition si dure. Je n'eus pourtant point alors assez de sagacité pour pénétrer que le père avait concerté avec ma mère la pénitence qu'il devait m'imposer. Mais le cœur me servant mieux en cela que l'esprit, je conçus depuis lors une haine passablement forte pour le moine, et gardai peu d'inclination pour le sacrement, quoique dans les confessions suivantes on ne m'infligea plus jamais de pénitences publiques.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dernière Anecdote de l'Enfance.

Mon frère aîné, *le marquis de Cacherano*, qui, depuis quelques années, suivait son éducation à Turin, au collége des Jésuites, vint à Asti en vacances. Il était âgé d'environ quatorze ans au plus, et moi j'en avais huit. Sa présence me fut en même temps un sujet de plaisir et de chagrin. Comme je ne le connaissais pas du tout auparavant (car il était seulement mon frère utérin), je ne me sentais vraiment pas d'amitié pour lui : nous badinions souvent ensemble, et je crois que l'habitude m'aurait donné quelque inclination pour mon frère ; mais il était plus grand que moi, avait plus de liberté, plus d'argent, recevait plus de caresses de ses parens. Il avait déjà vu beaucoup plus de choses que moi pendant son séjour à Turin ; il avait expliqué son *Virgile*, et que

sais-je encore ? Il avait tant d'autres petits avantages que je n'avais pas, qu'enfin, pour la première fois, je connus l'envie. Ce n'était pourtant point une basse envie; car elle ne me portait pas à haïr précisément cet individu, mais elle me faisait desirer avec ardeur de posséder les mêmes avantages que lui, sans pour cela vouloir l'en priver; et je pense que voilà les limites des deux envies. L'une, dans les âmes viles, devient haine absolue contre quiconque possède quelque chose; un desir de lui nuire, de lui ravir ce qu'il a, quand même on n'en profite pas soi-même : l'autre, dans les cœurs généreux, devient, sous le nom d'émulation, un desir inquiet et violent d'obtenir les mêmes choses en égale ou plus grande abondance. Oh ! combien est fine et imperceptible la ligne qui sépare le germe de nos vertus et de nos vices!

Nous passions notre temps, mon frère et moi, tantôt jouant ensemble, tantôt nous disputant; et moi, en recevant tantôt de petits cadeaux, tantôt des coups de poing. L'été s'écoula pour moi beaucoup plus joyeuse-

ment qu'à l'ordinaire, ayant été jusqu'alors seul d'enfant à la maison; et l'on sait qu'il n'y a pas de plus grand ennui pour cet âge que la solitude. Un jour entre autres qu'il faisait très-chaud, et tandis que tout le monde, après dîner, faisait la *méridienne*, nous nous mîmes à faire l'exercice à la prussienne, que mon frère m'enseignait. Moi, tout en marchant, et faisant un demi-tour à droite, je tombe et vais donner de la tête sur un des chenets restés par mégarde dans la cheminée depuis l'hiver précédent. Le chenet était cassé, et privé de cette pomme de laiton, ordinairement adaptée sur la pointe qui sort de la cheminée: ce fut sur une de ces pointes aiguës que je vins me clouer la tête, à environ un doigt au-dessus de l'œil gauche, au milieu du sourcil. La blessure fut large et profonde: j'en porte encore, et j'en porterai jusqu'au tombeau la cicatrice très-visible. Je me relevai tout de suite de moi-même, et je criai aussitôt à mon frère de ne rien dire, d'autant plus que dans ce premier moment, il me semblait que je n'avais ressenti aucune douleur; et je

n'étais sensible en effet qu'à la honte de m'être montré soldat si peu ingambe; mais déjà mon frère était allé réveiller mon précepteur. Le bruit avait pénétré jusqu'à ma mère, et toute la maison était sens dessus dessous. Cependant je n'avais jeté aucun cri, ni en tombant, ni en me relevant; mais lorsque j'eus fait quelques pas vers la table, je sentis couler le long de mon visage quelque chose de très-chaud: j'y portai à l'instant les mains, et quand je les vis pleines de sang, je commençai à pousser des cris. Ils n'étaient simplement que de frayeur; car je me rappelle fort bien que je n'éprouvai de douleur que lorsque le chirurgien eut commencé à laver, à tâter et à panser la plaie Elle fut quelques semaines à se cicatriser; et pendant plusieurs jours on m'obligea à me tenir dans l'obscurité, parce qu'on craignait beaucoup pour l'œil, dont l'inflammation et le gonflement étaient devenus excessifs. Durant ma convalescence, et lorsque j'avais encore les emplâtres et les bandages, j'allai pourtant, avec beaucoup de plaisir, à l'église des Carmes, quoique cet accoutrement d'infirme me défi-

gurât bien plus que mon réseau de nuit, qui était de couleur verte, fort bien fait, et tout-à-fait semblable à ceux que les petits-maîtres d'Andalousie portent par agrément. Voyageant dans la suite en Espagne, je le portai moi-même à leur imitation et par coquetterie. Je n'avais donc aucune répugnance à me montrer en public avec toutes mes emplâtres, soit que l'idée du péril que j'avais couru flattât mon petit orgueil, soit que ma jeune cervelle, dans ses pensées encore informes, joignît quelque idée de gloire à cette blessure. Il fallait bien qu'il en fût ainsi; car sans avoir bien présent à mon esprit ce qui se passait en moi dans le moment, je me ressouviens à merveille que toutes les fois que, rencontrant quelqu'un, on demandait à dom Ivaldi pourquoi je portais ces emplâtres, et qu'il répondait: *Il est tombé*, j'ajoutais tout de suite de moi-même: *En faisant l'exercice*.

Voilà comment, dans les jeunes cœurs, si on les étudiait bien, on pourrait découvrir les principes divers des vertus et des vices; car certainement tout cela était en moi une

semence d'amour de gloire; mais, ni le prêtre Ivaldi, ni tout ce qui m'entourait, ne faisait de semblables réflexions.

Environ un an après, ce même frère aîné s'en étant retourné au collége à Turin, tomba grièvement malade d'un mal de poitrine, qui, dégénéré en éthisie, le conduisit au tombeau en peu de mois. On le retira du collége, on le fit revenir à la maison maternelle, et l'on m'envoya à la campagne pour que je ne le visse pas. En effet, il mourut le même été à *Asti*, sans que je l'aie jamais revu. Sur ces entrefaites, mon oncle paternel, le chevalier *Pellegrino-Alfieri*, auquel avait été confiée la tutelle de mes biens depuis la mort de mon père, et qui revenait de ses voyages en France, en Hollande et en Angleterre, passa par *Asti*, et m'y vit. Comme c'était un homme de beaucoup d'esprit, il remarqua aisément que je n'apprendrais pas grand'chose, si l'on continuait ce même système d'éducation. Arrivé à Turin, il écrivit quelques mois après à ma mère, qu'il voulait absolument me placer à l'Académie de cette ville. Mon départ se trouva

donc coïncider avec la mort de mon frère. J'aurai toujours présens à ma mémoire la figure, les mouvemens et les discours de cette mère inconsolable, qui s'écriait en sanglottant : l'un m'est ôté par Dieu et pour toujours! et cet autre, qui sait pour combien de temps? Elle avait alors de son troisième époux une seule fille; deux garçons naquirent successivement pendant mon séjour à l'académie de Turin. Sa douleur me pénétra profondément; mais ensuite le desir de voir des choses nouvelles, l'idée de courir la poste dans quelques jours, moi qui, jusqu'alors, n'avais fait d'autre voyage que celui d'une campagne éloignée d'Asti de quinze milles, dans une voiture tirée par deux paisibles bœufs; enfin, mille autres petites idées d'enfant, que mon imagination flatteuse venait m'offrir, allégeaient en grande partie la douleur de la mort de mon frère, et celle que me causait l'affliction de ma mère. Mais lorsque le moment du départ arriva, je fus prêt à m'évanouir de chagrin; il m'en coûtait peut-être encore plus de me détacher de mon précep-

teur *dom Ivaldi*, que de quitter ma mère.

Porté dans la calèche presque par force, par un homme d'affaires, vieux bonhomme destiné à m'accompagner à Turin, chez mon oncle, où je devais d'abord descendre, je partis enfin, escorté par un domestique qu'on avait choisi pour mon service. C'était un certain *André*, d'*Alexandrie*, jeune homme plein d'intelligence, et d'une assez bonne éducation pour son état et pour notre pays, où savoir lire et écrire n'était pas alors chose commune. Ce fut au mois de juin 1758, je ne sais plus quel jour, que j'abandonnai la maison maternelle, un matin de très-bonne heure. Je pleurai pendant toute la première poste : arrivé là, pendant qu'on changeait de chevaux, je voulus descendre dans la cour, et me sentant une soif ardente, sans vouloir demander de verre et me faire apporter de l'eau, je m'approchai de l'abreuvoir des chevaux, et y plongeant rapidement une des cornes de mon chapeau, j'en bus autant que je pus en puiser. Mon Mentor, averti par les postillons, accourut en me grondant beaucoup, mais je lui ré-

pondis que lorsque l'on courait le monde, on devait s'accoutumer à tout, et qu'un bon soldat ne devait pas boire autrement. Où avais-je pêché ces idées guerrières? je ne saurais vraiment le dire; car ma mère m'avait d'ailleurs élevé très-mollement, et avec des précautions tout-à-fait risibles pour ma santé. C'était donc encore en moi un petit élan de gloire qui se manifesta dès que j'eus la liberté de soulever un peu la tête de dessous le joug.

Je finirai ici cette première époque de mon enfance : je vais entrer maintenant dans un monde un peu moins borné, et pourrait, avec une plus grande brièveté, je l'espère, me dépeindre mieux que je ne l'ai fait encore. Cette première esquisse de ma vie (qui peut-être toute entière est fort inutile à savoir), sera regardée certainement comme plus inutile encore par ceux qui, se croyant hommes, oublient que l'homme même n'est qu'une continuation de l'enfant.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

ADOLESCENCE.

Qui embrasse huit ans d'Éducation infructueuse.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Maison maternelle; entrée à l'Académie de Turin. Sa Description.

Me voici donc courant la poste avec la plus grande vîtesse, grâce à un *bon pour-boire* que j'avais obtenu de mon conducteur pour le premier postillon. Cela m'avait bientôt gagné le cœur du second, qui nous fit parcourir la poste suivante avec encore plus de célérité; il allait comme le vent; et de temps en temps il retournait la tête, me faisant signe de l'œil, en souriant, de lui obtenir la même gratification de l'homme d'affaires,

qui déjà sur l'âge et après s'être épuisé pendant long-temps à me raconter mille sottes histoires pour me consoler, dormait alors profondément et ronflait comme un bœuf. Cet élan de la calèche me causait un plaisir dont je n'avais jamais senti l'égal : car dans la voiture de ma mère, où je ne montais que rarement, nous n'allions qu'à un petit trot à faire mourir. Ajoutez que le carrosse étant fermé, on n'a pas du tout la vue des chevaux ; au lieu que dans nos calèches italiennes on se trouve presque sur leur croupe, et l'on jouit beaucoup mieux de l'aspect du pays. Ainsi de poste en poste, le cœur ne cessant de me battre du plaisir que je trouvais à courir si vîte et à voir tant d'objets nouveaux, j'arrivai enfin à Turin, vers les deux heures de l'après-midi. C'était par une journée superbe; l'entrée de cette ville par la Porte Neuve, la Place Saint-Charles jusqu'à *l'Annunziata*, auprès de laquelle mon oncle demeurait, m'avait ravi et mis hors de moi; tout ce trajet est vraiment à la fois magnifique et très-agréable. Le soirée ne fut pas aussi joyeuse; je me trouvais dans

une maison étrangère, parmi des visages nouveaux, sans ma mère, sans mon précepteur, en présence de mon oncle qu'à peine j'avais vu une fois, et qui était infiniment moins caressant et amical que ma mère; tout cela me fit retomber dans ma première douleur; mes larmes coulèrent de nouveau, et je sentis renaître le regret de tout ce que j'avais quitté le jour précédent. Quelques jours après, habitué déjà à toutes ces nouveautés, je repris ma joie et ma vivacité, au point même que je n'en avais jamais montré, ou éprouvé autant. Ce fut à un tel excès, que mon oncle n'y put tenir. Trouvant que j'étais un vrai lutin, qui mettait la maison sens dessus-dessous; que n'ayant point de précepteur, je ne faisais rien du tout, et que je perdais absolument tout mon temps, au lieu d'attendre le mois d'octobre, comme c'était son intention, pour me faire entrer à l'Académie, il m'y enferma le premier d'août 1758.

A l'âge de neuf ans et demi, je me trouvai donc tout à coup transplanté au milieu de gens inconnus, éloigné tout-à-fait

de mes parens, isolé et abandonné, pour ainsi dire, à moi-même : car cette espèce d'éducation publique (si l'on veut bien lui donner ce nom), n'influait en rien sur l'âme de ces jeunes gens, excepté dans les études, et encore Dieu sait comment! Jamais aucune maxime de morale, jamais aucun enseignement propre à la conduite de la vie n'y était donné. Et qui l'aurait donné, si les professeurs eux-mêmes ne connaissaient le monde ni par théorie ni par pratique?

Cette Académie était un magnifique édifice de forme quarrée, au milieu duquel on voyait une cour immense. Deux des côtés du bâtiment étaient occupés par les Élèves; les deux autres par le Théâtre royal et les Archives du roi. En face de ces deux derniers était celui que nous occupions, nous, qu'on appelait *du second et troisième appartement*; vis-à-vis du Théâtre étaient ceux du premier, dont je parlerai bientôt. La galerie supérieure de notre côté se nommait *du troisième appartement*, et était destinée aux plus jeunes Élèves et aux écoles inférieures. La galerie du premier étage, appe-

lée seconde galerie, était réservée aux adultes. Une moitié ou un tiers de ceux-ci étudiaient à l'Université, autre édifice très-voisin de l'Académie; les autres étaient occupés chez eux aux études militaires. Chaque galerie contenait au moins quatre chambrées d'onze jeunes gens chacune, que présidait un prêtre nommé *assistant*, et qui le plus souvent était un paysan revêtu de l'habit de prêtre, auquel on ne donnait nul salaire: ayant la table et le logement, il tâchait d'étudier lui-même la Théologie ou le Droit à l'Université. Quand ce n'était pas des étudians, c'étaient de vieux prêtres ignorans et grossiers. Un tiers au moins, du côté dont j'ai parlé comme destiné au premier appartement, était occupé par les pages du roi, au nombre de vingt ou vingt-cinq, qui étaient totalement séparés de nous, à l'angle opposé de la vaste cour.

Pour nous, jeunes étudians, nous étions, comme on le voit, très-mal placés: entre un théâtre où nous n'avions la permission d'entrer que cinq ou six fois par an dans le Carnaval; et les pages, qui, attendu le ser-

vice de la cour, les chasses et les cavalcades, nous paraissaient jouir d'une vie bien plus libre et plus variée que la nôtre : et enfin non loin des étrangers, qui occupaient le premier appartement presqu'à l'exclusion des gens du pays. On y voyait un amas de septentrionaux, Anglais principalement, Russes et Allemands : comme aussi beaucoup d'individus des autres états d'Italie. C'était plutôt une auberge qu'une maison d'éducation ; ils n'étaient astreints à aucune règle, qu'à celle de rentrer chez eux avant minuit. Du reste ils allaient à la cour et aux spectacles, et dans les bonnes et mauvaises compagnies, tout comme il leur plaisait. Pour le plus grand supplice de nous autres pauvres habitans du second et troisième appartement, la distribution locale était telle, que chaque jour, pour aller entendre la messe dans notre chapelle ou bien pour nous rendre aux écoles de danse et d'armes, nous étions obligés de passer par la galerie du premier appartement, et d'avoir continuellement sous nos yeux l'effrénée et insultante liberté des autres, dont nous faisions un rappro-

chement bien dur avec la sévérité de la discipline à laquelle nous étions soumis, et que nous comparions à celle d'une *galère*. Celui qui fit cette distribution ne connaissait nullement le cœur humain, s'il ignorait la funeste influence que devait avoir sur de jeunes âmes la vue continuelle de tant de fruits défendus.

CHAPITRE SECOND.

Premières Études pédantesques et mal faites.

J'ÉTAIS donc logé au troisième appartement, dans la chambrée dite du milieu, confié à la garde de ce même André, mon domestique, qui ne voyant ni ma mère, ni mon oncle, ni aucun autre de mes parens qui pût lui en imposer, devint pour moi un vrai démon, en me tyrannisant en tout. Le lendemain de mon entrée à l'Académie, les professeurs voulurent m'examiner pour s'assurer de ce que je savais; ils me trouvèrent assez fort pour entrer en quatrième, et ils m'assurèrent que je pourrais très-aisément, dans trois mois, passer en troisième si je voulais travailler avec assiduité. Je m'y déterminai avec ardeur : et c'est alors que j'ai connu pour la première fois quelle était la force de l'émulation, puisqu'en concurrence

avec plusieurs autres plus âgés que moi, je fus admis à un nouvel examen dans le mois de novembre, et je passai en troisième. Le maître de celle-ci s'appelait *dom Degiovanni*, prêtre peut-être moins instruit que mon *dom Ivaldi* et qui n'avait pas, comme lui, autant d'affection et de sollicitude pour moi, se trouvant chargé de quinze ou seize écoliers, qui tous avaient des droits à des soins qu'il ne prodiguait pas.

C'est de cette manière que je me traînais dans cette petite école, ignorant, parmi des ignorans, et sous un ignorant. On nous y faisait traduire *Cornelius Nepos*, et quelques Églogues de Virgile : nous y faisions des thèmes bien sots et bien insipides ; de sorte que, dans tout autre collége où les études eussent été mieux dirigées, cette troisième aurait pu passer tout au plus pour une très-mauvaise quatrième. L'émulation me poussait jusqu'à ce que j'eusse devancé ou au moins égalé celui qui passait pour le premier : aussitôt que j'étais parvenu à la primauté, je m'attiédissais et je tombais dans la torpeur. J'étais peut-être digne d'excuse ;

rien ne pouvant se comparer à l'ennui et à l'insipidité de telles études. On nous faisait traduire les Vies de *Cornelius Nepos ;* mais aucun de nous, et peut-être le maître même, ne savait quels étaient les hommes dont on traduisait les vies; dans quels pays ils étaient nés ; dans quels temps et sous quels gouvernemens ils avaient vécu; ni enfin ce que c'était qu'un gouvernement quelconque. Toutes les idées étaient ou bornées, ou fausses, ou confuses ; point de but pour ceux qui enseignaient ; nul attrait pour ceux qui apprenaient. Nous perdions enfin honteusement notre temps ; point ou peu de surveillance, puisque ceux qui l'exerçaient n'y entendaient rien. Et voilà de quelle manière on trahit, pour ainsi dire, la jeunesse.

Toute l'année 1759 s'étant écoulée pour moi dans de pareilles études, je passai aux humanités. Le maître, *dom Amatis*, était un prêtre de beaucoup d'esprit et de sagacité, et instruit autant qu'il le fallait ; c'est sous lui que je profitai le plus ; et autant que la méthode de ces études mal entendues le comportait, je devins suffisamment fort dans le latin. Mon

émulation s'accrut par la rencontre d'un jeune homme qui était mon rival pour les *thémes*, et qui quelquefois les faisait mieux que moi. Il me laissait bien plus en arrière dans les exercices de la mémoire, récitant jusqu'à six cents vers des *Géorgiques* de Virgile d'une seule haleine, sans se tromper d'une syllabe, tandis que moi je ne pouvais jamais en réciter plus de quatre cents, et encore bien mal; chose qui me faisait véritablement de la peine. Autant que je peux me souvenir des mouvemens de mon âme, il me semble que, même dans ces disputes d'enfans, mon caractère n'était pas de mauvaise nature; car quoique je me visse vaincu et que deux cents vers de plus signalassent ma défaite; quoique je fusse suffoqué par la colère, et que souvent je fondisse en larmes et que j'en vinsse jusqu'à de violentes injures contre mon rival, cependant, soit qu'il fût meilleur que moi, soit que je m'appaisasse je ne sais comment, nous ne nous disputions presque jamais, bien que tous les deux d'une force physique assez égale; et dans le fond nous vivions en amis. Je crois que mon en-

fantine et non moins forte ambition, retrouvait des consolations et une espèce de compensation de l'infériorité de ma mémoire, dans le prix de thême, que je remportais presque toujours. D'ailleurs il ne m'était pas possible de haïr ce condisciple; il avait en lui quelque chose de noble et de beau qui me charmait. Or, j'ai toujours eu un penchant inné pour tout ce qui est noble et beau, soit dans les hommes, soit dans les animaux, soit dans les choses; tout ce qui porte ce caractère prévient d'abord mon esprit, égare même pour un temps mon jugement, et m'empêche de discerner la vérité.

Pendant toute l'année des humanités mes mœurs se conservèrent encore pures et innocentes; quoique la nature presqu'à mon insu m'agitât quelquefois en secret. Ce fut dans cette année que l'Arioste, en quatre petits volumes, me tomba dans les mains sans que je puisse me souvenir comment. Je ne l'avais certainement pas acheté, car je ne possédais pas un sol; je ne l'avais pas volé, ayant conservé le souvenir le plus vif de cette faute quand je l'ai commise. Il me

semble que je l'ai acquis, d'un de mes camarades, volume par volume, et en le troquant contre la moitié d'un poulet, qu'on nous donnait ordinairement tous les dimanches. De sorte que mon premier Arioste m'a dû coûter un couple de poulets pendant quatre semaines. Cependant ce que je viens de dire, je ne pourrais l'assurer; et j'en suis fâché; car je serais bien aise de savoir, si la première fois que j'ai bu à la fontaine d'Hippocrène, ce n'a pas été aux dépens de mon estomac, et si je n'ai pas sacrifié aux Muses le meilleur morceau qui fût alors en ma possession. Ce n'était pas le seul échange que je faisais; et je me souviens très-bien de n'avoir jamais mangé de ce bienheureux poulet *Dominical*, pendant six mois consécutifs, le troquant contre de petites historiettes que nous racontait un certain Lignana. C'était un parasite qui aiguisait son esprit pour arrondir son ventre. Il n'admettait jamais au nombre de ses auditeurs que ceux qui pouvaient payer en comestibles. De quelque manière que cette acquisition se soit faite, j'eus un Arioste: je

le lisais par ci par là, sans méthode, et je ne comprenais pas même la moitié de ce que je lisais. Qu'on juge quelles avaient été les études qu'on m'avait fait faire jusqu'alors; puisque moi le premier des *humanistes*, moi qui traduisais en prose italienne les *Géorgiques* plus difficiles encore que l'*Énéide*, j'étais embarrassé pour entendre le plus facile de nos poëtes. Je ne pourrai jamais oublier qu'étant tombé sur le chant d'Alcine, quand j'arrivai à ces passages charmants qui décrivent sa beauté, je tâchai de me rendre tout esprit pour les bien comprendre : mais je manquais de trop de données en tout genre pour y parvenir. Il ne me fut jamais possible de saisir le sens des deux derniers vers de cette stance.

Non cosi strettamente edera preme.

Nous tenions conseil avec mon rival d'école qui ne les entendait pas plus que moi ; et nous nous perdions dans un abîme de conjectures. Cette lecture clandestine, ce commentaire sur l'Arioste, ne dura pas longtemps. *L'assistant* s'étant aperçu qu'il cir-

culait parmi nous un petit livre, qu'on cachait à son approche, le découvrit enfin, le confisqua, se fit donner les autres volumes qu'il porta tous au sous-prieur; et voilà les petits poëtes déconcertés et privés de tout guide poétique.

CHAPITRE TROISIÈME.

Auxquels de mes parens fut confiée mon adolescence à Turin.

Pendant ces deux premières années d'Académie j'appris donc très-peu de choses : ma santé devint fort mauvaise à cause que j'étais très-mal et très-mesquinement nourri, qu'on avait peu de soin de moi, et que je dormais peu : tout cela était entièrement opposé à la méthode qu'on avait observée durant neuf ans à la maison maternelle. Je ne grandissais point ; je ressemblais à une petite bougie très-pâle et très-mince. Je fus attaqué successivement par diverses maladies ; la plus singulière de toutes fut celle qui fit crévasser ma tête en vingt endroits différens. Il en sortait une humeur visqueuse et puante, précédée d'un cruel mal de tête : mes tempes devinrent toutes noires ; et ma peau charbonnée, s'effeuillant à plusieurs

reprises, se renouvela presque entièrement sur le front et sur les tempes. Mon oncle paternel, le chevalier *Pellegrino Alfiéri*, avait été nommé gouverneur de la ville de Coni, où il faisait sa résidence pendant huit mois de l'année; de sorte qu'il ne me restait à Turin d'autres parens que ceux de ma mère, la maison Tournon, et un cousin de mon père, appelé le comte *Bénoît Alfiéri*, et que je nommais aussi mon oncle. Il était premier architecte du roi, et il logeait à côté de ce même théâtre royal, dont il avait fait le plan, et qu'il exécuta avec autant d'art que d'élégance. J'allais quelquefois dîner chez lui, et quelquefois seulement en visite; cela dépendait absolument du caprice de mon André, qui exerçait sur moi un pouvoir despotique, en prétextant toujours des lettres de mon oncle de Coni.

Ce comte Benoît était vraiment un brave et digne homme; il m'aimait et me carressait beaucoup. Il était très-passionné de son art, d'un caractère fort simple, et presque étranger à tout ce qui n'avait pas rapport aux beaux-arts. Je pourrais donner beau-

coup de preuves de cette passion démesurée qu'il avait pour l'architecture ; passion qui le portait jusqu'à m'entretenir souvent, avec le plus grand enthousiasme (moi, enfant et ignorant sous tous les rapports), du divin *Michel-Ange Buonarotti*, qu'il ne nommait jamais sans baisser la tête ou ôter son chapeau avec un respect et une dévotion qui ne sortiront point de ma mémoire. Il avait passé une grande partie de sa vie à Rome ; il était plein du *beau* antique. Cependant quelquefois, par la suite, il s'éloigna du bon goût dans sa manière de bâtir, pour se conformer aux modernes ; la preuve en est dans le plan bizarre de l'église de *Carignano*, faite en éventail. Mais ces petites taches, il les a entièrement effacées dans la construction du théâtre que j'ai indiqué plus haut ; dans la voûte savante et hardie du manège du roi ; dans le salon de *Stupinigi*, et dans la façade solide et pleine de dignité du temple de Saint-Pierre *in Ginevra*. Peut-être l'essor de son génie pour l'architecture a été arrêté par le peu de ressources que le roi de Sardaigne pouvait lui offrir. C'est ce qu'atteste

la quantité de plans nobles et grandioses qu'il a laissés en mourant, et dont le roi s'est emparé. On trouvait parmi eux des projets variés pour divers embellissemens à faire à Turin, et entre autres pour réédifier cette muraille difforme qui sépare la place du Château de la place Royale; muraille qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *le Pavillon.*

J'ai beaucoup de satisfaction à parler de cet oncle, qui savait au moins faire quelque chose; et c'est maintenant que j'en connais tout le prix. Mais quand j'étais à l'Académie, il m'ennuyait quelquefois, quoiqu'il m'aimât beaucoup. Voyez la bizarrerie de l'esprit humain et la force des mauvais principes! Ce qui m'ennuyait le plus en lui, c'était précisément son maudit parler toscan, qu'il avait adopté pendant son séjour à Rome, et qu'il n'avait jamais voulu quitter, quoique l'italien soit une véritable contrebande à Turin, ville amphibie. Cependant, la force du vrai et du beau est si grande, que, ceux-mêmes qui, au commencement, lorsque mon oncle rentra dans ses foyers, se moquaient de son toscan, quelque temps après, s'étant

aperçus qu'il parlait vraiment une langue, et qu'eux ne faisaient que balbutier un jargon barbare, finirent par bégayer du toscan toutes les fois qu'ils parlaient avec lui. Cela arriva surtout à ces seigneurs, qui voulaient un peu r'habiller leurs maisons, et les faire ressembler à des palais : ouvrages futiles, dans lesquels cet excellent homme, sans aucun profit et seulement par amitié, perdait la moitié de son temps pour faire plaisir aux autres ; chose déplaisante, comme je le lui ai entendu dire plusieurs fois, pour soi-même et pour l'art. De manière que différentes maisons des premiers habitans de Turin, embellies par lui, et augmentées de cours, de vestibules, d'escaliers, de portes-cochères et de diverses commodités intérieures, resteront comme monumens de sa facile bonté pour servir ses amis ou ceux qui se disaient tels.

Cet oncle avait fait encore le voyage de Naples avec mon père, presque deux ans avant son mariage ; et c'est de lui que j'ai su différentes choses relatives à celui-ci ; entre autres, qu'étant allé voir le Vésuve, mon

père voulut à toute force se faire descendre jusqu'à la croûte du cratère intérieur, qui était très-profond; ce que l'on exécutait par le moyen des cordes qui étaient mises en œuvre par des hommes restés sur le sommet de l'ouverture extérieure. Presque vingt ans après, quand j'y fus pour la première fois, je trouvai toutes les choses changées et cette descente impossible; mais il est temps de revenir à mon sujet.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Continuation de mes prétendues Études.

Aucun de mes parens ne prenant soin de moi, je perdais mes plus belles années sans rien apprendre, et ma santé dépérissait de jour en jour. Toujours malade, toujours avec quelque plaie sur le corps, j'étais devenu le jouet continuel de mes camarades, qui me donnaient, avec beaucoup de gentillesse le titre de *charogne*; et ceux qui voulaient passer pour plus spirituels et plus humains, y ajoutaient l'épithète de *puante*. Le résulat de cet état était une mélancolie profonde; et l'amour de la solitude prenait en moi chaque jour de plus fortes racines. Malgré tout cela, en 1760, je passai en rhétorique; car toutes mes maladies me laissaient pourtant quelques momens pour le travail, et il en fallait très-peu pour faire de pareilles classes. Le maître de rhétorique

se trouva être moins habile que celui d'humanités. Quoiqu'il nous expliquât l'Enéïde, et qu'il nous fît faire des vers latins, il me semblait qu'au lieu d'avancer, je reculais dans l'intelligence de la langue latine. Dans cette année de prétendue rhétorique, il m'arriva de rattraper mon petit Arioste, en le volant volume par volume à mon sous-prieur, qui l'avait mêlé parmi d'autres livres exposés sur ses tablettes. Je pris le moment où des jeunes gens privilégiés allaient dans sa chambre, pour voir jouer au ballon de ses fenêtres. De cette chambre, qui était en face du *batteur*, on jouissait mieux de ce spectacle que de nos galeries, qui étaient de côté. J'avais l'attention, aussitôt que j'avais pris un volume, de resserrer entre eux ceux qui l'avoisinaient. C'est de cette manière que, pendant quatre jours consécutifs, je fus assez heureux pour reconquérir mes quatre petits volumes, chose dont je fus enchanté, sans cependant en souffler le mot à personne. En réfléchissant aujourd'hui sur le fait que je rapporte, je me rappelle que dès que j'eus mon Arioste, je ne l'ouvris plus. Il me pa-

rait que deux raisons (outre ma mauvaise santé qui était la principale), me le firent négliger : la difficulté de le comprendre, qui était plutôt augmentée que diminuée; (Voyez quel beau rhétoricien j'étais !) ensuite l'interruption continuelle des histoires de l'Arioste, qui, au milieu de l'aventure, vous abandonne; chose qui, à dire le vrai, me déplaît même à présent, comme contraire à la vérité, et détruisant tout l'effet produit jusque-là. Comme je ne savais où aller attraper la suite de l'aventure, je finissais par y renoncer. Je ne connaissais pas même le nom du Tasse, qui aurait été infiniment plus conforme à mon caractère Il me tomba aussi alors dans les mains, j'ignore comment, l'Enéïde d'*Annibal Caro*. Je la lus avec avidité et fureur plus d'une fois, me passionnant beaucoup pour Turnus et pour Camille. Je m'en prévalais aussi en cachette pour la traduction du thême que notre maître nous donnait; ce qui ne me faisait pas avancer dans le latin. Je ne connaissais aucun autre de nos poëtes, excepté quelques opéras de Metastasio, comme le *Caton*,

l'*Ataxerce* et l'*Olimpiade*; et d'autres que le hasard me procurait parmi les livrets des opéras qu'on représentait pendant le Carnaval. Ils m'amusaient beaucoup, jusqu'au moment où arrivait l'ariette *interruptrice* du développement des passions, précisément au point où je commençais à m'identifier avec le sujet. Cela me causait une véritable peine, et m'ennuyait bien davantage que les interruptions de l'Arioste. J'eus aussi différentes comédies de *Goldoni* (pour celles ci, c'était le maître lui-même qui me les prêtait), et elles me divertissaient infiniment. Mais le génie dramatique, dont peut-être le germe était en moi, se voila, et peu à peu s'éteignit faute d'aliment, d'encouragement et de toutes autres choses. Enfin mon ignorance était au comble, ainsi que celle de ceux qui m'élevaient ou m'entouraient.

Pendant les longs et fréquens intervalles dans lesquels ma mauvaise santé m'obligeait à garder la chambre, un de mes camarades, plus âgé que moi, plus fort, et surtout plus ignorant, me faisait de temps en temps composer pour lui, soit en traduisant, soit en

amplifiant, soit en faisant des vers. Il m'y forçait par cet argument irrésistible : si tu veux faire mon ouvrage, je te donne deux balles à jouer : les voilà ; elles sont jolies, de quatre couleurs, d'un beau drap, bien faites et surtout bien bondissantes ; si tu ne veux pas le faire, je te donne deux *taloches* ; et il levait sa toute-puissante main, qu'il tenait suspendue sur ma tête. Je prenais les deux balles, et je faisais son ouvrage. D'abord je le fis en conscience et aussi bien qu'il me fut possible ; le maître ne s'étonnait pas peu de ces progrès inattendus ; car jusqu'alors ce jeune écolier s'était montré véritablement stupide. Je lui gardais religieusement le secret, plus à cause de mon naturel peu communicatif, que par la peur que j'avais de ses coups. Néanmoins, après lui avoir fait beaucoup de compositions, ennuyé de ses balles et excédé de fatigue ; dépité même de ce qu'il brillait de mon talent, je rendis peu à peu la composition plus mauvaise, jusqu'à y mettre de ces solécismes, comme *potebam*, et choses semblables, qui finissent par attirer les sifflets des camarades et les

coups de fouet du maître. Quand il se vit ainsi bafoué en public, et forcé de reprendre sa peau d'âne naturelle, il n'osa pas se venger ouvertement de moi, mais il ne me fit plus travailler pour lui. La honte dont il aurait été accablé si je l'eusse découvert, mit un frein à la rage dont il était agité. Je ne le trahis point; mais je riais vraiment de tout mon cœur, quand j'entendais raconter par les autres l'aventure du *potebam*, à laquelle personne ne se doutait que j'eusse pris la moindre part. Vraisemblablement j'étais contenu dans les limites de la discrétion, par le souvenir de cette main qui était suspendue sur ma tête, que je voyais toujours devant moi, et qui devait me donner la récompense naturelle de tant de balles employées à se faire berner. J'appris dès-lors que tout le monde n'est gouverné que par une peur mutuelle.

Ayant passé mon année de rhétorique dans ces occupations puériles et insipides, quelquefois malade, toujours languissant, je fus appelé à l'examen accoutumé, et jugé capable d'entrer en philosophie. On faisait

ces études hors de l'Académie, dans l'Université qui était tout près, où l'on allait deux fois par jour, le matin pour la géométrie, et l'après-dîné pour la philosophie. Me voilà philosophe à l'âge de treize ans, pas encore accomplis; j'étais si orgueilleux de ce nom, que je me plaçais déjà presque dans la classe qu'on appelait des *grands*. Ajoutez à cela l'amusement agréable de sortir de la maison deux fois par jour : ce qui me donnait souvent occasion de faire de petites échappades en ville, en donnant pour sortir de l'école un prétexte quelconque.

Quoique je fusse le plus petit de tous les *grands* qui se trouvaient au second appartement, où j'étais descendu, c'était précisément mon infériorité de taille, d'âge et de force, qui me donnait plus de courage, et m'engageait a me distinguer En effet, j'étudiai d'abord autant qu'il fallait pour figurer aux répétitions que nos répétiteurs de l'Académie faisaient le soir dans la chambrée. Je répondais à leurs questions ainsi que les autres, et quelquefois mieux; ce qui devait être en moi une simple opération de mémoire,

puisque à dire vrai, je ne comprenais rien à cette philosophie pédantesque, insipide par elle-même, et enveloppée de latin, avec lequel il fallait toujours s'escrimer le dictionnaire à la main. Quant à la géométrie, dont je fis le cours entier, qui consistait dans les six premiers livres d'Euclide, je n'en pus jamais comprendre la quatrième proposition, et je ne l'entends pas même à présent, ayant eu toujours la tête absolument *anti-géométrique*. Pour la philosophie péripatéticienne, à laquelle on assistait l'après-dîné, c'était une chose à dormir debout; pendant la première demi-heure, on écrivait le cours sous la dictée du professeur, et il l'expliquait en latin, Dieu sait comment, dans les trois quarts d'heure qui nous restaient. Tous les écoliers, enveloppés entièrement dans leurs grands manteaux, dormaient d'une manière délicieuse : parmi tous ces philosophes, on n'entendait d'autre bruit que la voix languissante du professeur, et les tons hauts, bas et moyens des ronfleurs, qui faisaient le plus beau concert du monde. Outre le pouvoir irrésistible de cette philosophie soporifique,

(ce qui contribuait beaucoup encore à nous faire dormir nous autres qui venions de l'Académie, et qui avions deux ou trois bancs distingués à la droite du professeur) c'était l'interruption de notre sommeil du matin, étant obligés de nous lever de bonne heure. Quant à moi, voilà la seule cause de mes incommodités; car le peu de sommeil dérangeait les fonctions de mon estomac. Les supérieurs même s'en étant aperçus, me permirent, pendant cette année de philosophie, de dormir jusqu'à sept heures, au lieu de cinq heures et trois-quarts, qui était le moment où nous devions être levés et prêts à descendre dans la chambre d'étude pour faire nos prières, et nous mettre ensuite au travail jusqu'à sept heures et demie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Différens faits peu importans, dans le genre du Chapitre précédent.

Dans l'hiver de cette année 1762, mon oncle, le gouverneur de Coni, revint pour quelques mois à Turin; et m'ayant vu dans un si mauvais état de santé, il obtint pour moi le petit privilége de me faire nourrir un peu mieux, c'est à dire plus sainement. Cette amélioration de nourriture; les distractions que les sorties journalières, pour me rendre à l'Université, me procuraient; les courses que je faisais en allant dîner chez mon oncle dans les jours de vacances, et ce doux sommeil périodique de trois-quarts d'heure dans l'école, contribuèrent à me remettre un peu. Je commençai alors à me développer et à grandir. Mon oncle, en qualité de notre tuteur, fit sortir ma sœur Julie du couvent de Saint-Anastase d'Asti, pour la

placer dans celui de Saiute-Croix à Turiu. Elle était restée six ans dans le premier, sous les auspices d'une de nos tantes, veuve du marquis Trotti, qui s'y était retirée. Juliette avait été élevée plus mal encore que moi. L'empire absolu qu'elle avait pris sur la bonne tante, en fut la cause ; non-seulement celle-ci ne lui fut d'aucune utilité, mais en l'aimant beaucoup, elle la gâta tous les jours davantage. La jeune personne, qui était plus âgée que moi de deux ans, approchait de la quinzaine. Dans notre Italie, cet âge n'est pas tranquille ; la nature y parle déjà hautement au cœur tendre et facile d'une jeune fille. Une petite amourette, de celles qui peuvent avoir lieu dans les couvens, quoique celui qui en était l'objet eût pu l'épouser très-convenablement, déplut à mon oncle, et le détermina à la faire venir à Turin. Il la confia à une tante maternelle, religieuse à Sainte-Croix. La vue de cette sœur, que j'avais si tendrement aimée, et qui était vraiment embellie, me fit le plus grand plaisir ; elle me récréa le cœur et l'esprit, et me rendit à la santé. J'étais d'autant

plus enchanté de la possibilité de la voir de temps en temps, qu'il me paraissait que je la soulageais un peu dans ses peines de cœur. Quoique séparée de son amant, elle s'obstinait à dire qu'elle voulait l'épouser. J'avais obtenu de mon gardien André, d'aller à son couvent presque tous les dimanches et jeudis, qui étaient nos deux jours de repos. Souvent je passais tout le temps de ma visite, qui durait une heure et plus, à pleurer avec elle à la grille. Ces pleurs me faisaient un grand bien, et je m'en retournais plus soulagé, mais pas plus gai. En ma qualité de philosophe, je lui donnais du courage, et je l'excitais à persister dans son choix, en l'assurant qu'elle finirait par vaincre l'obstination de mon oncle. Mais le temps, dont l'influence est si grande sur les cœurs les plus fermes, ne tarda pas à lui faire sentir son pouvoir. L'éloignement, les obstacles, les distractions, et surtout l'éducation infiniment meilleure que celle qu'elle avait reçue, la consolèrent et la guérirent quelques mois après.

Dans les vacances de cette année de philo-

sophie, je fus pour la première fois au théâtre de Carignan, où l'on donnait des opéras-bouffons. Ce fut par une faveur particulière de mon oncle l'architecte, qui me logea pendant une nuit chez lui; ne pouvant aller à ce théâtre sans enfreindre les réglemens de notre Académie, qui nous prescrivaient de rentrer une demi-heure après le coucher du soleil. Il ne nous était permis d'aller, pendant le Carnaval, qu'une seule fois la semaine au théâtre du roi, où nous nous rendions en corps. Mon charitable oncle fit dire au supérieur qu'il me menait dans sa maison de campagne pour un jour et une nuit, et par ce subterfuge j'eus le bonheur d'entendre l'Opéra-bouffon d'*il Mercato di Malmantile;* c'était une composition d'un maître célèbre, chantée par les meilleurs bouffons d'Italie, *le Carratoli*, *le Baglioni* et ses filles. Cette musique vive, brillante et variée, fit sur moi la plus profonde impression. Elle laissa, pour ainsi dire, un sillon d'harmonie dans mes oreilles et dans mon imagination : elle agita les fibres les plus cachées de mon cœur, au point que,

pendant plusieurs semaines, je tombai dans une mélancolie extraordinaire, mais qui cependant n'était pas sans agrément. Il en résulta un ennui et un dégoût pour toutes mes études, et en même temps une fermentation toute particulière des idées les plus fantastiques, qui aurait pu m'inspirer des vers si j'avais su en faire, et qui m'aurait fait exprimer les sentimens les plus passionnés si je ne me fusse pas ignoré moi-même. Ce fut la première fois que la musique produisit un effet aussi fort sur moi; je n'en avais jamais éprouvé de semblable, et il est resté long-tems gravé dans ma mémoire. Quand je me ressouviens du peu de représentations de grands opéras auxquelles j'ai assisté pendant quelques Carnavals, lorsque j'en compare les effets à ceux que j'éprouve encore actuellement quand je retourne au spectacle après m'en être sevré pendant quelque temps, je trouve que rien ne m'agite le cœur et la tête d'une manière aussi puissante et aussi irrésistible que toute espèce de sons, et surtout ceux des voix de femmes et de contre-alto. Rien n'éveille en moi plus de sensations différentes et terri-

bles. Les plans de presque toutes mes tragédies n'ont été faits qu'en entendant de la musique, ou quelques heures après en avoir entendu.

La première année de mes études à l'Université s'étant ainsi écoulée, mes répétiteurs ne manquèrent pas de dire à mon oncle de Coni (je ne sais comment, ni pourquoi) que j'avais très-bien travaillé. J'obtins donc de lui d'aller passer quinze jours du mois d'août dans cette ville, pour le voir. Ce petit voyage de Turin à Coni, par les fertiles et riantes plaines du beau Piémont, était le second que je faisais depuis que j'étais au monde: il m'amusa beaucoup, et surtout fit bien à ma santé. Le grand air et le mouvement ont toujours été pour moi des élémens de vie. Le plaisir de ce voyage fut empoisonné cependant par le désagrément de le faire avec des voiturins et pas à pas; moi qui, quatre ou cinq ans auparavant, à ma première entrée dans le monde, avais parcouru si rapidement les cinq postes qui séparent Asti et Turin! Il me semblait, qu'en avançant en âge, j'avais beaucoup déchu, et je

me regardais presque comme déshonoré par l'ignoble et glaciale lenteur avec laquelle nous marchions. En entrant dans Carignan, Raconis, Savillan, et dans le moindre petit village, je me retirais bien au fond de ma vilaine voiture, en fermant les yeux, pour ne pas voir et n'être pas vu. Il me paraissait que tout le monde devait reconnaître celui qui avait couru la poste avec tant de vélocité ; et qu'on se moquait de moi en me voyant condamné à une lenteur si humiliante. Ces mouvemens étaient-ils le produit d'une âme fière et ardente, ou d'une âme légère et vaniteuse ? je l'ignore. D'autres pourront le juger par mes années suivantes. Je sais cependant que si j'avais eu près de moi un homme versé dans la connaissance du cœur humain, il aurait fait dès-lors quelque chose de moi, par la ressource toute puissante de l'amour de la louange et de la gloire.

Dans mon court séjour à Coni, je fis le premir sonnet, que je n'oserai pas appeler mien, puisque ce n'était qu'un réchauffé de vers gâtés, et pris presque en entier de Mé-

tastase et de l'*Arioste*, les seuls poètes que j'eusse lus. Je crois même qu'il n'y avait ni rime, ni mesure ; car quoique j'eusse fait des vers latins hexamètres et pentamètres, je n'avais jamais appris aucune règle de la poésie italienne. J'ai eu beau chercher dans ma tête pour me souvenir d'un ou deux de ces vers, mes efforts ont été vains. Je me rappelle seulement qu'ils étaient à la louange d'une dame à laquelle mon oncle faisait la cour, et qui ne me déplaisait pas. Ce sonnet certainement ne pouvait être que détestable; néanmoins il fut beaucoup loué, et par la dame qui n'y entendait rien, et par d'autres personnes qui n'y entendaient pas davantage. De sorte que je me crus déjà poète. Mais mon oncle, militaire plein de sévérité, et qui était assez versé dans l'histoire et la politique, n'entendant rien à la poésie qu'il n'aimait pas, n'encouragea point ma muse naissante. Au contraire, il désapprouva le sonnet, et en s'en moquant, il dessécha ma verve poétique. Cela me fit passer toute envie de faire des vers jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et combien de vers, bons ou mau-

vais, mon oncle étouffa avec ce premier sonnet!

L'étude de la physique et de l'éthique (ou morale) succéda l'année suivante à celle de notre sotte philosophie. On allait aux leçons de physique le matin, et l'après-dîner à celles d'éthique La physique avait des attraits pour moi; mais l'usage continuel du latin et l'ignorance totale de la géométrie que j'avais étudiée, étaient des obstacles invincibles à mes progrès. J'avouerai, à ma honte éternelle, et pour l'amour de la vérité, qu'ayant étudié pendant une année entière la physique sous le célèbre père Beccaria, il ne m'en est pas même resté une définition dans la tête. Je n'en sais pas un mot, et je ne comprends rien à son savant Cours d'Électricité, qu'il a enrichi de tant de découvertes importantes. Il m'arriva pour ce Cours, ce qui m'était arrivé pour celui de géométrie; par un simple effort de mémoire, je brillais aux répétitions, et je recevais toujours des répétiteurs plus d'éloges que de blâme. Mon oncle, à qui on avait dit que j'étudiais beaucoup, pour m'en récompenser se proposa, dans l'hiver de

1763, de me faire un petit cadeau, chose qui ne lui était jamais arrivée. Mon domestique André me l'annonça plusieurs mois auparavant avec une emphase prophétique, en m'assurant qu'il savait de bonne part, que je le recevrais si je continuais à me bien conduire; mais jamais il ne me dit en quoi il devait consister.

Cet espoir indéterminé que mon imagination embellissait encore, me donna une ardeur nouvelle et renforça ma science de perroquet. Un jour enfin, le valet-de-chambre de mon oncle me montra ce fameux cadeau; c'était une épée d'argent assez bien travaillée. Après l'avoir vue, j'en eus la plus grande envie: et je l'attendais tous les jours, car il me semblait que je la méritais: mais le cadeau n'arriva jamais. On desirait, je le sus ensuite, que je la demandasse à mon oncle; et ce même caractère qui, plusieurs années auparavant, m'avait empêché de demander à mon aïeule maternelle ce que je desirais, quoique pressé vivement par elle, me coupa la parole encore cette fois. Il n'y eut pas moyen de demander l'épée à mon oncle; et je ne l'eus pas.

CHAPITRE SIXIÈME.

Faiblesse de mon tempérament. Maladies continuelles. Incapacité pour tout exercice, et surtout pour la danse; et pourquoi.

C'est de cette manière que mon année de physique se passa. Dans le courant de l'été, mon oncle fut nommé vice-roi de Sardaigne, et se disposa à y aller. Étant parti dans le mois de septembre, il me recommanda au peu de parens que nous avions encore à Turin. Quant à mes intérêts pécuniaires, il y renonça, et partagea la tutelle avec un de ses amis. Ce fut alors que je commençai à être un peu plus au large pour mes dépenses. Mon nouveau tuteur m'avait fixé une petite pension que je touchais tous les mois; chose à laquelle mon oncle n'avait jamais voulu

consentir ; ce qui me semblait et me semble encore très-déraisonnable. Peut-être André s'y opposait-il Comme il dépensait pour mon compte (et pour le sien à ce que je crois), il lui était plus commode de faire des mémoires, afin de me tenir ainsi dans une plus grande dépendance A la fin de l'année 1762, j'avais passé à l'étude du droit civil et canonique ; cours, qui, au bout de quatre ans portait l'étudiant au comble de la gloire, au doctorat. Après quelques semaines d'étude de droit, je retombai dans la même maladie que j'avais essuyée deux ans auparavant, cette éruption générale de la peau du crâne. Elle fut beaucoup plus forte que la première fois. Ma pauvre tête était incapable de conserver les définitions, le Digeste et tout l'appareil de l'un et l'autre droit. Je ne pourrais mieux comparer l'état physique et extérieur de ma tête, qu'au terrain, qui, brûlé par le soleil, se crevasse dans tous les sens, en attendant la pluie bienfaisante qui doit le consolider. Il sortait de mes crevasses, une humeur visqueuse au point que je ne pus cette fois-ci sauver

mes cheveux des détestables ciseaux. Un mois après, je sortis de cette désagréable maladie, tondu et avec une perruque. Cet accident fut un des plus douloureux de ma vie, autant par la privation de mes cheveux, que par la funeste obligation de porter perruque : elle devint à l'instant le jouet de tous mes pétulans et malins camarades. J'en pris d'abord ouvertement la défense ; mais voyant ensuite que je ne pouvais la sauver du torrent déchaîné contre elle, et que je risquais de me perdre moi-même, je changeai de tactique ; je pris le parti le plus dégagé ; j'ôtai ma malheureuse perruque avant que l'on m'en fît l'affront ; je la pelotai en l'air, et j'en fis moi-même un objet de risée. En effet, quelques jours après, l'animadversion publique s'étant calmée, je restai la tête à perruque la moins poursuivie, et je dirais presque la plus respectée, parmi les deux ou trois autres qu'on trouvait dans la même chambrée. J'appris dès-lors qu'il faut avoir l'air d'abandonner volontairement, ce que nous ne pouvons empêcher qu'on ne nous ôte.

Cette même année on me donna deux autres maîtres ; un de clavecin et l'autre de géographie. J'avais pris du goût à celle-ci, en m'amusant de la sphère et des cartes ; et je l'avais apprise passablement bien, en y mêlant un peu d'histoire et surtout d'histoire ancienne. Le maître qui me l'enseignait en français, étant de la Vallée d'Aoste, il me prêtait de temps en temps des livres français que je commençais à comprendre un peu ; entre autres Gil-Blas, qui vraiment m'enchanta. Ce fut le premier livre que je lus de suite, et d'un bout à l'autre, après l'Enéide *del Caro*, et il m'amusa bien davantage. Dès lors je tombai dans les romans et j'en lus beaucoup, tels que *Cassandre*, *Almachilde*, etc. Les plus noirs et les plus tendres m'intéressaient le plus. Dans le nombre se trouvaient *les Mémoires d'un homme de qualité*, que j'ai relus au moins dix fois. Quoique je me sentisse une passion demesurée pour la musique, et que j'eusse même des dispositions pour cet art, je ne fis aucun progrès sur le clavecin ; seulement ma main devenait plus légère sur le clavier. La mu-

sique écrite n'a jamais pu entrer dans ma tête : tout était en moi oreille et mémoire, et pas autre chose. Une des raisons de mon ignorance invincible dans la musique écrite, était l'heure peu opportune à laquelle je prenais mes leçons : c'était aussitôt après le dîner. J'ai observé à toutes les époques de ma vie, que ce temps m'était expressément contraire pour les opérations de l'esprit, et même pour la simple application des yeux sur le papier, ou autre objet quelconque. Ces notes, nichées dans leurs cinq lignes parallèles, tremblotaient devant mes yeux ; et après une heure de leçon, je quittais le clavecin, n'y voyant plus ; j'étais malade et comme stupide le reste de la journée.

Je ne faisais pas plus de progrès dans les armes et dans la danse. Dans les armes, à cause de ma faiblesse, ne pouvant rester en garde, ni dans les autres attitudes de cet art. C'était aussi l'après-dîner, et souvent en quittant le clavecin, que je prenais l'épée. — A la haine que j'avais naturellement pour la danse,

se joignait l'antipathie que j'éprouvais pour le maître, Français nouvellement arrivé de Paris, qui, avec un certain air poliment incivil, et avec la caricature continuelle de ses mouvemens et de ses discours, doublait l'aversion innée que je ressentais pour cet art de marionnettes. Cela fut au point que, quelques mois après je quittai mes leçons; et je n'ai jamais su danser un demi-menuet. Le seul mot de la danse m'a depuis toujours fait frémir et rire en même temps; deux effets, que les hommes ont souvent produits ensemble sur moi. J'attribue en grande partie à ce maître de danse le sentiment défavorable, et peut-être un peu exagéré, qui est resté dans le fond de mon cœur, sur la nation française, qui cependant a des qualités très-agréables et faites pour être recherchées. Mais on n'efface jamais les premières impressions reçues dans un âge si tendre, et elles s'affaiblissent difficilement avec les années. La raison les diminue à mesure qu'on avance dans la vie, mais on est forcé toujours de combattre pour juger sans passion, et souvent on a le malheur de ne pas réussir. En récapitulant

mes idées primitives, je trouve deux autres causes qui m'ont fait devenir dès mon enfance *anti-Français*. La première est l'impression que fit sur mon imagination la vue des femmes qui accompagnaient à son passage à Asti la duchesse de Parme, et qui étaient toutes barbouillées de ce vilain rouge dont les Françaises seules faisaient usage alors.

J'en ai parlé encore plusieurs années après, ne pouvant me rendre raison ni de l'intention, ni de l'effet d'une parure aussi bizarre que ridicule, qui est contraire à la nature; car, quand, ou par maladie ou par ivresse, ou par toute autre cause, une figure humaine se colore de ce rouge désagréable, on le cache si l'on peut; et lorsqu'on le laisse voir, il excite le rire ou la pitié. Ces figures françaises me laissèrent une longue et profonde impression, et me firent éprouver quelque chose de désagréable et de repoussant pour les femmes de cette nation. L'autre cause d'éloignement pour la France était le résultat de mes études de géographie : ayant vu sur la carte la grande différence d'é-

tendue et de population qui existait entre l'Angleterre ou la Prusse et la France ; entendant aussi dire, toutes les fois qu'on racontait des nouvelles de guerre, que les Français avaient été battus par mer et par terre ; me rappelant les premières notions de mon enfance, pendant laquelle on m'avait conté que les Français avaient été souvent maîtres de la ville d'Asti, et que dernièrement, ils s'étaient laissés faire prisonniers au nombre de six ou sept mille, sans nulle défense, s'étant conduits, avant d'être chassés, avec insolence et tyrannie; toutes ces différentes particularités, réunies, pour ainsi dire, sur la figure de mon ridicule maître de danse, me laissèrent toujours dans le cœur, par la suite, de l'éloignement pour les Français. Certainement, celui qui voudrait rechercher en soi-même, dans son âge avancé, les raisons primitives des haines ou des affections diverses pour les individus, ou pour les différens peuples, retrouverait peut-être dans son enfance, les premiers et insensibles germes de ses sentimens,

qui ne sont ni plus sensés, ni différens de ceux que je viens d'indiquer. O la petite chose que l'homme (1)!

---

(1) Alfiéri, en faisant connaître des faiblesses si indignes d'un homme sensé, a du moins la franchise de convenir de leur extravagance, et il en résulte qu'au lieu de s'irriter chaque fois qu'il prodigue à notre nation l'injure et l'outrage, on ne peut s'empêcher d'éprouver pour lui cette sorte de pitié qu'inspire un malade dont la tête est dérangée et dont l'infirmité est reconnue incurable. Mais ce qui peut étonner, c'est, qu'après un tel aveu, il ait encore manqué de sens au point de se permettre des observations critiques sur notre caractère, sur nos mœurs, sur notre littérature et même sur la révolution, qu'il ne se soit pas apperçu qu'il s'était mis dans une situation à se faire juger lui-même dans ses fantasques jugements; qu'enfin il n'ait pas senti qu'il renonçait ainsi bien volontairement à cette marque d'estime qu'ont obtenue quelquefois nos plus violents detracteurs, à l'honneur d'être réfuté par un Français.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Mort de mon oncle paternel. Je deviens libre pour la première fois. J'entre au premier appartement de l'Académie.

Après dix mois de séjour à Cagliari, mon oncle y mourut. Il avait à peine soixante ans; mais sa santé était très-mauvaise. Avant son départ pour la Sardaigne, il me disait souvent que je ne le reverrais plus. Mon affection pour lui était bien tiède, car je l'avais vu très-rarement, et il s'était toujours montré pour moi un peu dur et sévère, sans cependant être injuste. Homme estimable par sa probité et son courage, il avait servi avec distinction, il avait un caractère prononcé et plein de force, et avait toutes les qualités pour bien commander. Il jouissait même de la réputation d'homme de beaucoup d'esprit : esprit, cependant, un peu étouffé par une érudition mal ordonnée, et accompagnée d'un habil perpétuel sur

tout ce qui avait rapport à l'histoire tant ancienne que moderne. Je ne fus donc pas beaucoup affligé de cette mort, dont je n'avais pas été témoin, et que tous ses amis avaient déjà prévue. Elle me faisait jouir du patrimoine déjà suffisant de mon père, accru par l'héritage considérable de cet oncle.

La tutelle finit en Piémont à quatorze ans; et les lois du pays vous donnent alors un curateur qui, en vous laissant maître de vos revenus annuels, ne peut empêcher légalement que l'aliénation des immeubles. Cette nouvelle position, par laquelle j'étais devenu maître de mes biens à l'âge de quatorze ans, me donna de l'importance à mes yeux : et commença par me faire faire de beaux châteaux en Espagne. Pendant ce tems mon domestique-gouverneur André, fut renvoyé par ordre du tuteur et avec justice : car il s'était livré sans frein au vin et au libertinage; et l'oisiveté et le manque de surveillance l'avaient rendu querelleur et très-mauvais sujet : il avait avec moi les plus mauvaises manières; il me maltraitait sans cesse : quand il était ivre, ce qui lui arrivait quatre ou cinq

fois par semaine, il allait jusqu'à me battre. Dans mes très-fréquentes maladies, aussitôt qu'il m'avait donné à manger, il s'en allait et me laissait quelquefois enfermé dans ma chambre, depuis l'heure du dîner jusqu'à celle du souper. Cela, plus que toute autre chose, m'empêchait de me rétablir et triplait en moi l'horrible tristesse que la nature m'avait donnée en naissant. Et cependant, qui le croirait? je pleurai, je soupirai durant plusieurs semaines sur la perte de cet André. N'ayant aucune raison pour m'opposer à ce qu'on m'en débarrassât, je continuai, pendant quelques mois, à l'aller voir tous les jeudis et dimanches, lui étant défendu de venir à l'Académie. Je me faisais conduire chez lui par mon nouveau valet-de-chambre, homme un peu grossier, mais d'un caractère doux et débonnaire. Je donnai à cet André tout l'argent que j'avais, ce qui n'était pas beaucoup. Ayant enfin trouvé une autre place, le temps, autant que le changement de ma position, finirent par le chasser de mon esprit. Si je voulais me peindre en beau, en rendant compte de la cause d'un attachement

aussi déraisonnable pour un si mauvais sujet, je pourrais dire que je trouvais qu'il était en moi le résultat d'une certaine générosité de caractère : mais cependant rien n'est moins vrai. Cela n'empêche pas que la lecture de Plutarque ayant fait naître dans mon cœur l'amour de la gloire et de la vertu, j'aie connu, apprécié, toutes les fois que je l'ai pu, le plaisir si satisfaisant de rendre le bien pour le mal. Mon attachement pour André, qui m'avait si souvent causé de la peine, était un mélange de l'habitude de le voir depuis sept ans qu'il était auprès de moi, et de la prédilection que j'avais prise pour quelques-unes de ses bonnes qualités. Il saisissait tout ce qu'on lui disait avec beaucoup de sagacité et il l'exécutait avec infiniment d'adresse et de célérité. Les contes dont il m'amusait étaient remplis de mouvement, d'esprit, et d'imagination. Aussi je me raccommodais avec lui aussitôt que la colère que ses vexations et ses mauvais procédés excitaient en moi, était passée. Je ne saurais comprendre comment j'ai pu m'accoutumer au joug de cet homme, moi, qui na-

turellement déteste la force et les mauvais traitemens. Cette réflexion m'a fait quelquefois depuis plaindre ces princes, qui, sans être tout-à-fait imbécilles, se laissent cependant mener par des gens qui prennent de l'ascendant sur eux dans leur adolescence : âge funeste par la profondeur des impressions qu'on reçoit.

Le premier avantage que je retirai de la mort de mon oncle, fut de pouvoir aller au Manège, ce que j'avais toujours ardemment desiré et qu'on m'avait jusqu'alors refusé. Le prieur de l'Académie ayant su que j'avais la plus grande envie d'apprendre l'équitation, voulut en profiter pour mon utilité. Il en fit le prix de mes études; et promit de me satisfaire si je voulais prendre le premier grade de l'échelle doctorale à l'Université. On y parvenait en essuyant un examen public fait avec négligence, des deux années de logique, physique et géométrie. Je m'y déterminai à l'instant; et ayant cherché un répétiteur particulier qui pût au moins me rappeler les définitions de ces études si mal faites, en quinze ou vingt jours je rassem-

blai, tant bien que mal, une douzaine de périodes latines qui étaient tout ce qu'il fallait pour répondre au peu de questions que les examinateurs devaient me faire. Me voilà donc devenu, je ne sais comment, en moins d'un mois, *maître ès-arts matriculé*: et je pris ma première leçon d'équitation, art dans lequel je devins vraiment maître, quelques années après. J'étais alors d'une taille plutôt petite, et fort maigre de corps; j'avais peu de force dans les genoux qui sont les pivots de l'équitation. Mais la ferme volonté et la passion me tenaient lieu de force. En peu de temps je fis des progrès assez rapides, surtout dans l'art de manier les chevaux et de deviner leurs mouvemens et leurs penchans. Je dus à cet agréable et si noble exercice, le retour de ma santé, le développement de mon corps et une certaine vigueur que j'acquis à vue d'œil. Je commençai ainsi une nouvelle existence.

Mon oncle enterré, devenu maître ès-arts, délivré du joug d'André, monté sur

un noble coursier, on ne saurait croire combien chaque jour ma contenance était plus fière. Je commençai par déclarer nettement au prieur et à mon curateur, que l'étude du droit m'ennuyait; que j'y perdais mon temps, et qu'en un mot je ne voulais plus la continuer. Le curateur ayant eu une entrevue avec le gouverneur de l'Académie, ils prirent tous les deux le parti de me faire passer au premier appartement où l'on n'était gêné d'aucune manière, comme je l'ai dit plus haut.

J'y entrai donc le 8 mai 1763. Pendant l'été, j'y restai presque seul; mais, dans l'automne, il y arriva une foule d'étrangers de tous les pays, excepté des Français. Les Anglais y faisaient le plus grand nombre. Une table noblement servie, beaucoup de dissipation et de sommeil, très-peu d'étude, un exercice journalier à cheval, et surtout le pouvoir de suivre toujours ma fantaisie, m'avaient rendu avec la santé, la hardiesse et la vivacité. Mes cheveux étaient revenus; et ayant jeté la perruque, je m'habillai à ma manière. Je dépensais beaucoup en ha-

bits, pour me dédommager du noir que les règlemens de l'Académie m'avaient obligé de porter pendant les cinq ans que j'étais resté au troisième et second appartement. Mon curateur criait contre la quantité et la richesse de mes habits, mais mon tailleur qui savait que je pouvais le payer, me faisait crédit, et s'habillait, je crois, à mes frais. Aussitôt que je fus devenu libre et que j'eus un héritage, je trouvai des amis, des compagnons, des flatteurs, et enfin tout ce qui vient avec l'argent et s'en va constamment avec lui. Au milieu de ce tourbillon aussi nouveau qu'impétueux, je n'étais cependant pas devenu ni aussi déraisonnable, ni aussi vaurien que j'aurais pu et dû l'être. De temps en temps je pensais à me remettre à l'étude; et j'éprouvais des remords et une espèce de honte de mon ignorance sur laquelle je ne me faisais point illusion et ne cherchais point à en faire aux autres. Mais n'ayant de bases solides d'instruction sur rien; n'étant dirigé par personne; ne connaissant bien aucune langue, je ne savais de quel côté ni comment diriger mon ap-

plication. La lecture de beaucoup de romans français (car les Italiens n'en ont pas un de lisible), la société continuelle des étrangers, le défaut d'occasions de parler ou d'entendre parler italien, m'avaient fait oublier insensiblement le peu de toscan que j'avais mis dans ma tête pendant les deux ou trois années d'études ridicules que j'avais faites en humanités et en rhétorique. Le français avait rempli ma tête vide au point que, dans un accès d'étude de deux ou trois mois, durant la première année de premier appartement, je me jetai dans les trente-six volumes de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri, et je les lus presque tous avec la plus grande avidité. J'en fis même des extraits en français; et j'arrivai jusqu'au XVIIIe. livre; travail sot, ennuyeux et ridicule, auquel je m'appliquai avec la plus grande obstination et même avec quelque plaisir, mais sans aucune utilité. Ce fut cette lecture qui décria un peu dans mon esprit, les prêtres et leurs affaires. Mais ayant laissé *Fleuri*, je n'y pensai plus. En relisant ces extraits que je n'avais pas encore brûlés, il

n'y a pas bien long-temps et qui étaient faits depuis plus de vingt ans, j'en ai beaucoup ri. De l'Histoire Ecclésiastique je me rejetai dans les romans je relisais plusieurs fois les mêmes, entre autres *les Mille et une Nuits*.

M'étant lié d'amitié avec plusieurs jeunes gens de la ville qui avaient leurs gouverneurs, nous nous voyions tous les jours et nous faisions de grandes calvacades sur de mauvais chevaux de louage ; folie où nous risquions de nous casser le col mille fois. Nous descendions en courant, de l'hermitage des Camaldules jusqu'à Turin, dont le chemin à pic est pavé et rempli de cailloux : ce que pour rien au monde je n'aurais fait après, même avec d'excellens chevaux. Nous courions dans les bois qui sont entre le *Pó* et la *Doire*, chassant devant nous mon valet-de-chambre qui, sur sa rossinante, faisait le cerf. Quelquefois on ôtait la bride à son cheval, et alors nous le poursuivions à grands cris et à coups de fouet, imitant le son du cor avec la bouche, sautant des fossés énormes, pas-

sant à gué, ou nous roulant au beau milieu de la *Doire*, à l'endroit où elle se jette dans le *Pô* Nous faisions enfin tant et de telles étourderies, que personne ne voulait plus nous louer de chevaux, à quelque prix que ce fût. Cet exercice donnait de la force à mon corps et même à mon esprit; et préparait mon âme à mériter, à supporter la liberté physique et morale que je venais d'acquérir.

CHAPITRE HUITIÈME.

Oisiveté totale. J'éprouve des contrariétés que je supporte avec patience.

Je n'avais alors personne qui se mêlât de mes affaires, excepté le nouveau valet-de-chambre que mon curateur m'avait donné: c'était pour moi un demi-gouverneur, et il devait m'accompagner toujours et partout. Mais, à dire vrai, comme il était bête et naturellement un peu intéressé, j'en faisais tout ce que je voulais avec de l'argent; et j'achetais ainsi sa discrétion. L'homme, par sa nature, ne se contentant jamais de rien, (et j'étais le plus inquiet des hommes) je m'ennuyai bientôt de la petite gêne d'avoir sans cesse, partout où j'allais, mon valet-de-chambre sur mes talons. Cette servitude me paraissait d'autant plus pénible, que j'étais le seul qui y étais soumis, parmi ceux du premier appartement, qui tous

sortaient et rentraient autant de fois qu'ils voulaient et comme ils voulaient. On me donnait pour raison que j'étais le plus jeune de tous, n'ayant pas même quinze ans. Je m'obstinai pourtant à vouloir sortir seul comme les autres; et sans rien dire, ni à mon valet-de-chambre, ni à personne, je sortis effectivement. D'abord je fus réprimandé par le gouverneur; ce qui ne m'empêcha pas de recommencer. La seconde fois je fus mis aux arrêts chez moi; mais, aussitôt qu'ils furent levés, je sortis encore. On me donna des arrêts plus sévères; remis en liberté, je sortis de nouveau : et ainsi tour-à-tour, ce qui dura un mois; la punition augmentant tous les jours et toujours inutilement. Enfin, à de nouveaux arrêts, je déclarai qu'on n'avait qu'à m'y laisser toujours, parce que j'étais décidé à user de ma liberté comme auparavant, aussitôt qu'on me l'aurait rendue : et que dans aucun cas, je ne voulais être traité ni mieux, ni plus mal que tous mes camarades; que cette distinction était injuste et odieuse, et qu'elle me rendait le jouet des autres; que si M. le

gouverneur pensait que je n'étais ni assez âgé, ni assez raisonnable pour faire comme ceux du premier appartement, il pouvait me renvoyer au second. A ce discours arrogant, on répondit par des arrêts si longs, que j'y restai plus de trois mois, et particulièrement tout le Carnaval de 1764. Je m'obstinai à ne point demander d'être remis en liberté; et ainsi enrageant et persistant, je crois que j'y serais plutôt pourri que de jamais plier. Je dormais presque toute la journée; vers le soir je sortais du lit, et me faisant porter un matelas tout près de la cheminée, je me jetais dessus. Je ne voulais plus recevoir le dîner accoutumé de l'Académie, qu'on faisait monter dans ma chambre; je faisais moi-même *della polenta*, et d'autres plats semblables à mon feu. Je ne me laissais plus coiffer; je ne m'habillais plus, et j'avais l'air d'un sauvage. Il m'était défendu de sortir de la chambre; mais on laissait venir chez moi les amis du dehors, ces fidèles compagnons de mes héroïques cavalcades. J'étais sourd et muet avec eux, et comme un corps sans âme; toujours cou-

ché sur mon matelas; ne répondant mot à personne, telles questions qu'on me fit. Je restais ainsi des heures entières, les yeux fixés sur le plancher et remplis de larmes, sans cependant en laisser couler une seule.

CHAPITRE NEUVIEME.

Mariage de ma Sœur. — Mon premier Cheval.

Le mariage de ma sœur Julie avec le comte Hyacinthe de *Cumiana* mit un terme à cette vie de véritable brute. Il eut lieu le premier mai 1764; jour qui est resté gravé dans ma mémoire : je partis avec toute la noce pour la belle campagne de *Cumiana*, éloignée de Turin seulement de dix milles. J'y passai près d'un mois très-gaîment; ce qui était tout simple pour quelqu'un qui sortait de prison, où il était resté pendant tout l'hiver. Mon beau-frère avait obtenu ma liberté, et j'avais été réintégré, à des conditions équitables, dans les droits naturels de ceux qui habitaient le premier appartement de l'Académie. C'est ainsi qu'au prix de plusieurs mois des arrêts les plus durs, j'obtins l'égalité parmi mes camarades. A

l'occasion de ces noces, j'avais obtenu aussi beaucoup plus de liberté dans mes dépenses; ce que l'on ne pouvait plus légalement me refuser. De là, l'achat de mon premier cheval, que je menai à la campagne de *Cumiana*. C'était un très-beau cheval sarde à poil blanc, avec les plus belles formes, remarquable surtout par la tête, le col et le poitrail. Je l'aimais à la fureur; et je ne m'en souviens jamais sans une très-vive émotion. Ma passion pour lui vint au point de troubler mon repos, de m'ôter l'appétit et le sommeil toutes les fois qu'il avait la plus légère incommodité; ce qui arrivait fort souvent, parce qu'il était ardent et délicat en même temps. Mon affection pourtant ne m'empêchait pas, lorsque je le montais, de le tourmenter et de le maltraiter quand il n'allait pas à ma manière. La délicatesse de cet excellent animal me servit de prétexte pour en avoir encore un autre de selle, et puis deux de voiture; ensuite un de cabriolet, et encoré deux de selle. De sorte que, presque en une seule année, j'eus jusqu'à huit chevaux. Mon avare curateur criait, et

moi je le laissais crier à son gré. Ayant vaincu sa parcimonie et son avarice, je me jetai aussitôt dans mille espèces de dépenses, et surtout dans celle des habits. Il y avait parmi mes camarades des Anglais qui dépensaient beaucoup. Ne voulant pas être surpassé par eux, je tâchais de les surpasser moi-même, et j'y réussissais. Mais, d'un autre côté, je voyais beaucoup de jeunes gens qui n'étaient pas de l'Académie, avec lesquels je vivais bien plus en société qu'avec les académistes même. Dans la dépendance de leurs parens, ils avaient peu de moyens ; et quoique nés des premières familles de Turin, et qu'ils eussent une tenue très-décente, ils étaient pourtant fort restreints dans leurs dépenses de poche. Il faut avouer, pour l'honneur de la vérité, qu'à l'égard de ceux-ci, j'ai pratiqué alors une vertu que, par la suite, j'ai trouvé m'être naturelle, et par laquelle je me suis toujours laissé entraîner : elle consiste à ne vouloir jamais, dans telle chose que ce soit, surpasser quelqu'un que je connais, ou qui se regarde comme moi inférieur en force physique, en esprit, en générosité, ou en

noblesse de caractère. En effet, toutes les fois qu'il m'arrivait de mettre un habit nouveau et d'un grand luxe, soit pour aller à la cour le matin, soit pour aller dîner avec mes camarades d'Académie qui rivalisaient avec moi pour ces vanités, je le quittais l'après-dîné, quand venaient mes amis du dehors. Je faisais cacher mon bel habit, afin qu'ils ne le vissent pas, et j'en étais honteux comme d'un crime : il me semblait véritablement que c'en était un d'avoir, et bien plus d'étaler des choses que mes amis et mes égaux n'avaient pas. Aussi, ayant obtenu, après beaucoup de contestations avec mon curateur, un carosse très-élégant, chose vraiment inutile et ridicule pour un garçon de seize ans, dans une ville telle que Turin, je ne montais jamais dedans, parce que mes camarades n'en ayant point, étaient obligés d'aller à pied. Je me faisais pardonner mes chevaux de selle, en les mettant en commun avec eux, quoique chacun d'eux eût le sien, entretenu aux frais de leurs parens. Ce luxe, sans mélange de regrets, parce qu'il ne me distinguait de

personne, m'était le plus agréable de tous.

En examinant sans passion, et guidé par le seul amour de la vérité, cette première jeunesse, il me semble, au milieu de tant de torts d'un âge bouillant, effréné, au milieu des vices de l'oisiveté et d'une mauvaise éducation, y trouver cependant un certain penchant à la justice, à l'égalité, à la grandeur d'âme, qui sont les élémens d'un homme libre ou digne de l'être.

CHAPITRE DIXIÈME.

Premières amourettes. Premiers petits voyages. Entrée dans les troupes.

Etant allé passer un mois à la campagne, dans la famille de deux frères qui étaient mes amis particuliers et mes compagnons d'équitation, j'éprouvai pour la première fois et d'une manière qui n'était plus douteuse, le pouvoir de l'amour. Je devins épris de leur belle-sœur, femme de leur frère aîné, jeune brunette pleine de vivacité et d'une agacerie bien attrayante. Voici quels furent les symptômes de cette passion, dont j'ai éprouvé dans la suite plus profondément les atteintes. Une mélancolie opiniâtre et profonde; une recherche continuelle de celle que j'aimais, et que je quittais aussitôt que je l'avais trouvée : un embarras qui m'empêchait de lui parler si par hasard je me trouvais tant soit peu à l'écart avec elle (jamais

je n'y fus tout-à-fait seul, ses beaux-frères la surveillant avec soin) : des courses pendant des journées entières (après notre retour de la campagne) dans tous les coins de la ville, pour la voir passer dans telle ou telle rue ; aux promenades publiques du *Valentin* et de la *Citadelle*; l'impossibilité non-seulement de jamais parler d'elle, mais même d'entendre prononcer son nom : enfin tous les mouvemens et peut-être quelques autres encore que notre Pétrarque, peintre divin de cette passion divine, a décrits dans ses poésies d'une manière si savante et si passionnée; mouvemens que peu de personnes comprennent et que très-peu éprouvent; mais ceux-là seuls s'élancent loin du vulgaire, et sont nés pour les arts. Ce premier amour, qui n'eut pas de suite, ne s'est jamais entièrement éteint. Dans les longs voyages que j'ai faits pendant les années suivantes, sans le vouloir et presque sans m'en apercevoir, je l'ai gardé comme une conscience intime dirigeant toute ma vie. Il me semblait qu'une voix me criait au fond des plus secrets replis de mon cœur : Si tu ac-

quiers telle ou telle qualité, tu pourras à ton retour plaire davantage à cette femme ; et les circonstances changées, tu pourras donner un corps à cette ombre.

Dans l'automne de 1765 je fis avec mon curateur un voyage de dix jours à *Gênes*. C'était la première fois que je sortais du pays. La vue de la mer me ravit l'âme, et je ne me lassais point de la comtempler. La position magnifique et pittoresque de cette superbe ville m'échauffa aussi l'imagination. Si j'eusse su une langue quelconque et que j'eusse eu sous ma main quelque poète, j'aurais fait certainement des vers; mais depuis deux ans je n'ouvrais plus un livre; bien rarement encore quelques romans français et quelques volumes de prose de Voltaire, qui me faisaient le plus grand plaisir. En allant à Gênes j'eus l'inexprimable consolation de revoir ma mère et ma ville natale, que j'avais quittées depuis sept ans, qui à cet âge ressemblent à des siècles. Etant revenu de Gênes, il me semblait que j'avais fait quelque chose de grand et que j'avais beaucoup vu ; mais autant je

me regardais, par ce voyage, au dessus de mes amis de l'Académie (que je ne voulais cependant pas mortifier en le leur montrant) autant je me trouvais, en enrageant, au-dessous de mes camarades du dedans qui tous venaient de pays fort éloignés comme l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, la Russie etc. et qui regardaient mon voyage de Gênes comme une bagatelle. Cela me donnait une envie demesurée de voyager et de voir par moi-même leurs pays.

Les derniers dix-huit mois que je restai au premier appartement, s'écoulèrent rapidement dans une oisivité et une dissipation continuelles. Depuis la première année que j'y étais entré je m'étais fait inscrire sur la liste de ceux qui demandaient de l'emploi dans les troupes; et trois ans après, dans le mois de mai mil sept cent soixante-six je fus enfin compris dans une promotion générale d'environ cent cinquante jeunes gens. Depuis plusieurs mois j'étais devenu bien tiède pour la carrière militaire; mais n'ayant point retracté ma demande, je fus forcé d'accepter et l'on me nomma porte-drapeau

dans le régiment provinçial d'Asti. D'abord j'avais demandé à entrer dans la cavalerie, à cause de la passion que j'avais pour les chevaux : ensuite je changeai l'objet de ma demande, et j'entrai dans un de ces régimens provinciaux, qui, en temps de paix, ne se réunissent sous les bannières que deux fois par an et pour peu de jours. Il me restait ainsi une entière liberté de ne rien faire, le seul état que je voulusse véritablement embrasser. Cependant cette milice me déplut beaucoup, d'autant plus que mon emploi me forçait à quitter l'Académie, où je vivais assez volontiers et avec plaisir, maintenant que j'avais mon entière liberté. Mais il fallut prendre son parti ; et dans le courant de ce mois de mai je sortis de l'Académie, après y être resté huit ans. Dans le mois de septembre je me rendis à la première revue de mon régiment à Asti où je remplis très-exactement les devoirs de mon petit emploi tout en le détestant. Je ne pouvais en aucune manière me plier à cette chaîne de dépendance graduelle, qu'on appelle subordination et qui est l'âme de la discipline

militaire ; mais qui ne pouvait jamais entrer dans la tête d'un futur poète tragique. En sortant de l'Académie, j'avais loué un petit, mais joli appartement dans la maison même de ma sœur. Je m'amusai là à dépenser mon argent de mon mieux, en chevaux, en superfluités de tous genres ; et en dîners que je donnais à mes amis et à mes anciens camarades d'Académie. La manie de voyager, qui s'était accrue en moi par mes conversations fréquentes avec tous ces étrangers, me détermina, contre mon caractère, à imaginer un petit manège pour arracher une permission de voyager à Rome et à Naples au moins pendant un an. Il était certain qu'on ne me laisserait jamais voyager seul à dix-sept ans et quelques mois que j'avais alors. Je fis en sorte de déterminer un gouverneur anglais, catholique, qui accompagnait dans ce voyage d'Italie un Flamand et un Hollandais avec lesquels j'avais passé plus d'un an à l'Académie, à se charger de moi. Je fis tant que je donnai envie à ces jeunes gens de m'avoir pour leur compagnon. Je me

servis de mon beau-frère pour obtenir du roi la permission de partir sous la direction du gouverneur anglais, homme d'un âge très-avancé et d'une excellente réputation. Enfin notre départ fut fixé pour les premiers jours d'octobre de cette année. Ce fut ma première intrigue, et j'en ai peu à me reprocher. Il fallut persuader le gouverneur, mon beau-frère et surtout mon très avare curateur. L'affaire réussit : mais j'étais honteux et indigné de toutes les souplesses, simulations et dissimulations qu'il m'avait fallu employer pour en venir à bout. Le roi, qui dans notre petit pays se mêlait de toutes les petites affaires, n'avait aucun penchant à laisser voyager sa noblesse, et surtout un enfant qui sortait alors de sa coquille et qui annonçait un certain caractère. Il fallut que je me courbasse beaucoup, mais heureusement cela ne m'empêcha pas ensuite de me relever tout entier.

Je finirai ici cette seconde partie. Je m'aperçois très-bien qu'elle se compose de minuties plus insipides encore que celles de la

première. Je conseillerai même à ceux qui me liront de ne pas s'y arrêter beaucoup. A tout prendre, ces huit années de mon adolescence n'ont été que maladie, oisiveté, ignorance.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE.

Qui embrasse environ dix ans de voyages et de dérèglemens.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage : Milan, Florence et Rome.

Dans la matinée du 4 octobre 1766, après avoir passé une nuit entière sans fermer l'œil, occupé des idées les plus folles, je partis avec un transport inexprimable pour ce voyage si ardemment desiré. Nous étions quatre maîtres dans la voiture; deux domestiques venaient à notre suite dans une calèche; et mon valet-de-chambre nous précédait en courrier. Ce n'était plus ce petit

vieillard qui remplissait trois ans auparavant presque les fonctions de gouverneur auprès de moi ; c'était un ancien valet-de-chambre de mon oncle, qui, après sa mort, était passé à mon service : il s'appelait *François Elia* : il avait été avec mon oncle deux fois en Sardaigne, et avait fait avec lui le voyage de France, d'Angleterre et de Hollande. Il avait un esprit très-délié, une activité peu commune, et valait mieux lui seul que les quatre autres domestiques ensemble. Il sera, dès ce moment, le grand-ordonnateur de mes voyages, puisqu'il se trouva être notre seul et véritable guide; les autres, maîtres et valets, étant d'une incapacité absolue, des enfans, ou des vieillards redevenus enfans.

Nous séjournâmes quinze jours à Milan. J'avais demeuré à Turin, dont la position est si belle ; j'avais vu Gênes, deux années auparavant, ainsi je ne pouvais, ni ne devais me plaire à Milan. Le peu de choses qu'il y a à voir, je ne les vis pas, ou je les vis mal et à la hâte, en véritable ignorant que j'étais, étranger à tout art utile et agréable. Je me souviens, entre autres, qu'à la Biblio-

thèque Ambroisienne, le bibliothécaire me présenta un manuscrit autographe de Pétrarque; et moi, en véritable Allobroge, je le lui rendis avec la plus grande indifférence. J'avais une espèce de rancune contre Pétrarque, parce que quelques années auparavant, quand j'étais en philosophie, ses œuvres m'étant tombées dans les mains, je les avais ouvertes au hasard, au commencement, au milieu et à la fin; et après avoir lu ou épelé quelques vers, je n'avais jamais pu les comprendre. Et vite, faisant chorus avec les Français et avec tous les ignorans présomptueux, j'avais répété que Pétrarque était un ennuyeux diseur de bons mots et de futilités.

Au reste, dans ce voyage d'une année, je n'avais pris avec moi d'autres livres que quelques Voyages d'Italie presque tous en français; et je marchais à grands pas vers la perfection de la barbarie dans laquelle j'étais déjà si fort avancé. Je ne parlais, avec mes compagnons de voyage, que français dans toutes les maisons milanaises où nous avions été reçus, on ne parlait que fran-

çais ; de sorte que si quelquefois je voulais arranger des idées dans ma pauvre petite tête, elles n'étaient habillées qu'à la française. Le peu de lettres que j'écrivais, n'étaient écrites qu'en français ; le petit journal bien ridicule de mes voyages, pareillement en français ; et tout cela était fort peu de chose. Je ne savais cette langue que par routine ; et si j'en avais jamais appris les règles, je ne me le rappelais plus. Je savais encore moins l'italien ; voilà le résultat du malheur d'être né dans un pays *amphibie*, et de la mauvaise éducation que j'y avais reçue.

Nous partîmes de Milan après y avoir séjourné presque quinze jours. Je ne dirai rien ici de tout ce que j'avais écrit dans le journal dont j'ai parlé plus haut ; je le jetai au feu. Je ne donnerai pas d'autres particularités sur ce voyage d'un enfant, fait dans des pays aussi connus : je dirai peu ou rien de toutes les villes que j'ai visitées en vrai Vandale ; et je ne parlerai plus que de moi, puisque c'est le malheureux sujet de cet ouvrage.

Nous arrivâmes peu de jours après à *Bologne*, en passant par *Plaisance*, *Parme* et *Modène*. Nous ne nous arrêtâmes à *Parme* qu'un seul jour et quelques heures à *Modène* : et à notre manière accoutumée, sans rien voir, ou voyant ce qui méritait d'être vu, très-vîte et très-mal. Le seul plaisir et le plus grand que j'aie éprouvé dans ce voyage, a été de courir la poste sur les grands chemins, et le plus que je pouvais en courrier. Je ne trouvais pas à mon gré *Bologne*, ni ses portiques ; pour ses tableaux, je n'étais nullement connaisseur. Toujours pressé par une avide inquiétude, je poussais sans cesse notre éternel gouverneur pour le faire partir. Nous arrivâmes à *Florence* à la fin d octobre. Ce fut, depuis notre départ de *Turin*, la première ville qui me plut par sa position. Elle me plut cependant moins que *Gênes*, que j avais vue deux ans auparavant. Nous y demeurâmes un mois. Là, comme ailleurs, entraîné par la renommée, je visitai, suivant ma méthode ordinaire, le palais *Pitti*, la *Galerie*, et différentes églises : tout cela avec le

plus grand dégoût, et sans aucun sentiment du beau, surtout en peinture ; mes yeux étaient insensibles au mérite de la couleur. Si j'avais eu du goût pour quelque chose, c'était pour la sculpture, et bien plus pour l'architecture. Peut-être était-ce en moi un souvenir de mon excellent oncle. Le tombeau de *Michel-Ange*, à *Santa-Croce*, fut du petit nombre des monumens qui m'arrêtèrent. Je fis quelques réflexions sur la mémoire d'un homme si célèbre. Je sentis dès ce moment qu'il n'y a de véritablement grands que ceux qui laissent quelque monument durable de leur talent et de leur génie. Une semblable pensée isolée, au milieu de l'immense dissipation d'esprit où je vivais habituellement, s'évanouit promptement. Parmi tous les torts de ma jeunesse, je ne compterai certainement pas comme le moins grave celui d'avoir, dans ce court séjour d'un mois à Florence, commencé à apprendre l'anglais sous la direction d'un pauvre maître anglais de naissance; et cela, au lieu de m'efforcer, par l'exemple vivant de ces heureux Toscans, à me faire entendre au moins sans

barbarie dans leur langue divine, que j'estropiais toutes les fois que j'étais obligé de m'en servir. J'évitais de la parler autant que je pouvais : la honte agissait sur moi ; mais elle n'était pas assez forte pour vaincre ma paresse. J'avais cependant corrigé ma prononciation de notre horrible U *lombard* ou *français*, qui m'avait toujours déplu par sa maigre articulation, et par la petite bouche que font les lèvres de celui qui le prononce : on dirait la grimace ridicule des singes. A présent même, depuis cinq à six ans que je suis en France, quoique j'aie les oreilles pleines de cet U, je ne puis m'empêcher d'en rire toutes les fois que j'y prends garde au théâtre, et surtout dans les salons (comédie perpétuelle), où l'on voit de petites lèvres se contracter en parlant, comme si elles soufflaient sur un potage bouillant.

Perdant ainsi mon temps à Florence, voyant peu, n'apprenant rien, et surtout bientôt ennuyé, je pressai mon vieux *Mentor*, et nous partîmes le premier décembre pour *Lucques*, en passant par

Prato et *Pistoie*. Un jour à *Lucques* nous parut un siècle; et nous repartîmes aussitôt pour *Pise*. Le jour que nous passâmes à *Pise* me parut bien long aussi, quoique le *Campo-Santo* me plût beaucoup: de là nous allâmes à *Livourne*. Cette ville m'enchanta autant parce qu'elle ressemble un peu à *Turin*, que par la vue de la mer, dont je ne pouvais jamais me lasser. J'y demeurai huit à dix jours, estropiant sans cesse l'anglais d'une manière cruelle, et les oreilles toujours fermées au toscan. Quand j'ai examiné par la suite la cause d'une préférence si folle, j'ai trouvé que c'était le résultat d'un faux amour-propre, dont je ne me rendais pas compte. Ayant vécu pendant deux ans avec des Anglais, ayant entendu partout exalter leur puissance et leur richesse; voyant leur grande influence politique; d'un autre côté, regardant l'Italie entière effacée du rang des puissances; les Italiens divisés, faibles, avilis, esclaves, j'étais honteux d'être et de paraître Italien; et je ne voulais appartenir en rien à cette nation.

De *Livourne* nous allâmes à *Sienne*. La position de cette ville ne me satisfaisait pas ; mais un rayon de lumière vint subitement traverser mon âme : mes oreilles et mon cœur furent subjugués en entendant parler les gens du peuple d'une manière aussi suave, et avec une élégance, une netteté, une précision parfaite. Je n'y restai pourtant que vingt-quatre heures ; le temps de ma conversion littéraire et politique était encore bien éloigné : il me fallut vivre long-temps loin de l'Italie, pour connaître et apprécier les Italiens. Je partis enfin pour *Rome*, avec un battement de cœur presque continuel, dormant très-peu la nuit, et pensant toute la journée à *Saint-Pierre*, au *Panthéon*, au *Colisée*, à tout ce que j'avais entendu tant exalter. Je rêvais aussi beaucoup à quelques traits de l'histoire romaine, qui, quoique sans ordre et sans précision, m'était suffisamment restée dans la tête ; car c'était la seule histoire que j'avais consenti à apprendre un peu dans ma première jeunesse.

Ce fut, je ne sais plus quel jour du mois de décembre 1766, que je vis enfin la porte

del Popolo. Quoique le mauvais état et la misère du pays de *Viterbe* m'eussent indisposé, cette superbe entrée me consola et charma mes regards. Nous étions à peine descendus à la place d'*Espagne*, où nous allâmes loger, que mes deux jeunes compagnons et moi, laissant le gouverneur se reposer, nous commençâmes à courir pendant le reste de la journée, et nous visitâmes entre autres à la hâte le *Panthéon*. Mes compagnons se montraient en tout plus surpris que moi. Quelque temps après, lorsque j'ai vu leurs pays, j'en ai facilement deviné la cause. Nous restâmes à *Rome* huit jours seulement, pendant lesquels nous ne fîmes que courir pour satisfaire notre première et impatiente curiosité. Pour moi, j'aimais mieux retourner deux fois par jour à *Saint-Pierre*, que voir des choses nouvelles. Je remarquerai que cette admirable réunion d'objets sublimes ne fit pas sur moi l'impression que j'en attendais; mais dans la suite, mon admiration alla toujours croissant, et je ne reconnus le véritable prix de tant de merveilles, que lorsque, fatigué de la misé-

rable magnificence ultramontaine, il m'arriva, quelques années après, de me fixer à Rome pour long-temps.

CHAPITRE SECOND.

Continuation des voyages. Je m'affranchis de mon Gouverneur.

L'hiver approchait, et je pressais sans cesse notre gouverneur de partir pour *Naples* où nous comptions passer tout le carnaval. Nous voyageâmes par des voiturins; les chemins de *Rome* à *Naples* étaient presque impraticables, et mon valet-de-chambre Elie s'étant cassé un bras en tombant de cheval près de *Radicofani*, nous l'avions reçu dans notre voiture où il avait beaucoup souffert des cahots. Il montra dans cet accident infiniment de présence d'esprit et une véritable force d'âme. Il se releva tout seul, conduisit son cheval par la bride jusqu'à *Radicofani*, éloigné de plus d'un mille. Là, tandis qu'on cherchait un chirurgien, il fit ouvrir la manche de son habit, et, après avoir visité lui-même son bras qu'il trouva

cassé, le donna à tenir, et de l'autre main il se le remit parfaitement. Le chirurgien arriva en même temps que nous, et trouva l'opération si bien faite selon les règles de l'art, qu'il ne fit autre chose que d'y adapter des ligatures; et nous pûmes repartir en moins d'une heure, en plaçant le blessé dans la voiture où il souffrait beaucoup sans jamais se plaindre. Arrivés à *Aquapendente*, le timon se trouva rompu : nous fûmes tous fort embarrassés, maîtres et valets, et nous ne savions que faire. Le seul *Elia*, son bras en écharpe, trois heures après qu'il se l'était cassé, se donna tant de mouvemens, déploya tant d'activité, que le timon fut bientôt raccommodé, et qu'il alla jusqu'à *Naples* sans autre accident.

J'ai pris plaisir à donner ces détails sur une aventure qui fait connaître un homme d'un courage et d'une présence d'esprit au-dessus de son état. J'aime surtout à louer et admirer ces qualités simples et naturelles. Malheur aux mauvais gouvernemens qui les négligent, les craignent ou les étouffent!

Nous arrivâmes à *Naples* le second jour

suffisante, âgé de dix-huit ans et d'une figure prévenante, je trouvais partout la satiété, l'ennui et même la douleur. Mon plus grand plaisir était d'aller à l'Opéra-bouffon : mais cette musique si gaie et si agréable laissait dans mon âme une longue et profonde mélancolie. Mille idées plus funestes et plus lugubres les unes que les autres venaient assaillir mon esprit; je m'y plaisais, et j'allais les alimenter en me promenant seul sur les plages bruyantes de *Chiaja* et de *Portici*. J'avais fait connaissance avec plusieurs jeunes gentilshommes Napolitains, mais je n'étais devenu l'ami d'aucun. Mon naturel bourru m'empêchait de faire les avances; et comme j'en portais l'empreinte sur mon visage, personne ne me cherchait. Il en était de même avec les femmes; j'avais un penchant très-vif pour elles, mais je n'aurais voulu plaire qu'à celles qui étaient remplies de pudeur et de modestie, et cependant je ne plaisais qu'aux effrontées: ainsi mon cœur demeurait toujours vide. Outre cela, l'ardente passion que j'avais toujours pour les voyages ultramon-

tains me faisait fuir avec soin les chaînes de l'amour. A cette époque, je me sauvai donc de tous ses piéges. Je voltigeais toute la journée dans ces petits cabriolets si légers pour voir tout ce qu'il y avait de curieux, mais je ne voyais rien, ne me connaissant à rien. Je courais d'un lieu à un autre, parce que je ne me lassais jamais de courir, et que le repos m'était insupportable.

Introduit à la cour, quoique le roi Ferdinand IV ne fût alors âgé que de quinze à seize ans, je lui trouvai une entière ressemblance de maintien avec les trois autres souverains que j'avais déjà vus; mon excellent roi Charles Emmanuel, déjà presque vieux; le duc de Modène, gouverneur de Milan; et le grand duc de Toscane Léopold, fort jeune encore. J'ai depuis trouvé la même ressemblance dans presque tous les princes régnants, ainsi que dans le ton, les manières et les habitudes de toutes les cours. Pendant mon séjour à Naples, je recommençai à intriguer de nouveau, par le moyen du ministre de Sardaigne, pour obtenir de la cour de Turin la permission

de quitter mon gouverneur et de continuer mon voyage tout seul. Bien que mes jeunes compagnons et moi, nous vécussions dans une parfaite harmonie et que le gouverneur ne nous causât jamais aucun déplaisir, cependant, comme il fallait toujours se concerter pour le choix des auberges, et que notre vieux Mentor était toujours irrésolu, changeant et temporiseur, une pareille sujétion m'était insupportable. Il fallut donc me résoudre à prier notre ministre d'écrire en ma faveur à Turin, de rendre témoignage de ma bonne conduite et d'assurer que j'étais vraiment en état de me conduire par moi-même et de voyager seul. L'affaire réussit à ma grande satisfaction, et j'en eus une vive reconnaissance pour le ministre, qui, prenant à moi beaucoup d'intérêt, fut le premier à me mettre en tête de m'adonner à l'étude de la politique pour entrer dans la carrière diplomatique. Cette idée me plut infiniment; il me sembla alors que, de toutes les servitudes, celle-là était la moins dure : mes idées s'y dirigèrent pendant quelque temps,

sans faire cependant aucune étude qui y eût rapport. Je n'en dis mot à personne, et je me contentai seulement d'avoir une conduite régulière et décente qui aurait pu me mener à tout, et qui était peut-être au-dessus de mon âge. En quoi mon naturel me servait mieux encore que ma volonté. J'ai eu toujours une certaine gravité de mœurs et de manières (sans charlatanisme cependant), et j'ai mis de l'ordre dans le désordre même; presque toutes les fois que j'ai commis des fautes, je l'ai fait avec connaissance de cause.

Jusqu'ici j'avais vécu entièrement inconnu à moi-même. Je ne me croyais capable de rien au monde, je n'avais aucun penchant décidé, excepté pour la mélancolie; ne trouvant jamais de repos ni de tranquillité, je ne savais jamais ce que je désirais. J'obéissais aveuglément à mon naturel que je connaissais superficiellement, mais que je n'étudiais pas davantage. Plusieurs années après je me suis aperçu que mon malheur venait seulement du besoin, ou plutôt de la nécessité d'avoir le cœur rempli d'un véritable amour,

et la tête occupée de quelque noble travail. Quand l'une de ces ressources me manquait, j'étais incapable de tout, ennuyé, rassasié et chagrin au-delà de toute expression.

Le carnaval fini, pour faire usage de ma nouvelle et entière indépendance, je voulus absolument partir seul pour Rome, notre vieux Mentor qui attendait, à ce qu'il disait, des lettres de Flandre, ne voulant fixer aucune époque pour notre départ. Moi, impatient de quitter Naples et de revoir Rome, ou, pour parler plus vrai, très-impatient de me trouver seul et maître de moi-même sur un grand chemin éloigné de plus de trois cents milles de ma prison natale, je ne voulus pas différer davantage et je quittai mes compagnons. Je fis très-bien, car ils restèrent à Naples tout le mois d'avril, et ne se trouvèrent pas à Venise pour la solennité de l'Ascension que je voulais voir.

CHAPITRE TROISIÈME.

Continuation de mes voyages. — Ma première avarice.

Mon fidèle Élie, qui avait précédé mon arrivée à Rome, me prépara aux pieds de la Trinité *de Monti* un appartement très-propre et très-joli, qui me consola de la saleté de Naples. Même dissipation, même ennui, même mélancolie, même rage de me remettre en voyage; ce qui était pire encore, même ignorance des choses qui sont la honte de ceux qui les ignorent; et une insensibilité qui augmentait tous les jours, pour les beaux et magnifiques objets dont Rome est pleine; je m'étais borné à ne voir que trois ou quatre de ces merveilles, et j'y retournais habituellement. J'allais tous les jours chez le comte de *Rivera*, ministre de Sardaigne; vieillard respectable, qui, quoi-

que sourd, ne m'ennuyait pas, et me donnait de très-bons conseils. Une fois il m'arriva de trouver sur sa table un beau Virgile *in-folio* ouvert au sixième livre de l'Éneide. Le bon vieillard, en me voyant entrer, me fit signe de m'approcher et commença à réciter à haute voix, avec le plus grand enthousiasme, les beaux vers sur *Marcellus*, que tout le monde connaît et sait par cœur. Pour moi qui ne les entendais plus, quoique je les eusse traduits, expliqués et récités six ans auparavant, j'en fus si honteux et j'en éprouvai une si profonde douleur, que pendant plusieurs jours je ne fis que réfléchir à mon opprobre, et ne retournai plus chez le comte. Mais, la rouille qui s'attachait de plus en plus à mon esprit était si épaisse, qu'il fallait, pour l'arracher, quelque chose de plus fort qu'un regret passager. Cette sainte et utile honte passa sans laisser aucune trace, et pendant plusieurs années je ne lus plus ni Virgile, ni aucun autre bon livre en quelque langue que ce fût.

Dans ce second séjour que je fis à Rome

je fus présenté au Pape Clément XIII; c'était un beau vieillard. Sa vénerable majesté, la magnificence du palais de *Monte Cavallo*, m'ôtèrent toute répugnance pour la prosternation, quoique j'eusse lu l'Histoire Ecclésiastique et que je susse au juste la valeur de cette cérémonie.

Ce fut alors que je commençai ma troisième petite intrigue, près la cour paternelle de Turin, par l'organe du comte de *Rivera*, pour obtenir la permission de voyager durant une autre année en France, en Angleterre, et en Hollande, dont les noms seuls faisaient battre mon jeune cœur d'étonnement et de plaisir. Ce petit manége me réussit encore; et me voilà libre de courir le monde pendant toute l'année 1768. Il survint cependant une petite difficulté qui m'affligea beacoup; mon curateur, avec lequel je n'avais jamais compté et qui ne m'avait jamais mis au fait de mes revenus, m'écrivit à l'occasion de la permission que j'avais obtenue, que, pour la seconde année, il me donnerait une lettre de crédit de quinze cents sequins, ne m'en ayant donné que

douze cents pour le premier voyage. Cette annonce mesquine me fit beaucoup de peur, sans cependant me décourager. J'avais toujours entendu dire qu'on vivait très-chèrement dans les pays ultramontains, et il me paraissait bien dur de m'y trouver au dépourvu et obligé de faire une mauvaise figure. Je n'osais pas, d'un autre côté, écrire d'une manière décidée à mon avare curateur. Je me le serais mis à dos, et il aurait fait retentir à mon oreille ce mot, *le Roi*, qui à Turin, dès qu'il s'agit des nobles, se mêle des affaires domestiques les plus intimes. Il aurait pu aisément me faire passer pour un prodigue et pour un libertin: je ne me fis donc aucune querelle avec le curateur. Mais je pris en moi-même la résolution d'économiser autant que je pourrais, dans ce premier voyage, sur les douze cents sequins qu'on me donnait, pour augmenter la somme des quinze cents qu'on me promettait. Etant ainsi passé, pour la première fois, d'un état de dépense presque splendide à une épargne excessive, j'éprouvai un accès de la plus sordide avarice. Elle alla si loin, que non-seu-

lement je ne visitais plus aucune des curiosités de Rome, pour ne point donner de *pour-boire*, mais je refusais même à mon fidèle et cher Elie ce qu'il lui fallait pour se nourrir; je le remettais de jour en jour, jusqu'à ce qu'il fut obligé de me dire que je le forcerais à me voler pour vivre. Alors, bien contre mon gré, je lui donnai tout ce qui lui était nécessaire.

Ainsi rapetissé d'esprit et de cœur, je partis pour *Venise* les premiers jours de mai. Ma mesquinerie me fit choisir les voiturins, quoique je détestasse le pas des mulets : cependant, comme la différence entre la poste et les voiturins était très-grande, je m'y soumis en pestant. Je laissai dans la calèche Elie avec mon domestique, et je montai une très-maigre rossinante, qui bronchait à chaque pas. J'étais obligé de faire presque tout le chemin à pied. J'allais ainsi en comptant, à voix basse et sur mes doigts, combien j'économiserais sur les dix ou douze jours de mon voyage; combien sur un mois de séjour à Venise; combien pour sortir d'Italie; combien sur tel ou tel autre point, et je

repassais incessamment ces vilénies dans ma tête.

J'avais pris le *voiturin* jusqu'à *Bologne*, par la route de *Lorette;* mais arrivé à cette dernière ville, mon ennui fut si grand, et je trouvai mon âme si serrée, que je ne pus plus rester fidèle à ma lésinerie et à mes mulets; et je quittai cette manière de voyager, vraiment mortelle. Voilà donc ma naissante avarice vaincue par mon bouillant caractère! Enfin, j'envoyai tout au diable; je payai le *voiturin* pour tout le voyage, et soulagé d'un grand poids, je pris la poste en respirant. De ce moment, l'économie ne fut plus en moi que de l'ordre sans avarice.

Bologne me plut infiniment moins que la première fois; *Lorette* ne m'inspira nulle dévotion; et ne soupirant qu'après *Venise*, dont, depuis mon enfance, j'avais entendu dire tant de merveilles, j'arrivai à *Ferrare*. Je passai dans cette ville sans me souvenir qu'elle était la patrie et le tombeau de ce divin Arioste, dont j'avais lu le poëme avec le plus grand plaisir, et dont les vers étaient les premiers qu'eût recueillis ma mémoire.

Ma pauvre intelligence dormait du plus honteux sommeil ; et tous les jours se rouillait davantage sur tout ce qui avait rapport aux lettres. Je faisais cependant, sans m'en apercevoir, quelques progrès dans la connaissance du monde et des hommes, par la quantité continuelle des divers tableaux qui journellement passaient sous mes yeux.

Je m'embarquai sur la barque appelée *le Courrier de Venise,* au port de *Lagoscuro.* Je me trouvai avec plusieurs danseuses, dont une était très-belle. Ce qui n'allégea pas l'ennui de ma navigation ; elle dura deux jours et deux nuits jusqu'à *Chiozza :* ces nymphes faisaient les Suzannes, et je n'ai jamais pu supporter les vertus d'emprunt.

Me voilà enfin à *Venise.* Dans les premiers jours, sa position, vraiment surprenante, me remplit d'étonnement et de plaisir. J'en aimais jusqu'au jargon ; et c'est peut-être parce que mes oreilles y étaient accoutumées par les comédies de *Goldoni*, que j'avais lues dans mon enfance. Ce dialecte est en effet gracieux ; il manque seulement de ma-

jesté. La foule des étrangers, la quantité de spectacles, la diversité des fêtes et des amusemens qu'on donna, cette année, pour le duc de *Wirtemberg*, et qui se trouvaient réunis à ceux qui ont lieu à la foire de l'Ascension, me firent rester à *Venise* jusqu'à la moitié de juin, sans cependant beaucoup m'amuser. Ma mélancolie habituelle, l'ennui, mon impatience de changer de lieu, recommençaient à me tourmenter, aussitôt que l'avidité de voir des choses nouvelles était un peu satisfaite. Je passai plusieurs jours, vivant solitairement, ne sortant point de chez moi, ne bougeant pas de ma fenêtre, d'où je faisais des signes à une jeune demoiselle qui logeait vis-à-vis de moi, et avec qui j'échangeais de temps en temps quelques mots.

Le reste de la journée, qui était bien longue, je le passais ou à dormir, ou à rêver je ne saurais dire à quoi, et souvent à pleurer sans aucun motif. J'avais perdu ma tranquillité, et je ne pouvais pas même soupçonner ce qui me l'ôtait. Quelques années après, ayant fait de nouvelles observations

sur moi, j'ai trouvé que c'était une maladie qui me prenait tous les ans au printemps, quelquefois en avril, et quelquefois en juin. Elle durait plus ou moins; elle se faisait sentir avec plus ou moins de force, selon que mon cœur et mon esprit se trouvaient alors plus ou moins vides et oisifs.

J'ai éprouvé aussi que mes facultés intellectuelles ressemblaient à un baromètre, et que je me sentais plus ou moins de talent pour la composition, en raison du poids de l'air. J'étais presque entièrement stupide pendant les grands vents du solstice et de l'équinoxe; j'ai eu toujours infiniment moins de pénétration le soir que le matin. L'imagination, l'enthousiasme et l'aptitude à inventer, ont toujours eu plus de force en moi, au milieu de l'hiver ou au milieu de l'été, que dans les saisons intermédiaires. Cette matérialité, que je crois en grande partie commune à tous les hommes qui ont les nerfs un peu délicats, a tout-à-fait diminué en moi l'orgueil qu'aurait pu m'inspirer ce que j'ai fait de bien, comme elle a affaibli la honte de ce que j'ai fait de

mal, surtout dans mon art. Je suis entièrement convaincu que dans les temps dont je parle, il n'était pas en mon pouvoir de rien produire de bon.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Je finis mon voyage d'Italie, et j'arrive pour la première fois à Paris.

Mon séjour à Venise, à tout prendre, fut plutôt ennuyeux; je ne visitai pas même la dixième partie des merveilles en peinture, sculpture et architecture, qu'on trouve réunies dans cette ville : il suffit de dire, à ma honte, que je ne vis pas même l'Arsenal. Je ne pris aucune note sur ce gouvernement, qui diffère en tout des autres : s'il n'est pas possible de le louer comme bon, il doit être au moins considéré comme rare, ayant existé pendant tant de siècles avec tant d'éclat, de prospérité et de tranquillité. Mais toujours étranger aux beaux-arts, je ne savais que végéter honteusement. Enfin, je partis de Venise, et j'éprouvai, comme à mon ordinaire, un plaisir plus grand en la quittant qu'en y arrivant. Je passai à *Padoue*,

qui me déplut ; je ne pensai pas même à faire la connaissance d'un seul de ces professeurs célèbres, avec lesquels j'ai tant desiré d'être lié dans la suite : je frissonnais alors aux noms seuls de professeurs, d'étude et d'université. Je ne savais pas même qu'à quelques milles de *Padoue* étaient les cendres de notre immortel Pétrarque : et qu'avais-je à faire de lui, moi qui ne l'avais jamais lu, ni compris, ni senti ; moi qui l'avais rejeté bien vîte, lorsque, par hasard, il m'était tombé sous la main ! Pressé continuellement par l'ennui et l'oisiveté, je passai par *Vicence*, *Véronne*, *Mantoue*, *Milan*, et je gagnai à la hâte *Gênes*, ville que j'avais très-peu vue quelques années auparavant, et qui m'avait laissé un certain desir de la revoir. J'avais des lettres de recommandation pour ces divers pays ; mais je ne les donnais pas pour la plupart ; et quand je les présentais, je ne retournais plus que chez les personnes qui s'obstinaient à venir me chercher ; ce qui n'arrivait presque jamais et ne devait guère arriver. Cette *sauvagerie* était, d'une part, le résultat de la fierté et de l'inflexibi-

lité d'un caractère que l'éducation n'avait pas formé ; et de l'autre, d'une répugnance presque invincible à voir des figures nouvelles ; disposition inconciliable avec la fureur de changer sans cesse de pays. Etrange bizarrerie ! mon cœur avait besoin de vivre avec les mêmes personnes, et de les trouver dans d'autres lieux !

Je ne tardai pas à m'ennuyer aussi à *Gênes*, où il n'y avait point alors de ministre de Sardaigne, et où je ne connaissais que mon banquier. J'avais résolu d'en partir à la fin de juin, lorsqu'un jour ce banquier, galant homme, ayant beaucoup d'usage du monde, vint me faire une visite. Il me trouva seul, sauvage et mélancolique ; il voulut savoir comment je passais mon temps, et ayant vu que je n'avais point de livres, point de connaissances, et que toutes mes occupations se réduisaient à rester à ma fenêtre, à courir dans les rues de *Gênes*, ou à me promener en bateau, il eut pitié de moi et de ma jeunesse, et il voulut absolument me mener chez un de ses amis. C'était le chevalier Charles *Negroni*, qui avait passé une partie

de sa vie à Paris, et qui, voyant que j'avais une si grande envie d'y aller, m'en parla beaucoup : l'opinion qu'il voulut me donner de cette ville me parut alors exagérée, et je ne la trouvai vraie qu'en y arrivant, quelques mois après. Ce brave et galant homme me présenta dans les premières maisons de *Gênes ;* et au fameux festin que donna le nouveau doge, il me servit d'introducteur et de compagnon. Ce fut là que je manquai de devenir amoureux d'une aimable femme qui paraissait vouloir me payer de retour. Mais la rage de courir le monde et de quitter l'Italie, me sauva des chaînes que l'amour me gardait pour un autre temps.

Embarqué sur une petite felouque pour passer à *Antibes*, il me semblait que j'allais aux Indes. Dans mes promenades maritimes, il ne m'était jamais arrivé de m'éloigner du rivage que de quelques milles. Un vent frais nous poussa au large : il devint plus fort et dangereux, et nous obligea à prendre terre à *Savonne*, où nous restâmes deux jours pour attendre le beau temps. Ce retard m'ennuya et m'affligea beaucoup. Je

ne sortis pas de la maison, et je n'allai pas même visiter la célèbre vierge de *Savonne*. Je ne voulais absolument plus rien voir de l'Italie, ni en entendre parler. Il me semblait que tout le temps que j'y passais encore était pris sur les plaisirs qui m'attendaient en France. Mon imagination exaltée grossit toujours à mes yeux le bien et le mal, quand ils sont encore dans l'avenir; en sorte que lorsque j'éprouve l'un ou l'autre, surtout le bien, il est déjà usé.

Débarqué à *Antibes*, tout me réjouissait: une langue nouvelle, des usages, une architecture, des figures tout nouveau; et quoique tout fût pire plutôt que mieux, la variété produisait en moi des sensations agréables. Je partis à l'instant pour Toulon, dont l'aspect me déplut, et où je ne vis rien. Je passai à Marseille. La position riante de cette ville, ses rues droites et propres, son cours si beau, son port; ses femmes si jolies et si agaçantes, me firent le plus grand plaisir. Je me déterminai à y séjourner un mois, pour laisser passer aussi les grandes chaleurs. Il y avait table d'hôte à l'auberge où je demeurais. J'avais

par là compagnie à dîner et à souper, sans être obligé de parler; ce qui a toujours été un effort pour moi. Ma taciturnité, dont une timidité, que je n'ai jamais pu vaincre entièrement, était la principale cause, redoublait par le babil continuel des Français qui se trouvaient en grand nombre à cette table, la plupart officiers et négocians. Je ne contractai avec eux ni amitié, ni familiarité; c'est à quoi mon caractère n'a jamais été porté. Je les écoutais volontiers, sans en tirer aucun profit; mais j'ai toujours écouté sans peine, même les discours des sots: on apprend d'eux tout ce qu'ils ne disent pas.

C'était surtout pour son théâtre que je voulais voir la France. J'avais trouvé, deux ans auparavant, une troupe de comédiens français; et je les avais suivis avec la plus grande assiduité pendant tout l'été : je connaissais par conséquent les principales tragédies, et presque toutes les comédies les plus célèbres. Je dois avouer que, ni en Piémont, ni en France, à mon premier, ou même à mon second voyage, deux ans après, il ne me vint

pas à l'esprit que j'eusse jamais le desir ou le talent de composer des ouvrages dramatiques. J'écoutais ceux des autres attentivement, mais sans aucun instinct d'imitation ; sans aucun mouvement intérieur qui trahît l'auteur futur. En tout, j'étais plus amusé par la comédie qu'ému par la tragédie, quoique naturellement plus enclin à pleurer qu'à rire. Quand j'y ai réfléchi dans la suite, il m'a semblé qu'une des principales causes de mon indifférence pour la tragédie, venait de ce que dans presque toutes les pièces françaises, il y a des scènes entières, et quelquefois des actes, remplis par des personnages secondaires, qui me glaçaient en prolongeant l'action sans nécessité, ou pour mieux dire en l'interrompant. D'ailleurs, mon oreille, quoique je ne voulusse plus être Italien, me servait malgré moi, en m'avertissant de l'ennuyeuse et insipide uniformité de ces vers dont les rimes marchent deux à deux; de ces hémistiches, dont la mesure est si triviale; et enfin de ces désinences nasales, qui sont si désagréables. De là, sans savoir pourquoi, quoique les acteurs

fussent excellens relativement aux nôtres, qui sont détestables; quoique les pièces fussent très-bonnes, quant aux passions, à la conduite et aux pensées; j'éprouvais de temps en temps un froid glacial, et je sortais peu content du théâtre. Les tragédies qui me faisaient le plus de plaisir étaient *Phèdre*, *Alzire*, *Mahomet*, et quelques autres.

Après le spectacle, un de mes amusemens, à Marseille, était de me baigner presque tous les soirs dans la mer; j'avais trouvé un petit endroit fort agréable, sur une langue de terre placée à droite hors du port, où, en m'asseyant sur le sable, le dos appuyé contre un petit rocher qui empêchait qu'on ne pût me voir du côté de la terre, je n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. Entre ces deux immensités qu'embellissaient les rayons d'un soleil couchant, je passais en rêvant des heures délicieuses; et là, je serais devenu poète, si j'avais su écrire dans une langue quelconque.

Tout ennuie les oisifs; ainsi je m'ennuyai bientôt du séjour de Marseille. Poursuivi par la fureur de voir *Paris*, je partis le 10

août, plutôt comme un homme qui s'échappe que comme un voyageur; et j'allai nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à Lyon. Ni *Aix*, avec sa magnifique et riante promenade; ni *Avignon*, avec le tombeau de la célèbre *Laure;* ni *Vaucluse*, long-temps la demeure de notre divin *Pétrarque;* rien ne put me détourner d'aller droit comme un trait à mon but. La lassitude m'arrêta quarante-huit heures à Lyon; mais m'étant remis en route, j'arrivai en moins de trois jours à Paris, par la Bourgogne.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Mon premier séjour à Paris.

C'ÉTAIT au mois d'août, entre le 15 et le 20, au milieu d'une matinée nébuleuse, froide et pluvieuse, que j'entrai à Paris par le misérable faubourg Saint-Marceau. Je quittais le beau ciel de la Provence et de l'Italie, et je n'avais jamais vu des brouillards si épais, surtout dans cette saison. En avançant dans le tombeau fétide et fangeux du faubourg Saint-Germain, où je fus me loger, mon cœur se serra; et je n'ai jamais éprouvé de ma vie une impression si douloureuse pour une si petite cause. Que d'empressement, que de desirs, que de folles illusions m'avaient conduit dans ce cloaque! En descendant à l'auberge, je me trouvai entièrement détrompé, et sans la lassitude extrême et la honte dont je me serais couvert, je serais reparti à l'instant. Lorsque je

commençai à courir dans Paris, mes illusions se perdirent encore davantage. Une architecture barbare et chétive, l'éclat ridicule et mesquin du peu de maisons qu'on décore du titre de palais et d'hôtels; la saleté des églises gothiques; la construction vraiment vandale des théâtres d'alors; mille autres objets désagréables, dont le plus repoussant était le visage plâtré de femmes fort laides: rien de tout cela n'était assez compensé pour moi, par la beauté de tant de jardins; par l'élégance des étonnantes promenades publiques, toujours fréquentées; par le bon goût et le nombre infini des belles voitures; par la sublime façade du Louvre; par la quantité de spectacles, presque tous bons; et par tant d'agrémens et de plaisirs de tout genre.

Le temps s'obstinait à être mauvais, et depuis près de quinze jours que j'étais à Paris, je n'avais pas encore salué le soleil. Mes jugemens moraux se ressentent toujours un peu de l'influence de l'atmosphère; cette première impression de Paris resta si fortement gravée dans ma tête, qu'il me semble que je l'éprouve encore même à

présent, c'est-à-dire vingt-trois ans après, quoique ma raison la combatte et la condamne en partie.

La cour était à *Compiègne* où elle devait passer tout le mois de septembre. L'ambassadeur de Sardaigne, pour qui j'avais des lettres, ne se trouvant pas à Paris, je n'y connaissais âme qui vive, excepté quelques étrangers que j'avais rencontrés en Italie, et qui comme moi n'y connaissaient pas un honnête homme. Je passais mon temps aux promenades, aux théâtres et avec les filles, toujours tourmenté par un mal-aise qui me poursuivait partout. Notre ambassadeur ne revint de Fontainebleau à Paris qu'à la fin de novembre. Il me présenta dans différentes maisons, et surtout chez les ministres étrangers. Il y avait un petit Pharaon chez l'ambassadeur d'Espagne, où je jouai pour la première fois. N'ayant ni perdu ni gagné, je m'ennuyai bientôt du jeu et de tous mes amusemens, et je résolus de partir dans le mois de janvier pour aller à Londres. Rassasié de Paris, dont je ne connaissais à la vérité que les rues, ma rage

de voir des choses nouvelles s'était beaucoup calmée. Je les trouvais toutes, non-seulement au-dessous des chimères de mon imagination, mais même au-dessous des réalités que j'avais vues en Italie. Ce fut donc à Londres que j'achevai de bien connaître et d'apprécier *Naples*, *Rome*, *Venise* et *Florence*.

Avant de partir pour l'Angleterre, mon ambassadeur me proposa de me présenter la cour de *Versailles*. Une certaine curiosité de voir une cour plus belle que les autres, me porta à accepter. Nous choisîmes le premier janvier 1768, pour voir les cérémonies du jour. Je savais que le roi ne parlait jamais aux étrangers qui n'étaient pas marquans; je ne pus cependant me faire à l'impassible et sourcilleux maintien de Louis XV. Il toisait l'homme qu'on lui présentait de la tête aux pieds, et il avait l'air de n'en recevoir aucune impression. Il me semble cependant que si l'on disait à un géant: *voici une fourmi que je vous présente*; en la regardant il sourirait ou dirait peut-être: *ah! le petit animal!* et s'il gar-

dait le silence, sa figure le dirait pour lui. Ce mépris négatif ne m'affligea plus autant, lorsque, quelques momens après, je vis le roi recevoir de la même manière des étrangers plus importans que moi. Après une courte prière au milieu de deux prélats, dont, si je m'en souviens bien, l'un était cardinal, le roi prit le chemin de la chapelle; et entre deux portes le *prévôt des marchands*, premier officier de la municipalité de Paris, s'avança vers lui et lui balbutia un compliment d'usage pour le premier de l'an. Le taciturne monarque lui répondit par un mouvement de tête; et s'étant retourné vers un de ses courtisans, lui demanda où étaient restés les *échevins* qui accompagnaient ordinairement le *prévôt*..... A cette question, une voix sortit du milieu de la foule et dit plaisamment: *ils sont restés embourbés;* toute la cour en rit, et le monarque même en sourit et fut à la messe. La fortune inconstante a voulu que, presque vingt ans après, je visse à l'hôtel-de-ville, un autre Louis, recevoir bien plus gracieusement un compliment bien dif-

férent qui lui était fait par un autre *prévôt* sous le nom de *maire*, le 17 juillet 1789. C'était alors les courtisans qui étaient restés embourbés en venant de Versailles à Paris. Peut-être je rendrais grâce à Dieu d'avoir été témoin de ce spectacle, si je n'étais persuadé que le règne de ces millions de rois Plébéiens sera plus funeste à la France et au monde entier que celui des rois Capétiens.

CHAPITRE SIXIÈME.

Voyage en Angleterre et en Hollande.— Mes premières amours.

Je partis de Paris, vers la moitié de janvier, avec un de mes compatriotes, jeune homme d'une très-belle figure, d'assez d'esprit naturel, et plus âgé que moi de dix à douze ans; au reste aussi ignorant que moi, réfléchissant bien moins et aimant mieux s'agiter dans le tourbillon de la société que travailler à connaître et à observer les hommes. Il était le cousin de notre ambassadeur à Paris et neveu du prince *de Masserano*, alors ambassadeur d'Espagne à Londres, chez qui nous devions aller loger. Quoique je n'aimasse pas les compagnons de voyage, comme il s'agissait d'aller à un lieu déterminé, je m'en accommodai sans peine. Mon nouveau camarade était d'une

humeur très-gaie : il parlait beaucoup ; et nous avions la satisfaction mutuelle, moi de me taire et d'écouter, lui de parler et de se louer. Il était très-épris de lui-même, ayant beaucoup plu aux femmes ; et il me contait d'un air solemnel, ses bonnes fortunes, que j'écoutais avec plaisir et sans envie. Le soir, quand nous descendions dans les auberges, en attendant le souper, nous jouions aux échecs ; il me gagnait toujours, car je n'ai jamais eu l'esprit du jeu. Pour nous rendre à Calais, nous prîmes par Lille, Douai et St.-Omer. Le froid était si excessif, qu'une nuit, quoique dans une voiture bien fermée avec des glaces et des stores ; quoique nous eussions la précaution d'y tenir une bougie allumée, nous trouvâmes notre pain et même notre vin glacés. Je me réjouissais de cet excès de froid, car j'aime tous les extrêmes.

En quittant les côtes de France, le froid diminua beaucoup, et nous ne trouvâmes point de neige de Douvres à Londres. L'Angleterre et surtout Londres me plurent infiniment, à la première vue. Les chemins,

les auberges, les chevaux, les femmes, la vie et l'activité; la propreté et la commodité des maisons, quoique très-petites; point de pauvres; un mouvement perpétuel d'industrie répandu également dans les provinces et dans la capitale; tous ces avantages m'enchantèrent au premier coup d'œil. Je n'ai point changé d'avis dans les autres voyages que j'y fis après.

A Londres, il est plus aisé aux étrangers de se faire présenter dans les maisons particulières qu'à Paris. Entraîné par cette facilité et par mon compagnon de voyage, je me jetai dans le tourbillon. En général je ne me soucie point de vaincre les obstacles, quand il ne m'en revient aucun bien. La bienveillance véritablement paternelle du prince *de Masserano* ne contribua pas peu à triompher de mon caractère rustique et revêche. C'était un excellent vieillard qui aimait les Piémontais avec passion, étant né en Piémont, quoique son père se fût ensuite transplanté en Espagne. Après trois mois de séjour, je m'aperçus que je

m'ennuyais dans les assemblées, les soupers et les bals, et que je n'y apprenais rien ; je changeai de rôle, et au lieu de faire le seigneur dans le salon, je fis le cocher à la porte ; je menais en voiture par tout Londres mon compagnon, qui faisait l'agréable ; en lui laissant toute la gloire des succès amoureux, je m'acquittais de mon métier de cocher avec tant d'intelligence et d'adresse, que même dans les combats à coups de timons qui sont d'usage en sortant du *Renelawgh* et des spectacles, je m'en tirais avec honneur, sans rien briser et sans faire aucun mal aux chevaux. Mes amusemens de tout l'hiver se bornèrent à monter à cheval, pendant cinq à six heures tous les matins, et à rester sur le siége durant deux ou trois heures tous les soirs, quelque temps qu'il fît. Dans le mois d'avril nous fîmes, avec mon compagnon de voyage, une incursion dans les plus belles provinces de l'Angleterre. Nous allâmes à *Portsmouth*, *Salsbury*, *Bath*, *Bristol*, et nous retournâmes par *Oxford* à *Londres*.

Le pays m'enchanta. J'eus dès-lors le desir de m'y fixer pour toujours, non que les individus me plussent beaucoup; mais les sites, les mœurs simples, les femmes belles et modestes, et surtout une véritable liberté, tout cela me faisait oublier le désagrément du climat, la mélancolie qui y est inévitable, et la cherté vraiment ruineuse de la vie.

Revenu de cette petite tournée qui me redonna du goût pour le mouvement, je me sentis de nouveau pressé par la fureur de courir; et ce fut avec beaucoup de peine que je différai jusqu'au mois de juin mon départ pour la Hollande. Je m'embarquai à *Harwich* pour *Helvoetluys*, où, par un bon vent, j'arrivai en douze heures.

La Hollande est pendant l'été un riant et agréable pays. Il m'aurait plu bien davantage, si je l'eusse visité avant l'Angleterre. Tout ce qu'on y admire, population, richesse, propreté, bonnes lois, industrie et activité, tout cela se trouve encore plus en Angleterre. En effet, après beaucoup de voyages et la plus grande expérience, les

deux seuls pays de l'Europe que j'ai toujours desiré habiter, ont été l'Angleterre et l'Italie. La première, parce que l'art y a changé et subjugué la nature; la seconde, parce que la nature s'y maintient toujours pleine de force et de vigueur, malgré les langes dont ses gouvernemens, quelquefois mauvais et toujours oisifs, l'ont enveloppée.

Pendant mon séjour à *La Haye*, qui fut plus long que je ne l'avais cru, je tombai enfin dans les filets que l'amour m'avait tendus en vain jusqu'à ce moment. Une jeune femme, mariée depuis un an, belle, douce, ingénue, timide et pleine de grâces naturelles, m'inspira la passion la plus vive. Le pays étant petit et les distractions peu nombreuses, je commençai à la voir plus souvent que je n'aurais voulu; et je finis par éprouver de la peine toutes les fois que je ne pouvais la voir autant que je le desirais. Je me trouvai pris sans m'en apercevoir, au point que je rêvais à la manière de ne plus sortir de *La Haye*, étant persuadé qu'il me serait impossible de vivre sans elle. Mon cœur se trouva ouvert dans le même temps

aux traits de l'amour et aux douces insinuations de l'amitié. Mon nouvel ami était *Dom Joseph d'Acunha*, ministre de Portugal en Hollande. Il avait beaucoup d'originalité dans l'esprit : de l'instruction, un grand caractère ; un cœur noble, et une âme remplie de feu et d'élévation. Une certaine sympathie entre nos deux taciturnités nous avait liés mutuellement sans que nous nous en fussions aperçus. La franchise et la chaleur de nos deux âmes firent le reste. Je me trouvais très-heureux à *La Haye*, où pour la première fois de ma vie, il m'arrivait de ne rien desirer au monde, hors mon ami et ma maîtresse. Amant et ami, payé d'un double retour, j'étais enivré des affections les plus douces. Je parlais de mon ami à ma maîtresse, et de ma maîtresse à mon ami. J'éprouvais ainsi des plaisirs vifs, ineffables et jusques-là inconnus à mon cœur, quoiqu'il en éprouvât confusément le besoin. Mon digne ami me donnait toujours les plus sages conseils : je n'oublierai jamais le service qu'il me rendit en me faisant rougir avec adresse de ma vie stupide et oisive,

de ma répugnance à ouvrir un livre quelconque; de mon ignorance universelle qui allait jusqu'à ne connaître ni nos excellens poètes Italiens, ni nos prosateurs, ni les philosophes les plus célèbres. Il me parla surtout de l'immortel *Machiavel,* dont je ne savais que le nom; défiguré dans nos éducations, par les préjugés qui le décrient sans le faire connaître, nous le haïssons sur la parole de ses détracteurs, qui souvent ne l'ont jamais ni lu ni compris. Mon ami *d'Acunha* m'en donna un exemplaire, que je conserve encore et que j'ai beaucoup lu et apostillé bien des années après. Ce que j'éprouvai de fort étrange alors, mais dont je ne me suis rendu compte que depuis, c'est que le desir de l'étude et une certaine effervescence d'idées créatrices ne s'emparaient de moi, que quand j'étais fortement occupé d'amour. L'amour m'ôtait à la fois le moyen de m'appliquer, et m'en donnait la plus grande envie. Jamais je ne me suis senti plus propre à une composition littéraire quelconque, que quand je pouvais porter l'hommage de mon talent à celle qui m'inspirait une grande passion.

Mon bonheur en Hollande ne fut pas de longue durée. Le mari de la femme que j'aimais, était un très-riche particulier, dont le père avait été gouverneur à *Batavia ;* il aimait à changer de pays. Il venait d'acheter une baronie en Suisse, où il voulait aller passer l'automne. Il fit, pendant le mois d'août, un petit voyage aux eaux de *Spa* avec sa femme. Comme il n'était pas jaloux, je les suivis. Nous revînmes ensemble de *Spa* jusqu'à *Mastricht,* où je fus obligé de la quitter ; elle alla à la campagne avec sa mère, et lui en Suisse. Je ne connaissais pas sa mère, et je n'avais aucun prétexte décent ou plausible pour m'introduire chez elle.

Cette première séparation me brisa le cœur ; cependant nous avions encore l'espérance de nous revoir. En effet, aussitôt que le mari fut parti pour la *Suisse,* elle vint me rejoindre à *La Haye.* Ma joie fut extrême ; mais elle passa comme l'éclair. Nous restâmes dix jours ensemble, et je me crus aussi heureux qu'un homme peut l'être. Comme elle n'avait pas le courage de me parler du jour de son départ, ni moi la force

de le lui demander, un matin, à l'improviste, mon ami d'*Acunha* entra chez moi, et me dit qu'elle avait été obligée de partir. Il me donna un petit billet d'elle, qui me frappa mortellement, quoiqu'il fût plein d'une tendre affection. Elle m'annonçait, avec la plus grande ingénuité, qu'elle était forcée impérieusement de rejoindre son mari, qui le lui avait ordonné, et qu'elle ne pouvait plus différer son départ sans se déshonorer. Mon ami me donna toutes les consolations qui étaient en son pouvoir, et m'exhorta à écouter la raison, puisque le mal était sans remède.

Je ne serais jamais cru, si je racontais les transports frénétiques dans lesquels je tombai. Je voulais absolument mourir; cependant je n'en dis mot à personne. Je fis le malade pour obliger mon ami de me quitter; je fis appeler un chirurgien, qui me saigna. Il était à peine sorti, que je feignis de dormir, et m'étant enfermé dans mes rideaux, je pensai quelques instans à ce que j'allais faire; puis je défis mes ligatures, avec l'intention de mourir en perdant tout mon sang.

Mais mon fidèle et intelligent Elie, qui m'avait vu dans un état si violent, et à qui mon ami, avant de sortir, avait fait sa leçon, eut l'air de croire que je l'avais appelé; il vint au bord de mon lit, et ouvrit tout à coup les rideaux. Surpris et honteux en même temps, peut-être repentant, ou au moins peu ferme dans ma folle résolution, je lui dis que les ligatures s'étaient défaites : il feignit de le croire, les rétablit, et ne voulut plus me perdre de vue. Il envoya chercher mon ami, qui accourut à l'instant chez moi; ils me forcèrent tous les deux à quitter le lit. Mon ami voulut me faire conduire chez lui, où je restai plusieurs jours, pendant lesquels il ne me laissa jamais seul. Ma douleur était morne et silencieuse; et soit honte, soit défiance, je n'osais pas la montrer. Je ne disais mot ou je pleurois. Le temps cependant, les conseils de mon ami, les petites distractions auxquelles il me forçait, un rayon d'espérance de revoir ma maîtresse à son retour en Hollande l'année suivante, et, plus que tout cela peut-être, la légèreté naturelle à mes dix-neuf ans, me soulagea peu à peu.

Mon âme resta long-temps blessée, mais la raison reprit le dessus.

Revenu un peu à moi-même, mais toujours très-affligé, je pris la résolution de partir pour l'Italie. Je trouvais insupportable la vue du pays et des lieux qui ne pouvaient plus me donner le bonheur que je n'avais entrevu que pour le perdre. J'avais pourtant beaucoup de peine à me détacher d'un tel ami; mais lui-même, me voyant si profondément blessé, m'encouragea à partir. Il était persuadé que le mouvement, la variété des objets, l'éloignement et le temps me guériraient infailliblement.

Je le quittai vers le milieu de septembre, à *Utrecht*, où il avait voulu m'accompagner. Je pris la route de *Bruxelles*, et traversai la *Lorraine*, l'*Alsace*, la *Suisse* et la *Savoie*, sans m'arrêter, si ce n'est pour dormir. J'arrivai en Piémont, et j'allai tout droit à *Cumiana*, campagne de ma sœur. De là j'allai à Suze, sans passer par Turin, voulant éviter tout commerce avec les hommes; pour guérir ma fièvre, je sentais que j'avais besoin d'une solitude absolue. Pendant tout

ce voyage, de toutes les villes où je passai, comme *Nancy*, *Strasbourg*, *Bâle* et *Genève*, je ne vis que les murs. Je n'ouvrais pas même la bouche avec mon fidèle Elie : je ne lui parlais que par signe ; et lui, se conformant à mon humeur, m'obéissait de même et prévenait tous mes besoins.

CHAPITRE SEPTIEME.

De retour dans ma patrie, je m'adonne aux études philosophiques.

Je restai six semaines à la campagne avec ma sœur, et j'allai à Turin aussitôt qu'elle y retourna. Presque personne ne me reconnaissait, ma taille s'étant prodigieusement développée pendant ces deux années de voyage. La vie oisive et remplie de distractions, que j'avais menée, avait fait le plus grand bien à mon tempérament. En passant par *Genève*, j'avais acheté une malle pleine de livres, parmi lesquels étaient les œuvres complètes de *Rousseau*, de *Montesquieu*, d'*Helvétius* et autres. A peine rendu chez moi, le cœur plein de mélancolie et d'amour, je sentais le besoin impérieux d'appliquer mon esprit à une étude quelconque. Mais à laquelle? Mon éducation négligée, et suivie de six années de dissipation et d'oisiveté,

m'avait rendu incapable de toute espèce d'étude. Ne sachant pas si je resterais dans mon pays, ou si je recommencerais mes voyages, je m'établis pendant l'hiver chez ma sœur, où je ne voyais absolument personne, et je passais mes journées à lire et à me promener. Je ne lisais que des livres français : je voulus commencer l'*Héloïse* de *Rousseau;* je revins plusieurs fois à la charge, mais inutilement. Quoique d'un caractère très-passionné, quoique encore fort amoureux, je trouvais dans ce livre tant de recherche, tant de manière, tant d'affectation, tant de chaleur de tête et tant de froideur de cœur, qu'il me fut impossible d'achever le premier volume. Je n'entendais rien aux *OEuvres politiques* de *Rousseau;* et je les laissai là. La prose de *Voltaire* me faisait le plus grand plaisir; mais ses vers m'ennuyaient. Je n'ai jamais lu sa *Henriade* que par morceaux; un peu plus la *Pucelle*, quoique tout ce qui est obscène m'ait toujours dégoûté. Je lus aussi quelques-unes de ses tragédies Pour *Montesquieu*, je le lus deux fois, d'un bout à l'autre, avec plaisir et surprise, et peut-

être aussi avec quelque profit. L'*Esprit*, d'*Helvétius*, me fit une profonde, mais désagréable impression. Le livre des livres, pour moi; celui qui me ravissait véritablement, et qui me fit passer, pendant tout l'hiver, les heures les plus heureuses, était *Plutarque*. Je relus jusqu'à cinq et six fois les vies de *Timoléon*, *César*, *Brutus*, *Pélopidas*, et d'autres encore, avec des cris, des pleurs et de tels transports, que j'entrais presque en fureur; et s'il y avait eu quelqu'un dans la chambre voisine, on m'aurait certainement cru fou. Toutes les fois que je rencontrais quelques-uns des grands traits de ces grands hommes, j'étais saisi d'une agitation si forte, que je ne pouvais plus rester assis. J'étais comme hors de moi, et je versais des larmes de douleur et de rage, en me retrouvant né en Piémont, et dans des temps et sous des gouvernemens où il était impossible de penser ou de dire quelque chose de grand, et où l'on était réduit à penser et à sentir inutilement. Durant cet hiver, j'étudiai, avec la plus grande chaleur, le système planétaire, et les mouve-

mens et les lois des corps célestes. Je poussai ces connaissances jusqu'où elles peuvent arriver sans le secours de la géométrie, que je n'avais jamais pu apprendre; c'est-à-dire, que j'étudiai très-mal la partie historique de l'Astronomie, qui est purement mathématique. Malgré ma grossière ignorance, j'en compris assez pour élever mon intelligence jusqu'à l'immensité de l'univers. Nulle étude plus que celle-ci n'aurait rempli mon âme et ne m'aurait charmé davantage, si j'avais eu les connaissances nécessaires pour la continuer. Au milieu de ces nobles et douces occupations, qui me récréaient, et qui augmentaient cependant ma taciturnité, ma mélancolie et mon dégoût pour tous les amusemens communs, j'étais pressé sans cesse, par mon beau-frère, de me marier. J'avais un penchant naturel à la vie domestique. Mais, après avoir vu l'Angleterre à dix-neuf ans; après avoir lu avec beaucoup de feu et goûté *Plutarque* à vingt ans, j'éprouvais la plus grande répugnance à me marier et à avoir des enfans à Turin. Cependant, la légèreté de mon âge me fit écouter peu à peu

les conseils de mon beau-frère. Je consentis à ce qu'il négociât pour moi un mariage avec une jeune demoiselle, riche héritière, de très-bonne maison, et presque jolie, qui, avec ses yeux noirs, m'aurait fait oublier mon *Plutarque*, comme *Plutarque* avait affaibli ma passion pour la belle Hollandaise. J'avouerai ici que j'eus alors la lâcheté de desirer plutôt la richesse que la beauté Je calculai que ma fortune s'augmentant de presque moitié, me mettrait en état de faire ce qu'on appelle dans le monde une brillante figure; mais ma bonne étoile me servit mieux que mon faible jugement. La demoiselle, après avoir montré du penchant pour moi, en fut détournée par une de ses tantes, qui devint favorable à un jeune gentilhomme, enfant de famille moins riche que moi, mais ayant une quantité de frères et d'oncles et jouissant d'une certaine faveur à la cour. Il avait été page du duc de *Savoie*, héritier présomptif du trône, qui par la suite le combla de bienfaits. Il était d'un excellent caractère, et il avait des mœurs douces et aimables. Je passais au con-

traire pour un homme extraordinaire (en prenant ce mot en mauvaise part), qui se conformait peu à la manière de penser, aux mœurs, au caquetage et à l'esclavage de sa patrie; qui ne prenait pas assez de précaution pour en blâmer les usages et pour s'en moquer; ce qu'avec raison on ne pardonne jamais. Je fus donc solennellement refusé; et le jeune homme eut la préférence. La demoiselle fit très-bien pour elle, puisqu'elle passa des jours heureux dans la famille où elle entra; elle fit aussi très-bien pour moi, puisque si je me fusse embarrassé d'une femme et d'enfans, j'aurais dit adieu aux Muses. Son refus me fit peine et plaisir en même temps. Pendant qu'on traitait l'affaire, j'éprouvais très-souvent des regrets : je sentais une espèce de honte que je n'osais avouer. Je rougissais en moi-même de faire, pour de l'argent, quelque chose qui était contraire à ma manière de penser. Mais une première faiblesse en produit une seconde, et elles se multiplient à l'infini. Un des motifs de cette cupidité, certainement très-peu philosophique, était le projet que j'avais formé pen-

dant mon séjour à Naples, de me jeter dans la diplomatie. Cette idée avait été alimentée par les conseils de mon beau-frère, vieux courtisan : le desir de ce riche mariage était donc comme la base de mes futures *ambassades ;* carrière où plus on est riche mieux on réussit.

Heureusement pour moi le mariage manqué emporta avec lui toutes mes velléités diplomatiques : je n'ai jamais demandé aucun emploi ; et, grâce à Dieu, ce stupide desir est resté enseveli en moi, et il n'a jamais été connu que de mon beau-frère.

Mes deux projets évanouis, je résolus de continuer mes voyages en attendant ce que je deviendrais. J'avais réglé mes comptes avec mon curateur, du pouvoir duquel je m'étais affranchi aussitôt que j'avais eu vingt ans. Instruit de mes affaires, je me trouvai bien plus à mon aise que mon curateur ne me l'avait fait croire. En cela il m'avait rendu un grand service, m'ayant accoutumé plutôt au moins qu'au plus ; ce qui me donna une certaine habitude d'ordre dont je ne me suis jamais écarté. Je me trouvais alors avoir

2500 sequins de revenu net. J'avais beaucoup d'argent comptant qu'on avait économisé pendant les années de ma minorité. Il me semblait que j'étais assez riche pour un garçon, et surtout dans mon pays. Ayant abandonné tout projet d'accroître ma fortune, je me préparai à un second voyage que je voulus faire en dépensant beaucoup, et en me procurant toutes les commodités possibles.

CHAPITRE HUITIÈME.

Second voyage en Allemagne, en Danemarck et en Suède.

Après avoir obtenu l'indispensable permission du roi, je partis pour *Vienne* dans le mois de mai 1769. Je laissai l'embarras de payer la dépense à mon fidèle Élie, et je commençai à réfléchir profondément sur les choses de ce monde. A la chagrine et oisive mélancolie, à l'impatience physique de changer de lieu, qui m'avait poursuivi dans mon premier voyage, succéda une mélancolie très-douce et portée à la réflexion. Elle était le résultat en partie de mes amours et en partie de mes lectures qui m'avaient sérieusement occupé pendant six mois. Les *Essais de Montaigne* me furent de la plus grande utilité, et peut-être est-ce à eux que je dois d'avoir appris à penser, si jamais j'ai pensé par la suite. Je les avais en dix

petits volumes qui remplissaient exclusivement les poches de ma voiture, et ils étaient devenus mes inséparables compagnons de voyage. Je tirais d'eux instruction et plaisir. Ils flattaient même mon ignorance et ma paresse, car j'en ouvrais au hasard un volume quelconque, j'en lisais une page ou deux et je le refermais. Je passais des heures entières à rêver sur ces deux pages. J'étais honteux aussi de rencontrer à chaque feuille un ou plusieurs passages latins, et d'être obligé à en chercher la traduction dans les notes; j'étais dans l'impossibilité totale non-seulement d'entendre les citations des poètes, mais même celles des prosateurs les plus faciles. Je ne me donnais pas même la peine de l'essayer, et j'avais sottement recours à la note. Je dirai plus, je sautais à pieds joints les fréquens morceaux de nos premiers poètes Italiens qu'on y rencontre; j'aurais eu de la peine à les entendre. Qu'on juge par-là quelle devait être mon ignorance et combien augmentait tous les jours pour moi la difficulté de parler notre divine langue.

J'arrivai à *Vienne* par la route de *Milan* et *Venise*, deux villes que je voulus revoir; et je passai ensuite à *Trente*, *Inspruck*, *Ausbourg* et *Munich*, où je m'arrêtai très-peu. Je trouvai *Vienne* une ville presque aussi petite que Turin, sans avoir les avantages de sa position. J'y restai pendant tout l'été, et je n'y appris rien. Dans le mois de juillet je fis un tour jusqu'à *Bude*, pour voir une partie de la Hongrie. Redevenu très-oisif, je ne faisais que courir de tous côtés dans différentes sociétés, mais toujours bien en garde contre les traits de l'amour. Pour m'en garantir j'usais du remède que *Caton* recommande dans de pareilles circonstances. J'aurais pu aisément pendant mon séjour à Vienne faire la connaissance du célèbre poète *Métastase*, chez qui notre ministre le comte de *Canale*, vieillard respectable, passait des soirées entières avec une compagnie choisie de gens de lettres, pour y lire des morceaux des classiques grecs, latins et italiens. Il avait voulu m'y mener, m'ayant pris en affection et ayant eu pitié de mon oisiveté. Je ne le voulus

jamais, soit ma sauvagerie, soit le mépris que l'habitude du français m'avait donné pour tous les livres italiens. Il me semblait que cette réunion de gens de lettres avec leurs classiques ne pouvait être qu'une triste compagnie de pédans. D'ailleurs j'avais vu *Métastase* dans les jardins de *Schoenbrunn*, faire à *Marie-Thérèse* la petite génuflexion d'usage avec une figure si servilement satisfaite et adulatrice, que moi qui avais mon Plutarque dans ma jeune tête et qui m'exagérais toujours toutes les théories, je n'aurais jamais consenti à me lier ni d'amitié, ni de familiarité, avec un poète vendu au despotisme que je détestais si chaudement. Je prenais ainsi le caractère d'un penseur sauvage; et ces bigarrures se réunissant aux passions de vingt ans et à leurs suites naturelles, formaient en moi un ensemble original et même ridicule. Je continuai en septembre mon voyage par *Prague* et *Dresde* où je demeurai un mois. De-là à *Berlin* où je demeurai autant. En mettant le pied sur les états du grand *Frédéric* qui me parurent ne former qu'un vaste corps-

de-garde, je sentis doubler mon horreur pour le métier des armes. Je fus présenté au roi. En le voyant je n'éprouvai aucun mouvement ni de surprise ni de respect, mais bien de colère et de rage : mouvemens qui tous les jours se fortifiaient et se multipliaient en moi à la vue de tout ce qui n'allait pas comme il eût été convenable, à la vue de tant de faussetés qui prenaient le masque de la vérité. Le *comte de Finch*, qui me présentait, me demanda pourquoi, étant au service de mon souverain, je n'en portais pas ce jour-là l'uniforme. Je lui répondis qu'il me semblait qu'il y avait déjà assez d'uniformes dans cette cour. Le roi m'adressa les quatre mots d'usage. Je le regardai avec la plus grande attention en fixant respectueusement mes yeux sur les siens, et je remerciai le ciel de ne m'avoir pas fait naître son esclave. Je sortis de cette caserne prussienne, vers la moitié de novembre, en la détestant autant que possible.

Après être resté trois jours à *Hambourg*, je partis pour le Danemarck. J'arrivai à *Copenhague* au commencement de décem-

bre, et je trouvai le pays assez à mon gré par sa ressemblance avec la Hollande; j'y remarquai anssi une certaine activité, du commerce et de l'industrie comme on n'en trouve pas sous les gouvernemens absolument monarchiques; enfin tout ce qui produit un certain bien-être général; qui prévient à la première vue celui qui arrive et fait un éloge tacite de celui qui gouverne. On ne trouve aucun de ces élémens de bonheur social dans les états prussiens, quoique le grand *Frédéric* commandât aux lettres, aux arts et à la prospérité, de fleurir sous sa protection. J'aimais *Copenhague* et le Danemarck, parce que ce n'était ni Berlin, ni Prusse, pays qui, plus que tout autre, m'a laissé une pénible et désagréable impression, quoique l'on y trouve, et surtout à Berlin, quantité de belles choses, et particulièrement en architecture; mais à présent même, après tant d'années, je ne peux pas me retracer l'idée de ce peuple de soldats, sans retrouver la même rage que leur vue me causait alors. Pendant l'hiver, je recommençai à bégayer l'italien avec l'en-

voyé de *Naples* en *Danemarck ;* c'était le comte *Catanti,* Pisan, beau-frère du célèbre premier ministre de Naples, le marquis de *Tanucci,* autrefois professeur à l'université de Pise. J'aimais beaucoup la langue et la prononciation toscane, en la comparant surtout au gémissement nasal et guttural de la langue danoise, que j'étais forcé d'entendre heureusement sans la comprendre. Je parlais très-mal, quant au choix des expressions, à la concision et à la force du langage, mérite que les Toscans possèdent au suprême degré. Mais la prononciation de mon italien barbare était pure et toscane. Je m'étais toujours moqué de toutes les autres prononciations italiennes, qui me blessaient l'oreille, et je m'étais accoutumé à prononcer aussi bien que je le pouvais l'*u*, le *z*, le *gi* et le *ci*, et les autres toscanismes. Le comte *Catanti* m'encouragea à ne pas négliger une langue si belle, et que je devais d'autant plus regarder comme la mienne, que pour rien au monde je ne voulais consentir à passer pour Français. Je recommençai donc à lire des livres italiens. Dans le

nombre, je rencontrai les dialogues de l'*Arétin*, qui me dégoûtaient par leur obscénité, mais m'enchantaient par l'originalité, la variété et le choix des expressions. Je m'amusais ainsi à lire, étant obligé, pendant tout l'hiver, de garder la chambre, et quelquefois le lit, à cause des différentes incommodités dont je fus attaqué pour avoir voulu un peu trop échapper à l'amour sentimental. Je relus pour la troisième et quatrième fois mon *Plutarque*; je ne quittais jamais *Montaigne*: de sorte que ma tête était un mélange bizarre de philosophie, de politique et de libertinage. Quand mes petites maladies me permettaient de sortir, un de mes plus grands amusemens, dans ce climat boréal, était la course en traîneau, vélocité presque imaginaire, qui remuait et récréait ma rapide imagination.

A la fin de mars, je partis pour la Suède. Quoique le *Sund* ne fût pas encore gelé, et la *Scanie* pas encore couverte de neige, aussitôt que j'eus passé la ville de *Norkoping*, je retrouvai de nouveau le plus dur hiver; des monceaux de neige, tous les lacs

pris, de sorte que je ne pus continuer à rouler sur les roues de ma voiture, et je fus obligé de la faire démonter et de l'attacher sur des traîneaux J'arrivai ainsi à *Stockholm*. La nouveauté de ce spectacle, la nature majestueuse et sauvage de ces immenses forêts, de ces lacs, de ces précipices, me ravissaient. Quoique je n'eusse jamais lu *Ossian*, je sentais s'éveiller en moi beaucoup de ses agrestes images, telles que je les retrouvai ensuite dans les beaux vers de notre célèbre *Cesarotti*.

L'aspect de la *Suède* et ses habitans de toutes classes me plaisaient beaucoup; soit par mon goût pour les extrêmes, soit par d'autres raisons que je ne saurais expliquer. La vérité est que si je me déterminais à vivre dans le nord, je préférerais ce pays à tous les autres qui me sont connus. La forme mixte du gouvernement de Suède, à travers laquelle paraît une demi-liberté, me donna la curiosité de l'étudier à fond; mais incapable de toute application sérieuse et continuelle, je ne sus pas l'approfondir J'en compris assez cependant pour m'en former une

idée dans ma petite tête : je sentis que la pauvreté des quatre classes qui ont droit de voter, l'extréme corruption des deux classes des nobles et des bourgeois, qui étaient sous l'influence de l'or de la France et de la Russie, rendaient impossible l'accord parmi les ordres ; détruisaient l'efficacité des déterminations, et anéantissaient toute idée d'une liberté juste et durable. Je continuai à m'amuser avec les traîneaux dans ces sombres forêts, et sur ces immenses lacs pavés de neige, jusqu'au 20 avril, époque où, en quatre jours, tout dégela avec une rapidité incroyable, par l'effet du long séjour que le soleil faisait sur l'horizon, et par la force des vents maritimes. A mesure que les neiges, amoncelées à plus de dix couches l'une sur l'autre, se fondaient, la plus fraîche verdure commençait à paraître. Spectacle vraiment surprenant et tout-à-fait poétique.

CHAPITRE NEUVIEME.

Continuation de mes voyages en Russie, en Prusse, à Spa, et Hollande et en Angleterre, pour la seconde fois.

Je me trouvais assez bien à *Stockholm*; mais la fureur éternelle de changer de place me fit quitter cette ville vers la mi-mai, pour aller par la Finlande à *Pétersbourg*. J'avais fait une course jusqu'à la fameuse université d'*Upsal*, et en route j'avais visité différentes mines de fer, où l'on trouvait des choses assez curieuses; mais n'en ayant pris aucune note, ne les ayant point examinées avec attention, je ne puis rien en dire. Arrivé à *Grisselhamn*, petit port de la Suède, placé sur ses côtes orientales, en face du golfe de *Bothnie*, je trouvai que l'hiver après lequel il semblait que je courusse recommençait. La mer était en grande partie gelée, et le passage du continent à la pre-

mière petite île, (il faut en passer cinq pour entrer dans le golfe) devenait impraticable pour toute espèce de barque. Il nous fallut rester trois jours dans ce triste lieu, jusqu'à ce que de nouveaux vents commençassent à fendre l'épaisse croûte de neige qui se sillonna avec fracas, et forma de gros blocs flottans, à travers lesquels, si on n'avait pas craint le danger, on aurait pu faire passer une barque. Le lendemain, arriva à *Grisselhamn* un pêcheur, dans un petit bateau qui venait de la première île à laquelle nous devions aborder. Il nous assura qu'il nous mènerait, si nous en voulions courir les risques : je m'y déterminai à l'instant. J'avais une barque plus grande que la sienne, à cause de ma voiture ; ce qui augmentait la difficulté, mais diminuait en même temps le danger, parce qu'elle pouvait résister davantage aux chocs de ces masses de glace flottantes. Il arriva ce que j'avais prévu : ces petites îles de glaces surnageantes faisaient ressembler cette affreuse mer à une terre crevassée et fendue de tous côtés. Comme le vent était très-faible, les coups que ces

masses donnaient à ma barque la caressaient plutôt qu'ils ne la heurtaient. Cependant, comme il y avait une quantité prodigieuse de ces blocs de glace, qui venaient de tous les côtés, et s'amoncelaient devant la proue de notre barque, elle nous menaçait à chaque instant de nous repousser sur le continent : il fallait alors recourir à la hache. Plus d'une fois, les matelots et moi nous descendîmes sur ces îles flottantes pour les fendre et les détacher des parois de notre barque, afin de donner passage à la proue, et de pouvoir faire agir les rames. Nous sautions ensuite dans le bâtiment, et par l'impulsion que nous lui donnions, il avançait à travers cet incommode entourage. Nous fîmes ce premier trajet de sept milles suédois en plus de dix heures. La nouveauté d'un pareil voyage m'amusa beaucoup ; mais peut être ces détails n'amuseront-ils pas autant mes lecteurs : je les adresse aux Italiens, qui ne sont pas accoutumés à un semblable spectacle. Le premier espace franchi de la sorte, les six autres, plus courts et moins embarrassés par les glaces, furent beaucoup plus faciles.

C'est un des pays de l'Europe qui, dans sa sauvage rudesse, me plut davantage. Il éveillait en moi les idées les plus gigantesques, les plus mélancoliques, effet de ce long et indéfinissable silence qui règne dans l'atmosphère, et qui vous lance pour ainsi dire loin de la terre.

Débarqué enfin à *Abo*, capitale de la *Finlande* suédoise, je continuai par de beaux chemins, et avec d'excellens chevaux, mon voyage jusqu'à *Pétersbourg*, où j'arrivai à la fin de mai. Je ne saurais dire si j'y arrivai de jour ou de nuit; car dans un climat aussi boréal, il n'y a presque plus de nuit dans cette saison. J'étais si fatigué de n'être pas sorti de ma voiture depuis plusieurs nuits, j'avais la tête si bouleversée, et j'étais si ennuyé en voyant toujours cette perpétuelle lumière; que je ne savais plus dans quel jour de la semaine, à quelle heure du jour, ni en quelle partie du monde je me trouvais; d'autant que les mœurs, les habillemens et les barbes des Môscovites me faisaient croire que j'étais plutôt avec des Tartares qu'avec des Européens.

J'avais lu l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, par *Voltaire*; je m'étais trouvé à l'académie de Turin avec des Russes, et j'avais toujours entendu faire l'éloge de cette nation naissante. Mon imagination n'avait pas manqué encore de tout agrandir, pour me laisser le regret d'être de nouveau détrompé: j'étais donc, en approchant de Pétersbourg, dans un état d'anxiété et d'attente tout-à-fait extraordinaire. Mais, hélas! à peine eus-je mis le pied dans ce camp asiatique de baraques alignées, que je me ressouvins de *Rome*, de *Génes*, de *Venise* et de *Florence*; et je ne pus m'empêcher d'en rire. Ce que j'ai vu par la suite dans ce pays, a confirmé en moi de plus en plus cette première impression: et j'en ai rapporté au moins l'intéressante nouvelle qu'il ne méritait pas d'être vu. Tout, excepté les barbes et les chevaux, me déplut si fortement, que pendant six semaines que je restai parmi ces barbares masqués à l'européenne, je ne voulus faire la connaissance de personne; jusqu'à ne pas même revoir deux ou trois jeunes gens des premières familles du pays, avec lesquels

j'avais vécu à l'Académie. Je ne me fis pas présenter à la fameu e *autocrate Catherine II*; je ne vis pas même matériellement le visage d'une souveraine qui, de nos jours, a lassé la renommée. Quand je me suis demandé, par la suite, la raison d'une conduite aussi inutilement sauvage, je me suis convaincu que ce fut par une véritable intolérance de caractère, et par une haine insurmontable pour la tyrannie; haine générale, qui, dans cette circonstance particulière, s'attachait à une personne soupçonnée du plus horrible crime, le meurtre d'un époux désarmé. Je me souvenais très-bien d'avoir entendu dire aux défenseurs d'un si grand forfait, que *Catherine II*, en prenant les rênes de l'empire, voulait réparer tous les maux que son mari avait faits à l'état, lui donner une constitution, et restituer ainsi, au moins en partie, ses droits à l'humanité blessée par l'esclavage des Russes. Je les voyais cependant courbés, depuis cinq ou six ans, sous le joug de cette Clytemnestre philosophe. Indigné de ce que j'avais vu, je ne voulus point aller à *Moscow*, comme

j'en avais eu le dessein, et je brûlai de retourner en *Europe*. Je partis à la fin de juin ; je passai par *Riga* et *Rewel*. Ces plaines, nues et sablonneuses, me firent expier le plaisir que m'avaient donné les immenses forêts, vraiment poétiques, de la Suède. Je continuai mon voyage par *Kœnigsberg* et *Dantzick*. Cette dernière ville, jusqu'alors libre et riche, commençait à être maltraitée par le roi de Prusse, qui y avait envoyé ses troupes. Tout en jurant contre les Russes, les Prussiens, en semant sur la route mon nom, mon âge, mes qualités, mon caractère et mes intentions dans mon voyage, (toutes choses qu'un sergent vous demande en entrant, en traversant et en sortant de chaque petit village) je me trouvai pour la seconde fois à Berlin, après un mois du voyage le plus ennuyeux, le plus désagréable, le plus rempli de vexations qu'on puisse jamais faire. Celui des sombres bords même ne saurait être ni plus morne, ni plus triste, ni plus ténébreux. En passant par *Zörmdorff*, je voulus visiter le champ de bataille des Russes et des Prussiens, où

des milliers des uns et des autres laissèrent, avec leurs ossemens, le joug qui pesait sur eux. L'endroit où ils avaient été enterrés se remarquait aisément par l'épaisse verdure du blé, qui, dans le reste d'un terrein aride et ingrat, n'était venu que faible et clair semé. Je ne pus me dispenser de faire alors la triste, mais malheureusement trop juste remarque, que les esclaves ne sont réellement nés que pour servir d'engrais à la terre.

Je ne restai que trois jours à *Berlin*, et je n'y restai que parce que j'avais besoin de repos. Je partis sur la fin de juillet, en passant par *Magdebourg*, *Brunswick*, *Gottingue*, *Cassel* et *Francfort*. En entrant à *Gottingue*, ville renommée par son université, je rencontrai une jolie petite bourrique, que je fêtai de mon mieux, n'en ayant point vu depuis un an. On sait que dans le fond du nord ce pauvre animal ne peut ni se reproduire, ni vivre. Cette rencontre d'un âne italien avec un âne tudesque, dans une si fameuse université, m'aurait inspiré des vers gais et bizarres, si la langue et la plume

avaient pu servir mon esprit; mais mon incapacité pour écrire devenait tous les jours plus absolue. Je me contentai d'y penser en moi-même, et je passai ainsi une charmante journée tout seul avec mon âne. Ces jours de fêtes étaient très-rares pour moi, vivant dans le plus grand isolement, sans rien faire, sans regarder un livre et sans ouvrir la bouche.

Ennuyé enfin de toutes les *tudesqueries*, je laissai *Francfort* et j'allai à *Mayence*, où je m'embarquai sur le Rhin. Je descendis ce beau fleuve jusqu'à *Cologne*, éprouvant un véritable plaisir à côtoyer ses riants rivages: de *Cologne*, par *Aix-la Chapelle*, je retournai à *Spa*, où j'avais passé quelques semaines deux ans auparavant. Cette ville m'avait toujours laissé le desir de la revoir avec le cœur libre. La manière dont on y vit était conforme à mon humeur, parce qu'elle réunit le bruit à la solitude; et on peut y rester inconnu au milieu des assemblées et des fêtes. Je m'y trouvai si bien, que j'y demeurai depuis la moitié d'août jusqu'à la fin de septembre; séjour d'une longueur étonnante

pour moi, qui ne pouvais rester nulle part. J'achetai deux chevaux d'un Irlandais : l'un des deux était superbe, et je m'y attachai beaucoup. Je montais à cheval toute la journée ; je dînais avec huit à dix étrangers de tous pays, et j'allais tous les soirs voir danser de jeunes et jolies femmes C'est ainsi que je passais, ou pour mieux dire que j'usais mon temps. La saison des bains avançait, et tout le monde quittant *Spa*, je partis pour la *Hollande*, où je devais revoir mon ami d'*Acunha*. Il n'était que trop certain que la femme que j'avais tant aimée n'était plus à *La Haye ;* elle avait quitté cette ville pour aller avec son mari s'établir à Paris. Ne pouvant plus me détacher de mes deux excellens chevaux, je me fis précéder par Elie avec ma voiture, et moitié à pied, moitié à cheval, je pris le chemin de Liége. Je trouvai dans cette ville un envoyé de France, que je connaissais. Il voulut me mener chez le prince évêque ; je le laissai faire par complaisance autant que par bizarrerie : n'ayant pas vu la fameuse cour de *Catherine II*, je voulais voir celle du prince de *Liége*. Pendant

mon séjour à *Spa*, j'avais été introduit aussi chez un autre bien plus petit prince ecclésiastique, l'abbé de *Stavelo*, dans les Ardennes. En passant par son abbaye, le même envoyé de France m'y mena dîner; notre repas fut bon et gai. De *Liége*, toujours tenant compagnie à mes chevaux, je passai à *Bruxelles*, à *Anvers*; je traversai le *Mordick*, et par *Rotterdam*, j'arrivai à *La Haye*. Mon ami, avec lequel j'avais toujours entretenu une correspondance, me reçut à bras ouverts, et m'ayant trouvé un peu moins fou, il tâcha de m'entretenir dans mes nouvelles dispositions par ses sages et bienveillans conseils. Je restai avec lui presque deux mois; mais la saison commençant à s'avancer, et brûlant d'envie de revoir l'Angleterre, nous nous séparâmes à la fin de novembre. Je tins la même route que dans mon premier voyage, et arrivé heureusement à *Harvick*, je fus en peu de jours à *Londres*. J'y trouvai tous les amis que j'avais fréquentés lors de mon premier séjour; et particulièrement le prince de *Masserano*, ambassadeur d'Espagne, et le marquis de *Caraccioli*, ministre de Naples;

homme d'un esprit très-plaisant et plein de sagacité. Ils me servirent tous les deux de père, pendant mon second séjour à Londres, où je me trouvai dans des circonstances extraordinaires et très-épineuses.

CHAPITRE DIXIÈME.

Je deviens amoureux pour la seconde fois.

Dès mon premier voyage à Londres, j'avais éprouvé un penchant bien vif pour une très-belle dame de très-haut rang. C'est peut-être même son image, gravée dans mon cœur sans que je m'en aperçusse, qui avait le plus contribué à me faire trouver ce pays beau, agréable, et à me donner le desir de le revoir. Quoique ma belle Anglaise eût paru assez favorable à mes vœux, mon caractère revêche et sauvage m'avait préservé de ses chaînes. A mon retour, un peu plus policé, et d'un âge plus propre à une grande passion, oubliant tout ce que l'amour m'avait fait de mal à La Haye, j'en devins éperduement amoureux; ma passion était si forte, si furieuse, que même dans ce moment où j'en parle, je frissonne en y pensant, quoique le neuvième lustre ait

déjà commencé à me glacer. J'avais souvent l'occasion de voir cette Anglaise, surtout chez le prince de *Masserano*, dont la femme louait par moitié avec elle une loge à l'Opéra Italien. Je ne la voyais jamais chez elle, parce que les dames Anglaises n'étaient pas alors dans l'usage de recevoir des visites, et surtout des étrangers. D'ailleurs son mari était très-jaloux, autant qu'un ultramontain peut et sait l'être. Ces obstacles m'enflammaient davantage. Tous les matins, je tâchais de la voir soit à *Hyde-Parck*, soit dans quelque autre promenade. Tous les soirs je la rencontrais soit aux assemblées, soit aux spectacles; et notre liaison devenait tous les jours plus intime. Elle arriva au point qu'en ayant le bonheur d'être ou de me croire aimé, je me trouvais malheureux et je l'étais en effet, n'imaginant aucun moyen pour continuer à la voir sans témoins et sans danger. Les jours passaient, s'envolaient, et le printemps avec eux; l'époque de son départ pour la campagne, où il me serait impossible de la voir, approchait; et elle devait y passer sept à huit

mois. Je voyais arriver l'époque terrible et fixée d'avance de la fin de juin, comme le terme de ma vie. Ma tête malade et mon cœur plus malade encore, ne pouvaient concevoir la possibilité physique de survivre à une telle séparation. Cette seconde passion, par sa durée, était devenue infiniment plus forte que la première. L'idée de ma mort, que j'avais attachée à notre séparation, avait rendu mon âme farouche, au point que je me conduisais comme un homme qui n'avait plus rien à perdre. Le caractère de cette femme qui n'aimait et ne connaissait aussi que les extrêmes, ne contribuait pas peu à nourrir cette espèce de fièvre. Les choses en étaient là; et ses imprudences et les miennes augmentant tous les jours, son mari s'en aperçut, et parut plusieurs fois m'en montrer son ressentiment. Je ne desirais rien davantage; car l'éclat qu'il aurait pu faire dans sa colère, devait, ou changer ma position, ou me perdre entièrement. Je passai cinq mois dans cette anxiété vraiment terrible; mais enfin la bombe éclata. Différentes fois et à des heures diverses du

jour, j'avais été introduit chez elle par elle-même au grand danger de tous les deux, et je n'avais jamais été vu. A Londres, les maisons sont très-petites et les portes toujours fermées. Les domestiques, qui restent ordinairement dans des salles souterraines, laissent beaucoup de facilité à ceux qui sont dans la maison d'ouvrir la porte de la rue, et de faire entrer quelqu'un qu'on peut aisément cacher dans de petites chambres qui se trouvent au rez-de-chaussée près de la porte d'entrée. Toutes ces introductions furtives nous avaient toujours réussi; et nous avions l'attention de choisir les heures où le mari était dehors et les domestiques à table. Ces succès nous faisant oublier le danger, nous enhardirent à en tenter de nouveaux. Dans le mois de mai, le mari l'ayant menée à une maison de campagne à seize milles de Londres pour y passer huit jours, elle m'indiqua sur-le-champ le moment où je pourrais aller en secret l'y voir. Elle choisit un jour où son mari, qui était officier aux Gardes, devait assister à une revue et était oligé de cou-

cher à Londres. Seul, à cheval, le soir du jour désigné, je me mis en route, et comme elle m'avait donné une description détaillée du lieu, je laissai mon cheval à une auberge peu éloignée : il était déjà nuit et je continuai mon chemin à pied jusqu'à la porte du parc où elle m'attendait ; j'entrai croyant n'avoir été vu de personne. Toutes ces entrevues exaltaient notre passion sans la satisfaire, parce que l'idée terrible de la séparation les troublait toujours. Nous prîmes en conséquence toutes les mesures possibles pour les rendre fréquentes, tout en nous désolant sur le nouveau séjour qu'elle devait faire sous peu dans cette maison de campagne, où il m'était absolument impossible de la voir. Revenu le lendemain à Londres, je pensais avec délire que deux jours devaient s'écouler encore avant que je pusse la revoir, j'en comptais les heures, les minutes, les instans. Je vivais dans une espèce de transport qu'il est impossible de faire comprendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé ; et certainement peu l'ont éprouvé comme moi. Je ne pouvais plus exister autrement qu'en mar-

chant toujours sans but ; et aussitôt que j'étais obligé de m'arrêter un peu, soit par lassitude, soit pour prendre quelques alimens, soit enfin pour essayer de dormir, je me relevais avec des cris et des hurlemens, et je me démenais dans ma chambre comme un véritable fou. Parmi mes chevaux, j'avais encore avec moi celui que j'avais acheté à *Spa :* lorsque je le montais, je faisais des folies qui effrayaient les plus hardis cavaliers de l'Angleterre. Je franchissais d'un seul élan les haies les plus hautes et les plus épaisses, les fossés les plus larges et toutes les barrières que je rencontrais. Dans un de ces jours intermédiaires qui séparaient mes visites à cette fortunée maison de campagne, en me promenant avec le marquis de *Carracioli*, je voulus lui montrer combien mon cheval était étonnant : ayant vu une haute barrière entre le grand chemin et la prairie, j'allais la sauter au galop ; mais comme ma tête était à moitié perdue, je ne pensai pas à soutenir la bride de mon cheval, qui donna des pieds dans la barrière. Nous tombâmes l'un sur l'autre : il se releva le

premier, et moi après; et il me sembla que je ne m'étais fait aucun mal. Au reste, mon fol amour avait doublé mon courage, et il semblait que je cherchasse exprès toutes les occasions de me casser le col. Le marquis de *Carracioli* avait beau me crier de gagner le chemin battu pour sortir de la prairie, je ne l'écoutais pas : je ne savais ce que je faisais. Ayant vu mon cheval prêt à s'échapper, je courus après; je me saisis à temps des rênes, je sautai dessus, et lui donnant des éperons dans le ventre, je le poussai vers la malheureuse barrière, qu'il franchit comme un éclair; et il répara ainsi son honneur et le mien. Mon jeune orgueil ne jouit pas long-temps de ce triomphe. Après avoir fait quelques pas assez doucement, aussitôt que ma tête et mon corps commencèrent à se refroidir, j'éprouvai une douleur affreuse dans l'épaule gauche. Elle était démise, et le petit os qui l'unit au col était brisé. La douleur augmentait; et ne pouvant aller qu'au pas, le chemin qu'il me fallut faire pour retourner chez moi me parut bien long. Le chirurgien arriva; après m'avoir

bien tourmenté, il m'assura que tout était remis : il fit ses ligatures, et m'ordonna de rester couché. Ceux qui connaissent l'amour, peuvent seuls se faire une idée de ma rage, lorsque je me vis cloué dans un lit la veille de cet heureux jour qui était fixé pour notre second *rendez-vous*. Mon accident était arrivé dans la matinée du samedi ; je pris patience pendant tout ce jour, et jusqu'au dimanche soir. Ce repos forcé ranima un peu la vigueur de mon corps, et augmenta beaucoup mon courage. Je voulus absolument me lever à six heures du soir, malgré les remontrances de mon *Elie*. J'entrai tout seul dans une chaise de poste, et j'allai où l'amour m'appelait. La douleur que j'avais au bras, et les ligatures qui étaient très-serrées, m'empêchaient de monter à cheval. La prudence ne me permettait pas non plus d'arriver jusqu'à la maison de campagne dans ma chaise, avec mon postillon. Je me déterminai en conséquence à quitter ma voiture à la distance de presque deux milles, et je fis le reste de la route à pied, une main en écharpe, et de l'autre tenant mon épée : pré-

caution que je crus nécessaire en entrant de nuit dans une maison étrangère. Les secousses de la chaise de poste avaient dérangé les ligatures, et renouvelaient en l'augmentant les douleurs de l'épaule, qui depuis n'a jamais pu se remettre comme il faut. Néanmoins, à chaque pas que je faisais, il me semblait que j'étais le plus heureux homme de la terre; j'approchais d'elle! J'arrivai enfin, mais je ne pus jamais forcer la petite porte qui était fermée, et que la première fois j'avais trouvée entr'ouverte. Je parvins avec beaucoup de peine, et sans l'aide de personne, (car nous n'avions point de confident) à grimper sur la palissade, et de là je me laissai glisser dans le parc. Le mari couchoit ce soir-là à Londres, à cause des revues du lundi. J'arrivai à l'appartement de ma maîtresse, et je la trouvai qui m'attendait. Nous restâmes ensemble jusqu'à la pointe du jour, sans trop nous embarrasser de l'événement de la porte qu'elle avait ouverte quelques heures auparavant, et que j'avais trouvée fermée. Je sortis de la même manière que j'étais entré, persuadé que per-

sonne ne m'avait vu. Je retournai à ma voiture, et je fus à Londres à sept heures du matin, tourmenté par le regret de l'avoir quittée, et par la douleur insupportable de mon épaule. J'étais cependant dans un état de frénésie tel, que je ne m'embarrassai plus de tout ce qui pouvait m'arriver, même en prévoyant tout ce qu'il y avait de pire. Je fis serrer de nouveau mes ligatures par le chirurgien, sans lui permettre cependant de rien raccommoder. Le mardi soir je me trouvai un peu mieux, et je voulus sortir: j'allai au théâtre Italien, dans la loge du prince de *Masserano*, qui y était avec sa femme. Ils me croyaient estropié, et ils ne furent pas peu surpris en ne me voyant d'autre mal que mon bras en écharpe.

Pendant que d'un air en apparence tranquille, j'écoutais la musique, et que d'un visage impassible je jouais le calme quoique mon cœur fût bouleversé par mille passions différentes, il me sembla entendre quelqu'un qui, en disputant, prononçait mon nom à la porte de la loge. Par un mouvement machinal, je me lève, j'ouvre la porte, je

la referme sur moi à l'instant, et la première personne que je vois, c'est le mari de ma maîtresse, qui attendait qu'on lui ouvrît la loge fermée à clef. Depuis longtemps je prévoyais à cette rencontre que j'avais beaucoup désirée, mais que mon honneur ne me permettait pas de provoquer. En sortant de la loge comme un éclair, mes premières paroles furent : *me voilà, qui me demande ? C'est moi* répondit-il, *j'ai quelque chose à vous dire. Sortons.* — *Je suis tout prêt ;* et sans ajouter un mot de plus nous sortîmes. C'était vers sept heures et demie du soir ; dans les longs jours d'été, les spectacles à Londres commencent à six heures. De *Hay-market,* nous prîmes le chemin du parc de *Saint-James,* d'où par une grille on entre dans une vaste prairie qu'on appelle *Green-park.* Là, dans un petit coin écarté, sans dire mot, nous tirâmes nos épées. C'était alors l'usage de porter l'épée avec le frac ; de sorte que je me trouvai en avoir une. Pour lui en entrant à Londres, il avait été prendre une épée chez le fourbisseur. A moitié de la rue de *Pall-mall,*

il m'adressa deux ou trois fois la parole pour me reprocher de m'être introduit chez lui en cachette à plusieurs reprises; et il me demandait comment cela s'était fait. Malgré le sentiment de ma conscience, qui ne me dissimulait pas la justice de sa colère; malgré le transport où j'étais, je conservais assez de présence d'esprit, pour ne lui répondre autre chose que *cela n'est pas vrai, mais si vous le croyez, me voici pour vous en donner satisfaction.* Il recommençait ses assertions, et il me donnait tant de détails et si circonstanciés sur ma dernière course, que je voyais très-bien, malgré mon *cela n'est pas vrai*, qu'il était informé de tout très-exactement. Enfin il me dit: il est inutile de s'obstiner à nier, ma femme m'a tout avoué elle-même. Ces paroles me pétrifièrent; et je lui répliquai (bien à tort sans doute, et je m'en suis repenti en suite) *si elle l'a avoué, je ne le nierai pas.* Ces mots à la vérité m'échappèrent, parceque j'étais déjà ennuyé de rester si longtemps sur la négative pour une chose qui était si vraie et si manifeste; rôle qu me révoltait vis-à-vis d'un ennemi offense, et que

je n'avais joué qu'en me faisant beaucoup de violence, et dans la seule intention de sauver ma maîtresse. Voilà quels furent nos discours en chemin; mais lorsque nous fûmes arrivés et que j'allais tirer mon épée, il remarqua que mon bras gauche était en écharpe; il eut la générosité de me demander si cela ne m'empêcherait pas de me battre. Je lui répondis que non; je le remerciai et et je me mis en garde. J'ai toujours mal tiré des armes. Je me jetai sur lui, contre toutes les règles de l'art, comme un forcéné, à la vérité, je ne cherchais qu'à me faire tuer. Je ne pourrais jamais dire ce que je fis. Il faut cependant que je l'aye attaqué avec toute la force dont j'étais capable, puisque après sept à huit minutes de combat, je me trouvai avoir par derrière le soleil qui, au commencement, était directement sur mes yeux jusqu'à m'empêcher d'y voir. Il fallut en conséquence que toujours poussé en se retirant, il eût décrit une courbe. En ferraillant de la sorte, et lui portant toujours des coups qu'il ne faisait que parer, je pense que s'il ne me tua pas, c'est qu'il ne le voulut pas,

et que si je ne le tuai pas, c'est que je ne le pus pas. Enfin, il m'allongea une botte qui m'atteignit entre le coude et le poignet, et aussitôt il m'avertit que j'étais blessé. Je ne m'en étais point aperçu, et en effet, la blessure n'était pas grand'chose. Alors il baissa la pointe de son épée et me dit qu'il était satisfait, en me demandant si je l'étais aussi. Je lui répondis qu'étant l'offensé, cela dépendait de lui. Il remit son épée et moi la mienne et il partit à l'instant. Resté seul, je voulus voir un peu ce que c'était que ma blessure; après avoir examiné mon habit qui était déchiré le long de la manche, n'éprouvant pas une grande douleur et ne voyant pas couler beaucoup de sang, je pensai que ce n'était qu'une légère égratignure. Au reste, je ne pouvais m'aider de mon bras gauche, ni ôter mon habit tout seul. Je me contentai, avec le secours de mes dents, de m'envelopper, comme je pus, le bras avec un mouchoir, pour diminuer ainsi la perte du sang. Sorti du parc par la même rue de *Pall-mall*, je me trouvai devant le théâtre que j'avais quitté il y avait une heure. A la

lueur des lumières des boutiques, je vis que ni mon habit, ni mes mains n'étaient tachés de sang. Je dénouai mon mouchoir avec les dents, et n'éprouvant aucune douleur, je retournai dans la loge. En entrant le prince de *Masserano* me demanda pourquoi je m'étais sauvé comme l'éclair, et d'où je venais. Voyant qu'il n'avait rien entendu de notre dialogue, je répondis que je m'étais souvenu que j'avais à parler à quelqu'un, et je n'ajoutai rien de plus. Malgré les efforts que je faisais pour me montrer calme, mon âme était dans la plus terrible agitation, je pensais aux suites que pouvait avoir une telle affaire, et surtout au tort qu'elle ferait à la femme que j'adorais. Ne pouvant plus rester en place, un quart d'heure après être entré, je partis, sans savoir ce que je deviendrais. Comme ma blessure ne m'empêchait pas de marcher, j'eus l'idée d'aller chez une belle-sœur de ma maîtresse, qui nous favorisait beaucoup et chez qui nous nous étions vus quelquefois : ce fut une idée très-heureuse.

En entrant dans l'appartement, la première personne qui se présenta à mes yeux

fut ma maîtresse elle-même. Dans l'état où j'étais, l'émotion que sa vue inattendue me causa pensa me faire trouver mal. Elle me donna aussitôt les éclaircissemens les plus vraisemblables, mais les moins exacts sur l'événement. Le sort me réservait la connaissance de la vérité par une toute autre voie. Elle me dit que son mari avait su que quelqu'un s'était introduit chez lui à la campagne, sans savoir cependant qui c'était. Il apprit aussi qu'on avait mis un cheval tel jour, à telle auberge; et que la personne qui l'avait laissé était venue le reprendre, en payant largement, sans dire un mot. Il avait donc aposté, en partant pour Londres, un ou plusieurs domestiques, pour épier tout ce qui se passerait, et lui en rendre compte à son retour; il se trouva partir pour Londres précisément le même dimanche où j'en sortais pour aller à sa campagne, où j'étais arrivé à pied à la nuit tombante. Les espions m'avaient vu traverser le cimetière, m'approcher de la petite porte du parc, et ne pouvant pas l'ouvrir, sauter la palissade. Ils m'avaient vu sortir le lendemain à la pointe

du jour, et prendre le grand chemin pour aller à Londres. Non-seulement ils n'avaient osé me rien dire, mais ils ne s'étaient pas même montrés. N'ayant là aucun intérêt personnel, et m'ayant vu marcher l'épée à la main d'un air résolu, comme les gens de sang froid n'aiment pas la rencontre des amoureux, ils s'étaient déterminés à me laisser aller. Il est sûr cependant que s'ils avaient voulu m'arrêter, soit en entrant, soit en sortant du parc, rien ne pouvait avoir des suites plus funestes pour moi. Ou j'aurais essayé de fuir, et j'aurais eu l'air d'un voleur; ou j'aurais voulu les attaquer pour me défendre, et on aurait pu me faire passer pour un assassin : et certainement j'étais résolu à ne pas me laisser prendre en vie, et à faire usage de mon épée. Quoi qu'il fût arrivé, dans ce pays, où l'on ne viole pas impunément les lois, je me serais certainement exposé à une punition sévère; j'en frémis encore aujourd'hui, mais alors je n'hésitais pas même à tout braver. Le hasard voulut qu'en revenant lundi soir, le mari fût conduit par le même postillon qui m'avait

mené, et qui lui raconta que je l'avais laissé à quelque distance de là; qu'il m'avait attendu toute la nuit; et d'autres particularités. Le postillon avait fait de moi un portrait si ressemblant, qu'il était impossible de ne pas me reconnaître. Arrivé chez lui, ses gens avaient fait leur rapport; et il avait acquis la certitude de son déshonneur.

Au récit de ce trait d'un exemple de jalousie anglaise, la jalousie italienne se voit forcée de sourire, tant est grande la différence du résultat des mêmes passions dans des caractères et des climats différens, et surtout sous des lois différentes! Tout lecteur italien s'attend ici à des coups, à des poignards, à des poisons, ou au moins à voir cette femme sequestrée du monde entier: rien de tout cela. Le mari anglais, quoiqu'il aimât sa femme à l'adoration, ne perdit pas son temps en emportemens, en menaces, en plaintes; il la confronta tout de suite avec les témoins, et elle fut aisément convaincue d'un fait qu'on ne pouvait nier. Le matin du mardi, il lui déclara qu'à compter de ce moment elle n'était plus sa femme, et qu'un di-

vorce légitime allait les séparer. Il ajouta que le divorce ne lui suffirait pas, et qu'il voulait encore se venger sur moi des outrages qu'il avait reçus; qu'il allait repartir pour Londres à l'instant, et qu'il saurait bien me trouver. Elle avait alors, sans perdre de temps, expédié un homme de confiance, avec un billet dans lequel elle m'instruisait de tout ce qui était arrivé. Le courrier, largement payé, avait presque crevé un cheval, en venant à franc étrier : aussi arriva-t-il à Londres une heure avant le mari. Par bonheur pour moi, ni l'un ni l'autre ne me trouvèrent à la maison, et je ne fus averti de rien. Le mari, me trouvant sorti, pensa que je pouvais être au théâtre Italien, et il me rencontra, comme je l'ai raconté.

Ma bonne étoile me rendit à cette occasion deux services : le premier, de me faire disloquer le bras gauche au lieu du bras droit; et le second, de ne me faire recevoir la lettre de ma maîtresse qu'après notre combat. Je ne sais si, sans cela, je me serais aussi bien conduit. Dès que le mari fut parti, la femme le suivit à Londres, et en y arrivant, elle alla

chez sa belle-sœur, qui demeurait assez près de chez elle. Elle avait su que son mari était rentré, une heure avant, en fiacre; qu'il était monté précipitamment dans son appartement, où il s'était enfermé, sans vouloir parler à personne. Elle était donc persuadée qu'il m'avait rencontré et tué. Tout ce récit, qu'elle me faisait par morceaux, était interrompu par des pleurs, par des sanglots, et par les mouvemens de tant de passions différentes dont nous étions agités. Ces éclaircissemens m'offraient cependant un dénouement inattendu et très-heureux : le divorce inévitable et prochain allait me permettre de l'épouser, et je ne demandais pas mieux. Enivré de cet espoir, je ne me souvins plus de ma petite blessure; quelques heures après cependant ma maîtresse voulut la visiter. On y trouva seulement la peau légèrement effleurée, et du sang dans les plis de la chemise. Cette petite opération finie, j'eus la curiosité de visiter mon épée; je la trouvai dentelée comme une scie, et diminuée presque de moitié, tant mon adversaire avait eu à parer mes

coups : je l'ai conservée comme un trophée pendant plusieurs années.

La nuit était très-avancée : il fallut enfin nous séparer. Je ne voulus pas retourner chez moi sans passer chez le marquis de *Carracioli*, pour s'informer de tout ce qui s'était passé. Il avait entendu parler de l'événement d'une manière confuse, et il me croyait tué. Il m'accueillit comme un homme qui venait de ressusciter ; il m'embrassa, et me donna les marques de la plus vive amitié. Nous passâmes encore deux heures de la nuit à causer, et je ne retournai chez moi qu'à la pointe du jour. Je me mis au lit, et après tant d'agitations diverses, je dormis du sommeil le plus profond et le plus doux.

CHAPITRE ONZIÈME.

Je suis détrompé d'une manière horrible.

Voici maintenant le détail exact de l'histoire de la journée précédente. Mon fidèle *Elie*, ayant vu arriver sur un cheval tout essoufflé, et couvert de sueur, un courrier qui lui avait recommandé, avec la plus grande chaleur, de me remettre une lettre, sortit à l'instant pour me chercher : il alla d'abord chez le prince de *Masserano*, et de là chez le marquis de *Carracioli*, dont les demeures étaient éloignées de quelques milles ; ce qui lui avait fait perdre plusieurs heures. En revenant à la maison, qui était dans *Suffolk-Street*, tout près d'*Hay-market*, il eut l'idée d'entrer à l'Opéra-Italien pour voir si j'y étais. Il monta, et demanda aux ouvreurs de loge, qui me connaissaient très-bien, s'ils m'avaient vu. On lui répondit que je venais de sortir avec quelqu'un

qui m'avait demandé très-vivement. Elie savait très-bien, quoiqu'il ne la tînt pas de moi, toute l'histoire de mes amours. Le nom de la personne qui était venue me chercher, et les circonstances qui avaient accompagné la remise du billet, l'éclairèrent à l'instant sur tout. Il connaissait ma maladresse à tirer des armes, augmentée par la dislocation de mon bras gauche, et il me regarda comme mort. Il courut à l'instant au parc de *Saint-James;* mais n'ayant pas jeté les yeux dans *Green park*, il ne nous trouva pas. Il commençait à faire nuit, et il fut obligé de sortir du parc, comme tout le monde. Ne sachant plus que faire pour apprendre ce qui m'était arrivé, il s'achemina vers la maison du mari, dans l'espérance d'en tirer quelques lumières. Il arriva à sa porte au moment où il descendait de voiture. Il le vit avec une épée sous le bras, s'élancer plutôt qu'entrer dans la maison, donner des ordres pour faire fermer la porte, d'un air très-inquiet, et d'un ton qui décélait le trouble. *Elie* s'était confirmé dans le soupçon que j'avais été tué; et ne sachant plus ce qu'il devait faire, il

avait passé chez M. de *Carracioli*, pour lui rendre compte de ce qu'il savait, et de ce qu'il craignait.

Pour moi, restauré par plusieurs heures du sommeil le plus tranquille, je fis panser mes blessures ; je volai chez ma maîtresse, et j'y passai la journée entière. Des domestiques, que nous avions apostés, nous informaient de tout ce que faisait le mari, dont la maison, comme je l'ai dit, était tout près de celle où nous nous trouvions. Quoique le divorce me parût mettre un terme à tous nos malheurs ; quoique le père de ma maîtresse, que je connaissais depuis deux ans, fût venu le mercredi pour voir sa fille, et lui eût même adressé des félicitations, parce que (à ce qu'il disait) elle allait enfin s'unir à un homme qui la méritait ; malgré tant d'apparences favorables, il me semblait que je voyais sur ce beau front un nuage présage de malheur. Elle pleurait sans cesse, et elle me protestait à chaque instant qu'elle m'aimait au-delà de toute expression. Elle m'assurait que le scandale de cet événement, et le déshonneur dont elle s'était couverte dans sa patrie, se-

raient bien compensés par le bonheur, si elle pouvait l'obtenir, de vivre toujours avec moi; mais elle ajoutait qu'elle était sûre que je ne l'épouserais jamais. Son obstination à répéter ces paroles me désolait. Je savais très bien qu'elle ne me croyait ni menteur, ni faux; et je ne pouvais absolument comprendre la cause de sa défiance. Cette funeste perplexité troublait et anéantissait même tout le plaisir que j'avais à la voir librement depuis le matin jusqu'au soir. Le procès, déjà commencé, me troublait aussi; éclat toujours fâcheux pour ceux qui conservent encore un peu d'honneur et de pudeur. On concevra donc dans quel état d'anxiété je dus passer l'intervalle entre le mercredi et le vendredi. Ce même jour, dans la matinée, je redoublai mes instances pour tirer de ma maîtresse quelques éclaircissemens sur l'affreuse énigme de ses discours, de sa tristesse, et surtout de sa défiance. Après un long préambule, interrompu par les soupirs et les sanglots, elle me dit enfin qu'elle était bien sûre de ne pas me mériter; que je ne devais, ne pouvais, ne voudrais jamais l'é-

pouser !.... Avant de.... m'aimer.... elle avait aimé.... — Qui donc ? lui dis-je avec la plus grande véhémence. — Le *jockei*.... qui était.... au service.... de son mari. — Qui était ? quand? — Grand Dieu! je me sens mourir! pourquoi me le dire ? Femme cruelle! il valait mieux m'assassiner! — Elle reprit la parole, et peu à peu elle me fit le honteux aveu de ses sales amours, dont les douloureux et incroyables détails me rendirent glacé, immobile et presque pétrifié. Mon très-digne précurseur était encore dans la maison du mari au moment où elle parlait: c'était lui qui avait épié les démarches de sa maîtresse; c'était lui qui avait découvert mon premier voyage à la campagne, et le cheval que j'avais laissé toute la nuit à l'auberge; c'était lui qui, avec les autres domestiques, m'avait vu à mon second voyage du dimanche. Lorsqu'il sut que son maître s'était battu; que ce dernier était au désespoir du divorce avec une femme qu'il aimait encore éperduement, il se détermina le jeudi à lui demander audience. *L'amant jockei* fit alors une confession générale de ses amours, qui duraient depuis trois ans;

et il n'en oublia aucune circonstance, pour détromper son maître, se venger lui-même, et punir sa maîtresse infidèle et son rival. Il finit par le supplier vivement de ne pas se désoler davantage, et de regarder plutôt comme un bonheur la perte d'une telle femme. Toutes ces cruelles circonstances, je les sus ensuite; elle ne me conta alors que le fait tout simple, avec toutes les couleurs qui pouvaient l'affaiblir.

Aucune langue humaine ne pourra jamais exprimer l'état de douleur et de rage où j'étais tombé. Je prenais à chaque instant les résolutions les plus forcénées et les plus funestes, et je les abandonnais le moment d'après. Je gémissais, je jurais, je rugissais; et au milieu de tant de mouvemens différens, je sentais que je l'aimais encore éperdûment. A présent même (vingt ans après) quand je pense à ce que j'éprouvais alors, je sens bouillonner mon sang.

Je la quittai enfin. Je lui dis qu'elle m'avait très-bien connu, lorsqu'elle s'était persuadée que je ne l'épouserais jamais; que si, après notre mariage, le hasard m'eût révélé une

infamie pareille, je l'aurais tuée de ma main. Je me serais peut-être tué aussi après, si je l'eusse aimée alors autant que je l'aimais dans ce moment. J'ajoutai que je la méprisais un peu moins cependant, puisqu'elle avait eu la force et la loyauté de me tout avouer; que je serais toujours son ami, et que je ne la quitterais jamais; que, si elle le voulait, je consentais à l'accompagner dans quelque partie inconnue de l'Amérique ou de l'Europe, et à vivre avec elle, à condition cependant qu'elle ne serait ni ne passerait jamais pour ma femme.

Je la quittai le soir du vendredi. Agité par toutes les furies de l'enfer, je ne pus fermer les yeux, et je me levai avec le soleil. M'étant assis machinalement à ma table, j'y vis une de ces immenses gazettes qu'on imprime tous les jours à Londres; et la parcourant au hasard, ce que j'y rencontrai d'abord ce fut mon nom. Je regarde attentivement, et je lis un article bien long, dans lequel on donnait les détails les plus exacts et les plus précis de mon aventure. J'en apprends toutes les funestes et ridicules cir-

constances ; j'y vois le nom, l'âge du *jockei* mon rival, et l'ample confession qu'il avait faite à son maître. Si je n'eusse pas été assis, je serais tombé à une telle lecture. Mais quelques instans après, un rayon de lumière vint m'éclairer ; je vis clairement alors que ma perfide maîtresse m'avait *avoué* le soir tout ce que le gazetier avait publié le matin. Je perdis alors tout frein et toute mesure ; je courus chez elle, et après l'avoir accablée des injures les plus vives et les plus méprisantes, mêlées de l'amour le plus emporté et de la douleur la plus cruelle ; après l'avoir menacée des partis les plus désespérés, je la quittai, en lui disant que je ne la reverrais plus ; mais une heure après, je retournai chez elle, et j'y restai toute la journée. Je revins le jour suivant et tous les jours encore, jusqu'à ce qu'elle résolût de quitter Londres, où elle était devenue la fable du public, pour passer dans quelque couvent en France. Je l'accompagnai, et nous errâmes dans différentes provinces de l'Angleterre, pour prolonger le temps que nous devions être encore ensemble. Je m'indi-

gnais, je frémissais d'être avec elle; cependant je ne pouvais m'en séparer. Ayant enfin saisi un instant favorable où la honte et le dépit furent plus forts que l'amour, je la quittai à *Rochester*, d'où elle et sa belle-sœur prirent le chemin de France par *Douvres*, et je m'en retournai à Londres.

A mon arrivée, je sus que le mari avait continué son procès de divorce, et que j'y jouais le principal rôle, parce qu'il me donnait la préférence sur le jockei. Je sus que celui-ci continuait même à être à son service: tant est vraiment généreuse et évangélique la jalousie des Anglais! Je ne peux aussi que me louer du procédé de ce bon mari; il ne voulut pas me tuer, quand vraisemblablement il le pouvait; il ne voulut pas me rançonner, comme il y était autorisé par les lois du pays, où toute offense a un tarif, et nulle n'est payée plus cher que celle qu'il avait reçue. Si au lieu de me faire tirer l'épée, il eût voulu me faire financer, il m'aurait mis très-mal à mon aise. Les indemnités sont toujours taxées en raison des dommages, et ceux qu'il avait éprouvés

étaient incalculables, autant par l'attachement qu'il conservait pour sa femme, que par le ridicule dont l'aveu du jockei l'avait couvert. Ce brave et honnête homme se comporta avec moi, dans cette affaire, d'une manière que je n'avais certainement pas méritée. Le procès s'étant poursuivi sous mon nom, et le fait étant trop évident, je sus qu'on avait prononcé le divorce sans que j'eusse été obligé de comparaître devant les juges, et sans qu'on eût songé à mettre aucun obstacle à mon départ d'Angleterre.

J'ai peut-être été trop indiscret en donnant tous ces détails sur cette aventure d'un très-grand intérêt et d'une très-grande importance pour moi ; mais j'ai cru que je les devais à mes lecteurs, parce qu'elle fit beaucoup de bruit dans le temps, et parce que de tels événemens pourront servir à me faire connaître intimement par ceux qui en auront envie.

CHAPITRE DOUZIEME.

Je reprends mes voyages. Je retourne en Hollande et en France. Je vais en Espagne et en Portugal, et de là en Piémont.

Après une si terrible agitation, je ne pouvais plus avoir de tranquillité, en voyant tous les jours les objets et les lieux qui me rappelaient tant de souffrances. Tous ceux qui s'intéressaient à moi, eurent pitié de l'état violent où je me trouvais, et m'engagèrent à partir. Je quittai l'Angleterre à la fin de juin; et comme mon âme était malade, et que j'avais besoin de consolation, je songeai à mon ami d'*Acunha* en Hollande. Arrivé à La Haye, je restai avec lui plusieurs semaines, et je ne voulus absolument voir que lui. Il tâchait de me donner quelque soulagement; mais ma blessure était trop pro-

fonde. Je sentais ma mélancolie augmenter tous les jours, et je pensai que le mouvement machinal, que les distractions et les dissipations inséparables du changement continuel de lieux et d'objets, me feraient du bien. Je me déterminai à aller en Espagne, seul pays de l'Europe qui me restait à voir. Je pris le chemin de *Bruxelles*, et je revis un séjour qui aigrissait davantage les blessures de mon cœur, par la comparaison de mon premier amour de Hollande avec celui d'Angleterre. Toujours rêvant, toujours dans le délire, toujours pleurant, sans dire un mot, j'arrivai enfin tout seul à Paris. Cette grande ville ne me plut pas plus que la première fois; elle ne me procura aucune espèce de distractions. J'y restai un mois, pour laisser passer les grandes chaleurs, avant d'entrer en Espagne. Pendant ce second séjour, j'aurais pu aisément voir et fréquenter le célèbre *Jean-Jacques Rousseau*. Un Italien que je connaissais, et qui était très-lié avec lui, m'offrit de m'y présenter, et il me garantissait que nous nous plairions mutuellement. J'estimais beaucoup *Rousseau*, plus par son

caractère pur et ferme, par sa conduite sublime et indépendante, que par ses ouvrages. Le peu que j'en avais pu lire m'avait plutôt ennuyé, parce qu'on y sent l'affectation et le travail. Néanmoins, comme, par caractère, j'étais peu curieux et point endurant; comme j'avais dans mon cœur autant d'orgueil et plus d'inflexibilité que lui, sans y avoir cependant les mêmes droits, je ne voulus jamais consentir à cette présentation, dont le succès était au moins douteux Pourquoi aller chercher un homme fantasque et bourru, auquel j'aurais rendu dix grossièretés pour une? car par instinct autant que par un mouvement naturel, je rends toujours avec usure le mal comme le bien.

Au lieu de me lier avec Rousseau, je fis, ce qui était bien plus intéressant pour moi, connaissance avec les premiers hommes de l'Italie et peut-être du monde: j'achetai à Paris une collection des principaux poètes et prosateurs italiens, en trente-six volumes, petit format, très-bien imprimés. Ces illustres maîtres m'accompagnèrent dès-lors partout, quoique à dire vrai, je n'en fisse

pas grand usage pendant les deux ou trois premières années. Il est sûr que j'achetai cette collection plutôt pour l'avoir que pour la lire. Je n'avais alors ni l'envie, ni la possibilité de me livrer à une application quelconque. Quant à la langue italienne, je l'avais si parfaitement oubliée, que je trouvais de la peine à comprendre tous les auteurs un peu plus difficiles que *Métastase*. Mais en ouvrant de temps en temps, par oisiveté autant que par ennui, quelques-uns de mes trente-six volumes, je fus tout surpris de voir la quantité de *rimeurs* qu'on avait réunis, pour faire nombre, à nos quatre poètes. Mon ignorance était si grande que je ne connaissais pas même les noms des ouvrages de *Torrachionne*, *Morgante*, *Ricciardetto*, etc. . . . . ; poëmes dont j'ai déploré par la suite la facilité triviale et la stérile abondance. Cette acquisition fut pour moi d'un avantage incalculable : je ne me séparai plus de ces six pères de notre langue, le *Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioste*, *le Tasse*, *Boccace et Machiavel*, dans lesquels on trouve tout. A ma

honte j'étais arrivé à vingt-deux ans, sans avoir lu un seul de ces classiques, excepté quelques morceaux de l'Arioste dans mon adolescence.

Avec un si puisant antidote contre l'oisiveté et l'ennui (quoique d'abord de nul effet pour moi, qui ennuyé et ennuyeux, restais toujours oisif), je partis pour l'Espagne à la mi-août. Je passai par *Orléans*, *Tours*, *Poitiers*, *Bordeaux et Toulouse*, la plus belle et la plus riante partie de la France sans y jeter un seul regard; et j'entrai en Epagne par *Perpignan*. Depuis Paris, la première ville où je m'arrêtai, fut *Barcelonne*. Pendant tout ce voyage, je ne fis autre chose que pleurer tout seul. J'ouvrais de en temps temps quelques volumes de mon ami *Montaigne*, que depuis un an je n'avais plus regardé; cette lecture entrecoupée me donnait peu à peu de la raison, du courage et quelquefois même des consolations.

J'avais vendu tous mes chevaux Anglais en Angleterre, excepté le plus beau que j'avais laissé chez le marquis de *Caraccioli*: et comme sans chevaux je ne vis qu'à demi,

quelques jours après mon arrivée à Barcelonne, j'en achetai deux : l'un andaloux, de la race des *Chartreux de Xerez*, superbe animal bai-doré, et l'autre un *hacha* de *Cordoue*, plus petit, mais excellent, et plein de feu. Depuis mon enfance j'avais toujours desiré des chevaux d'Espagne, mais je n'avais pu m'en procurer à cause de la difficulté de leur sortie. J'en avais enfin deux, les plus beaux qu'il était possible d'avoir ; et mon cœur en bondissait de joie. Mes chevaux me soulageaient bien plus que *Montaigne*. Je comptais faire avec eux tout mon voyage d'Espagne, car dans ce pays tout-à-fait africain, les routes sont si détestables, qu'on n'a pu encore y établir la poste pour les voitures : elles sont obligées d'aller à petites journées au pas des mulets. Une légère indisposition m'ayant forcé de rester jusqu'au mois de novembre à *Barcelonne*, je me mis, avec une grammaire et un dictionnaire espagnols à étudier cette belle langue, très-facile pour les Italiens. En quelques jours je commençai à lire, à comprendre et à goûter suffisamment *Don-Quichotte*. Il

est vrai aussi que le souvenir de l'avoir lu autrefois, en français, m'aidait beaucoup.

Je pris la route de *Saragosse*, et de *Madrid;* et je m'accoutumai peu à peu à voyager par des déserts d'où l'on ne saurait jamais bien se tirer, si l'on n'a pas jeunesse, patience et argent. Cependant je m'y accoutumai tellement que, pendant les quinze jours qu'il me fallut pour arriver jusqu'à *Madrid*, toutes les fois que j'étais obligé de séjourner dans quelques-unes de ces villes à demi-barbares, j'étais plus contrarié que lorsque je marchais. Il est vrai encore que changer de place est pour moi le plus grand des biens et rester le plus grand des efforts. Ainsi le veut mon caractère inquiet : je faisais presque tout le chemin à pied, à côté de mon superbe andaloux, qui m'accompagnait comme un chien fidèle ; et nous faisions la conversation ensemble. C'était un plaisir ineffable pour moi d'être seul avec lui dans ces vastes déserts de l'Aragon. Je me faisais précéder par mes domestiques avec ma voiture et je les suivais de loin. *Elie*, sur un très-beau mulet, son fusil à la main, tirait à droite et à

gauche quelques lièvres, quelques lapins, quelques oiseaux, qui sont les seuls habitans qu'on rencontre. Il me devançait de plusieurs heures, à la *halte* de midi et à celle du soir : et il me faisait préparer sa chasse pour mes repas.

Ce fut un malheur pour moi, mais peut-être un bonheur pour les autres, que je n'eusse alors aucun moyen d'exprimer en vers, ni mes pensées, ni mes émotions. Les réflexions mélancoliques et morales; les images terribles et gaies, de toutes couleurs, que le mouvement continuel, dans ces solitudes, présentait à mon imagination, m'auraient inspiré le besoin de les chanter : mais je ne savais alors aucune langue, et je ne soupçonnais pas même que je pusse jamais écrire, soit en prose, soit en vers. Je me contentais de rêver tout seul, de pleurer comme un enfant, sans savoir pourquoi, et de rire de même : deux choses qu'on regarde comme folie, et avec raison, si elles n'ont aucun résultat; et qu'on appelle poésie si elles enfantent quelques ouvrages.

J'arrivai de cette manière à Madrid. Le goût que j'avais pris pour une vie de *Bohémien*, fit que je ne tardai pas à m'y ennuyer. Je ne restai qu'un mois à Madrid, et je n'y connus âme qui vive, excepté un horloger qui revenait de *Hollande*, où il avait été apprendre son métier. Ce jeune Espagnol était rempli d'esprit naturel. Il avait vu un peu le monde, et il souffrait de la barbarie qui pesait sur son malheureux pays. C'est ici le moment de raconter un trait véritablement brutal, dont mon pauvre Elie manqua d'être la victime. Un soir que j'avais soupé avec cet horloger, et que j'étais encore à causer tout près de la table avec lui, *Elie* entra pour arranger mes cheveux, comme à son ordinaire, avant de m'aller coucher; en me serrant avec son fer une boucle, il me tira un cheveu assez fortement; sans dire un seul mot je me lève, plus prompt que la foudre, je prends un chandelier et le lui jette à la figure: le coup qu'il en reçut à la tempe droite, fut si fort que le sang en jaillit à l'instant comme d'une fontaine, et avec une si grande violence que la figure et même

toute la personne de l'horloger, placé de l'autre côté de la table, qui était fort large en furent couvertes. Ce jeune homme crut, et avec raison, que j'étais devenu fou. Il ne pouvait avoir vu ni ne devait se douter que cette fureur soudaine fût causée par un cheveu tiré un peu plus qu'un autre ; et il se leva aussi à l'instant pour me saisir ; mais pendant ce temps le courageux Elie, si cruellement blessé, avait sauté sur moi pour se venger, et il avait bien fait; mais moi très-agile, je m'étais échappé de ses mains. J'avais couru à mon épée qui était sur une commode et j'avais eu le temps de la tirer du fourreau et d'en diriger la pointe contre sa poitrine. Elie dans sa fureur venait toujours au-devant de moi sans la craindre; l'Espagnol s'interposait entre l'un et l'autre. Au bruit, aux cris, tout l'hôtel fut surpied ; les domestiques, les valets de chambre montèrent et nous séparèrent : ainsi finit ce combat tragi-comique, vraiment honteux pour moi. Les esprits s'étant un peu calmés, nous entrâmes en explication. Je dis à Elie que j'avais senti qu'il m'arrachait les cheveux, et que je n'a-

vais pas pu m'empêcher de me mettre en fureur. Il m'assura qu'il ne s'en était pas même aperçu; et l'Espagnol sut à la fin que je n'étais pas fou, mais que j'étais très-loin d'être sage. Ainsi finit cette malheureuse et honteuse scène, dont je fus si affligé et si humilié, que je dis à Elie qu'il aurait bien fait de me tuer; et il était homme à le faire. Il était plus grand que moi, (je suis cependant très-grand) et d'une force et d'un courage extraordinaires. Sa blessure à la tempe ne fut pas profonde, mais elle saigna beaucoup: si je l'eusse attrapé un peu plus haut, j'aurais certainement tué un homme que j'aimais; et cela, pour un cheveu. Je fus très-effrayé d'un excès de colère aussi brutal; quoique je visse Elie un peu calmé, mais pas tout-à-fait rasséréné, je ne voulus lui montrer aucune espèce de méfiance. Deux heures après qu'on eut pansé sa blessure, et que tout fut remis dans l'ordre, j'allai me coucher, et je laissai ouverte, comme à mon ordinaire, la porte donnant de ma chambre dans la sienne, sans écouter l'Espagnol, qui me disait de ne pas donner

ner ainsi moyen de se venger à un homme offensé et encore irrité. Je dis même à haute voix à Elie, qui s'était déjà mis au lit, qu'il pouvait me tuer, s'il le voulait, pendant la nuit, et que je le méritais. Mais ce brave homme, qui avait autant d'élévation d'âme que moi, ne se vengea qu'en conservant toujours les deux mouchoirs pleins de sang avec lesquels on avait essuyé la plaie toute fraîche; et pendant plusieurs années, il me les montra de temps en temps. Il faut connaître par expérience les mœurs et le caractère piémontais, pour comprendre ce mélange de férocité et de générosité des deux côtés.

Quand je me suis demandé, par la suite, la cause d'un transport si horrible, je me suis convaincu que ce cheveu tiré n'était, pour ainsi dire, que la dernière goutte jetée dans le vase prêt à déborder. Mon caractère irascible, encore exaspéré par la solitude perpétuelle et l'oisiveté, n'avait besoin que de la plus légère impulsion pour éclater. Au reste, je n'ai jamais levé la main sur aucun de mes domestiques, que comme j'aurais pu

le faire avec mon égal. Je ne me suis jamais servi ni d'une canne, ni d'aucune arme, mais seulement de mes mains, ou du premier meuble que je trouvais à ma portée, comme il arrive souvent à beaucoup de jeunes-gens dans les premiers transports de leur colère; et encore, toutes les fois que j'ai eu ce malheur, j'aurais approuvé, et même estimé le domestique qui m'aurait rendu la pareille, puisque je n'entendais jamais battre mon domestique comme son maître, mais seulement me disputer d'homme à homme avec lui.

Ayant vécu comme un ours à Madrid, j'en sortis sans avoir vu aucune des belles choses qui pouvaient exciter ma curiosité; je ne vis ni *l'Escurial*, ni *Aranjuez*, ni le palais du roi à Madrid, ni le roi lui-même. La raison principale d'une *sauvagerie* si extraordinaire était la froideur qui régnait entre moi et l'envoyé de Sardaigne; je l'avais connu ministre à Londres, et nous nous étions déplu mutuellement. Quand j'arrivai à Madrid, je sus que la cour était à une de ses maisons de plaisance, et je profitai de l'absence de

l'envoyé, pour laisser chez lui mon billet avec la lettre de recommandation de la secrétairerie d'état, que j'avais prise suivant l'usage. A son retour, il vint me voir, et ne me trouva pas; il ne s'informa plus de moi, ni moi de lui. Tout cela ne contribuait pas peu à me rendre tous les jours plus insociable. Je quittai Madrid dans les premiers jours de décembre, et par *Tolède* et *Badajoz* je pris le chemin de *Lisbonne*, où j'arrivai la veille de Noël.

Le spectacle que cette ville présente, surtout à ceux qui, comme moi, y abordent par le Tage, est vraiment surprenant. C'est l'aspect le plus théâtral et le plus magnifique, presque comme celui de Gênes, mais avec plus de variété et d'étendue. Sa vue m'enchanta, surtout à une certaine distance. L'étonnement et le plaisir diminuèrent cependant à mesure que j'approchais du rivage, et se changèrent bientôt en tristesse et en deuil. Dès que j'eus mis pied à terre, je vis dans certaines rues des masses de pierres, reste du tremblement de terre, amoncelées, divisées et alignées comme des construc-

tions ; on trouvait encore beaucoup de rues ainsi remplies dans la partie basse de la ville, quoiqu'il se fût déjà écoulé quinze ans depuis cette funeste catastrophe.

Le court séjour de cinq semaines que je fis à Lisbonne, sera toujours une époque mémorable et chère à mon cœur, pour y avoir connu l'abbé de *Caluso*, frère cadet du comte *Valperga di Masino*, alors notre ministre en Portugal. Cet homme, rare par son caractère, ses mœurs et son savoir, me rendit ce séjour délicieux. Je le voyais tous les jours à dîner, chez son frère : j'y retournais le soir pour le revoir encore ; je passais avec lui les longues soirées d'hiver, et je les préférais à tous les amusemens que le grand monde pouvait m'offrir. J'ai toujours appris quelque chose avec lui. Sa bonté, son indulgence étaient parfaites : elles m'allégeaient le poids et la honte de mon extrême ignorance, qui lui devait paraître d'autant plus révoltante, que ses connaissances en tous genres étaient sans bornes. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé avec les gens de lettres que j'avais fréquentés jusqu'alors ; je les

avais trouvés tous insupportables, et il en devait être ainsi, car mon ignorance égalait mon orgueil. Ce fut au milieu d'une de ces si douces soirées que j'éprouvai un accès d'enthousiasme très-vif pour la poésie. Ce ne fut qu'un éclair qui s'éteignit aussitôt, et qui disparut pour plusieurs années. Ce digne et complaisant abbé me lut la superbe ode à la Fortune, de *Guide*, poète dont jusqu'alors j'avais ignoré le nom. Quelques stances de cette ode, et surtout celle sur *Pompée*, me ravirent. L'abbé, enchanté, se persuada que j'étais né pour faire des vers, et il m'assura qu'en travaillant j'en pourrais faire de très-bons. Mais cet accès de verve étant passé, je ne le crus pas possible, et je n'y pensai plus. Cependant, l'amitié et la douce société de cet homme unique, vrai *Montaigne* vivant, me furent de la plus grande utilité pour rendre à mon âme un peu de tranquillité. Je me remis à lire un peu, et à réfléchir avec plus de suite que je n'avais fait dix-huit mois auparavant. Je ne serais pas resté dix jours à Lisbonne sans mon cher abbé; rien

ne me plut dans cette ville, excepté les femmes, qui sont très-voluptueuses. Mais comme la santé de l'âme m'était devenue mille fois plus chère que la santé du corps, j'eus soin de ne fréquenter que celles dont la facilité pouvait me préserver de toute passion.

Je partis au commencement de février pour *Séville* et *Cadix*. Je n'emportai de Lisbonne que l'amitié la plus vive, et une estime profonde pour l'abbé de *Caluso*, que j'espérais revoir à Turin. Le climat de *Séville*, et la physionomie originale et tout-à-fait espagnole que cette ville a su se conserver, mieux que toutes les autres du royaume, me firent le plus grand plaisir. J'ai toujours préféré un original, quoique mauvais, à la meilleure copie. La nation espagnole et la nation portugaise sont en effet les seules de l'Europe qui aient gardé leurs mœurs, surtout parmi le peuple et la bourgeoisie. Quoique le bon soit noyé dans une mer d'abus de tous genres, je crois que ces peuples ont tout ce qu'il faut pour pouvoir se relever, opérer de grandes choses, et avoir de

grands succès, surtout militaires ; ils en ont tous les élémens : courage, persévérance, honneur, sobriété, docilité, patience et élévation d'âme.

J'achevai mon Carnaval assez gaîment à *Cadix*. En quittant cette ville pour *Cordoue*, je m'aperçus que j'en emportais des *souvenirs* qui n'étaient pas faciles à guérir. Ces blessures, peu glorieuses, empoisonnèrent mon long voyage jusqu'à Turin. Je le fis tout d'une haleine, en traversant l'Espagne entière jusqu'aux frontières de la France. J'arrivai, en bien mauvais état, *à Perpignan*, où enfin, ayant pris la poste, je souffris infiniment moins. Dans ce long espace que je parcourus, les deux endroits qui me firent le plus de plaisir furent *Cordoue* et *Valence*. Tout le royaume de *Valence*, que j'arpentai en long à la fin de mars, m'offrit un printemps délicieux, tel que les poètes le décrivent. Les environs, les promenades, les eaux, la position enfin de la ville de *Valence;* le bel azur de son ciel, je ne sais quoi d'élastique et de voluptueux dans l'atmosphère; les femmes enfin, dont les yeux aga-

çans me faisaient maudire celles de *Cadix* : tout me parut poétique. Le pays entier se présenta à moi sous un aspect si fabuleux, qu'aucun autre ne m'a laissé, à ce degré, le desir de le revoir; et aucun autre aussi ne se présente aussi souvent à mon imagination et à mes regrets.

Arrivé pour la seconde fois par *Tortose* à *Barcelonne ;* ennuyé de voyager aussi lentement, je me séparai enfin, avec le plus vif regret, de mon beau cheval andaloux. Ce dernier voyage l'avait fort maltraité; je ne voulus pas le fatiguer davantage, en le faisant trotter derrière la voiture à marches forcées. Mon autre cheval, le *cordouan*, étant devenu boiteux entre *Cordoue* et *Valence*, je ne voulus pas m'arrêter pour le faire guérir; j'en fis cadeau aux deux très-jolies filles de mon aubergiste. Je leur recommandai d'en avoir soin, de le bien traiter, en les assurant qu'elles pourraient en tirer beaucoup d'argent aussitôt qu'il serait guéri. Pour mon cher *andaloux*, je ne voulus pas le vendre, étant, de ma nature, très-ennemi de toute espèce de vente : j'en fis donc présent à un

banquier français, établi à Barcelonne, que j'avais déjà connu à mon premier séjour dans cette ville.

Il faut que je conte ici une particularité qui peut servir à faire connaître le cœur de ces hommes à argent. Il m'était resté presque trois cents *doubles* d'Espagne, que les perquisitions qu'on fait aux douanes des frontières ne m'auraient permis d'extraire qu'avec difficulté. Après avoir fait cadeau de mon cheval à mon banquier, je lui demandai s'il ne pouvait pas me donner une lettre de change, payable à Montpellier, par où il fallait passer. Lui, pour me témoigner toute sa reconnaissance, après avoir pris mes *doubles*, calcula la lettre avec toute la rigueur des intérêts de la semaine et du jour. Arrivé à Montpellier, je trouvai que j'avais perdu 7 pour cent : je n'avais certainement pas besoin de cette courtoisie de banquier pour fixer mon opinion sur cette classe qui m'a toujours paru la plus vile du monde social. Ils jouent les grands seigneurs ; et pendant qu'ils vous donnent, par faste, un très-bon dîné chez eux, ils vous dépouillent, par principes de

métier, dans leur cabinet; et ils sont toujours prêts à profiter des calamités publiques. Me hâtant le plus possible, et faisant marcher, à force d'argent et de coups, les mules si lentes qui me traînaient, j'allai de *Barcelonne* à *Perpignan* en deux jours. La précipitation s'étant emparée de moi, je volai, plutôt que je ne courus, en poste de *Perpignan* à *Antibes*, sans m'arrêter ni à *Narbonne*, ni à *Montpellier*, ni à *Aix*. D'*Antibes*, je m'embarquai sur-le-champ pour *Génes*, où je restai trois jours seulement pour me reposer. De là je passai à *Asti*, où je demeurai quelque temps chez ma mère; et enfin, après trois ans d'absence, j'arrivai à *Turin* le 5 mai 1772. En passant à *Montpellier*, j'avais consulté un chirurgien de grande réputation sur mes incommodités de *Cadix*. Il voulut m'engager à faire quelque séjour pour me guérir; mais fort de mon expérience, et sur l'avis de mon Elie, qui était connaisseur, et qui seul m'avait guéri en Allemagne, je continuai mon chemin sans écouter mon avide chirurgien. La fatigue de ces deux mois de voyage avait ce-

pendant aggravé mon mal, au point qu'en arrivant à Turin, je fus obligé de me faire traiter pendant tout l'été : voilà le fruit des trois années de mon second voyage.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Je deviens amoureux pour la troisième fois. — Mes premiers essais en poésie.

Quoique aux yeux des autres, comme aux miens, je n'eusse tiré aucun fruit de mes voyages, mes idées commençaient cependant à s'étendre, et ma raison à se redresser: aussi j'accueillis très-mal mon beau-frère, lorsqu'il vint de nouveau me conseiller de solliciter des emplois diplomatiques. Je lui dis que j'avais vu d'assez près les rois et ceux qui les représentaient; qu'il m'était impossible de les estimer beaucoup; que je ne voudrais pas même représenter le Grand-Mogol, et encore moins le roi de Sardaigne, le plus petit des princes de l'Europe; qu'il n'y avait d'autre parti pour ceux qui étaient nés dans des pays comme le nôtre, que de vivre de leur fortune, s'ils en avaient, et de se livrer à quelque occupation louable, sous

vinrent les plus intimes. Parmi eux, il s'en trouva dix ou douze qui se convinrent davantage. Nous établîmes une société permanente qui avait des règles, des vœux, et mille autres momeries pareilles, qui ressemblaient beaucoup à la *maçonnerie*, sans cependant l'être : nous décidions à la pluralité si nous devions admettre ou exclure ceux qui se présentaient. L'unique but de cette société, qui se réunissait plusieurs fois la semaine, était de nous amuser, en soupant souvent ensemble, et de raisonner ou de déraisonner sur tout.

Ces solennelles séances se tenaient chez moi, parce que ma maison était plus belle et plus vaste que celles de mes camarades, et parce que, comme je l'habitais seul, on s'y trouvait plus libre. Parmi ces jeunes gens, qui tous étaient bien nés et des premières familles de la ville, il y avait beaucoup de mélange; des riches et des pauvres; des hommes médiocres, de bons et d'excellens : quelques-uns avaient peu d'esprit, d'autres en avaient beaucoup; plusieurs même étaient très-instruits. Il en résultait que je ne pouvais primer sur eux, quoiqu'à moi seul j'eusse

plus vu le monde qu'eux tous ensemble ; et je crois que si je l'avais pu, je ne l'aurais pas voulu. Les lois que nous établîmes furent discutées et non dictées : elles furent justes et impartiales. On avait placé un tronc assez grand, par l'ouverture duquel on jetait des papiers de toute espèce ; la clef en était confiée au président, qu'on élisait toutes les semaines, et qui était chargé de lire tous ces papiers. On en trouvait d'amusans et de bizarres ; ils ne portaient jamais le nom de l'auteur, mais on le devinait souvent. Par un malheur commun à tous, et à moi en particulier, ces écrits étaient, non pas en langue, mais en paroles françaises. Pour mon compte, j'en jetai plusieurs dans le tronc, qui divertirent beaucoup l'assemblée. C'était sur des sujets plaisans, mêlés de philosophie et d'impertinence, et d'un style qui, s'il n'était pas détestable, certainement n'était pas bon, mais qui s'entendait, et pouvait passer pour un auditoire aussi peu versé que moi dans cette langue. Je me souviens d'un morceau, que je conserve encore, qui décrivait une scène du *Jugement dernier*. Dieu demandait à toute;

les âmes un compte exact de leurs actions; et j'avais mis en scène plusieurs personnages qui peignaient eux-mêmes leur caractère. Cette bagatelle eut beaucoup de succès. On y trouvait du sel et de la vérité, et les auditeurs reconnaissaient et nommaient sur-le-champ sur les portraits et les allusions, ceux que j'avais eus en vue.

Ce petit essai, qui me fit voir que je pouvais mettre mes idées sur le papier, et faire quelque impression sur les autres, m'inspira le desir et un faible espoir de parvenir à écrire quelque chose qui pourrait me survivre; mais rien n'était plus vague, mon ignorance me privant de tout moyen de composition. Une sorte d'instinct me portait à la satire, et j'avais une grande facilité pour attacher le ridicule aux choses et aux personnes. Malgré mes dispositions pour un si mauvais genre, je le méprisais dans le fond du cœur: je sentais que ces succès, si courts, sont dus bien plutôt à la malignité et à l'envie, qui se réjouissent toujours quand on attaque les autres, qu'au mérite intrinsèque du railleur.

La liberté entière dont je jouissais, la dissipation continuelle, les femmes, mes vingt-quatre ans ; mes chevaux, dont j'avais augmenté le nombre jusqu'à douze, tous ces obstacles insurmontables, même pour une volonté forte, endormaient et éteignaient en moi toute velléité littéraire. Je végétais ainsi dans la plus profonde oisiveté, sans avoir un seul instant à moi, sans ouvrir jamais un livre. Il ne faut donc pas s'étonner si je tombai de nouveau dans les chaînes de l'amour : son joug fut cette fois bien plus honteux. Il ne fut brisé que par un véritable et frénétique amour de l'étude, qui dès-lors ne me quitta plus, et à qui je dus d'avoir échappé à l'ennui, à la satiété, et, il faut le dire, au désespoir. Je suis sûr que si je ne m'étais pas créé une continuelle et forte occupation de tête, avant d'atteindre 30 ans je serais devenu fou, ou je me serais tué.

Cette troisième ivresse d'amour fut vraiment extravagante, et cependant l'accès fut bien long. Le nouvel objet de ma tendresse était une femme d'une naissance distinguée,

mais d'une mauvaise réputation, même dans le monde galant; elle était plus âgée que moi de neuf à dix ans. A ma première entrée dans le monde, pendant que j'étais à l'Académie, je l'avais un peu connue. Je me trouvais logé vis-à-vis de sa maison. Ses avances, mon oisiveté, et mon âme, qui était peut-être une de celles dont Pétrarque dit avec tant de vérité:

So di che poco canupe si allaccia
Un' anima gentil, quand' ella è sola,
E non è chi per lei difesa faccia. (*)

Enfin, Apollon, qui voulait m'appeler à lui par cette route extraordinaire; tout cela fit que, quoique sans estime et d'abord sans amour pour elle, (sa beauté pourtant n'était pas ordinaire) je crus comme un fou à l'amour sans bornes qu'elle me témoignait, et je finis par l'aimer véritablement jusqu'à la passion. Il n'y eut plus pour moi

(*) Je sais que les plus faibles liens peuvent enlacer une âme tendre, quand elle est abandonnée à elle-même, et que la raison n'est pas là pour la défendre.

ni amusemens, ni amis ; je négligeai même mes chevaux chéris. Depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, j'étais continuellement avec elle ; mécontent d'y être, et ne pouvant pas la quitter. Etat douloureux et bizarre, dans lequel je vécus, ou, pour mieux dire, je végétai depuis la moitié de 1773 jusqu'en février 1775 ; sans compter les suites de cette aventure, dont les résultats furent en même temps funestes et heureux pour moi.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Maladie et guérison.

PENDANT le long espace de temps que dura cette intrigue, je ne faisais qu'enrager depuis le matin jusqu'au soir : ce qui altéra beaucoup ma santé. A la fin de 1773, je fus attaqué d'une maladie cruelle, et si extraordinaire, qu'elle fit dire aux plaisans, qui ne manquent pas à Turin, qu'on l'avait faite exprès pour moi. Je commençai par vomir pendant trente-six heures; et quand mon estomac n'eut plus rien à rejeter, le vomissement devint une convulsion si horrible du diaphragme, qu'il m'était impossible d'avaler même une goutte d'eau. Les médecins craignirent l'inflammation, et me firent saigner au pied. A l'instant, l'effort pour vomir cessa; mais il fut remplacé par une convulsion générale, et par des secousses si fortes, que je donnais tantôt de la tête contre

le chevet de mon lit; et tantôt des pieds, et surtout des coudes contre tout ce qui se rencontrait. Je ne pouvais prendre ni boisson, ni nourriture d'aucune espèce; et toutes les fois qu'on voulait approcher de moi, soit un vase, soit autre chose, la violence des soubresauts était telle, qu'elle repoussait tout ce qu'on me présentait. C'était pire encore si l'on voulait me retenir de force; quoique malade, et exténué par quatre jours d'une diète rigoureuse, l'énergie de mes muscles me faisait faire des efforts qui m'eussent été impossibles en parfaite santé. Je passai de cette manière cinq jours entiers, durant lesquels je n'avalai que vingt ou trente gouttes d'eau à la volée, et que je rejetai un moment après. Enfin, au sixième, on me jeta dans un bain très-chaud, moitié huile et moitié eau, où l'on me laissa six heures : cela calma les convulsions. On me fit continuer ces bains; et une fois que le chemin de l'æsophage fut ouvert, je bus beaucoup de petit-lait, et je fus guéri en peu de jours. La longueur de la diète et les efforts du vomissement avaient été tels, qu'il

se forma dans le bréchet, entre les deux petits os qui le composent, un vide si grand, qu'on pouvait y placer un œuf de moyenne grosseur. Ce vide est resté toujours ainsi. Une maladie si singulière n'était que le résultat de la douleur, de la honte et de la rage où m'avaient jeté mes indignes amours; je ne voyais aucun moyen d'en sortir, et je désirais et j'espérais même mourir. Au cinquième jour de mon mal, au moment où j'étais dans le plus grand danger, on m'envoya un de mes amis, brave et digne homme, et plus âgé que moi, pour me déterminer à me confesser et à faire mon testament. Avant qu'il en eût ouvert la bouche, sa figure et son préambule me firent deviner de quoi il s'agissait. Je le prévins, en demandant un prêtre et un notaire; et je n'en fus point troublé. Il m'est arrivé deux ou trois fois, dans ma jeunesse, de regarder la mort en face, et toujours avec la contenance la plus ferme. J'ignore si je la recevrai de même lorsqu'elle se présentera pour la dernière fois. Il faut que l'homme meure pour que les autres et lui-même puissent apprécier ce qu'il valait.

Rétabli de cette maladie, je repris tristement les chaînes de mon amour ; mais j'eus au moins le courage de quitter celles que mon état de militaire m'imposait. Le métier des armes m'avait toujours déplu, surtout dans un pays où il n'y a pas de patrie. J'allai chez mon colonel, et prétextant le mauvais état de ma santé, je demandai à quitter le service, auquel, à la vérité, je ne m'étais jamais assujéti. Des huit ans que j'avais porté l'uniforme, j'en avais passé cinq hors du pays, et dans les trois autres, à peine avais-je assisté à quatre revues : on n'en faisait que deux par an, dans les régimens de milices provinciales où je servais. Le colonel me conseilla d'y penser encore, avant qu'il envoyât ma démission à la cour. Par politesse, je cédai à ses conseils ; j'eus l'air d'y penser pendant quinze jours : je la redemandai ensuite, et je l'obtins.

Je traînai ainsi mes jours, honteux de moi-même ; ennuyé et ennuyeux ; évitant toutes mes connaissances, tous mes amis. Il me semblait que je lisais mon opprobre sur leur figure. Dans le mois de janvier 1774,

ma maîtresse tomba malade ; je pouvais bien être, quoique je ne l'aie jamais su avec certitude, la cause de sa maladie. Son mal exigeait qu'elle restât dans un repos et un silence absolus ; et je m'étais placé sur une chaise, au pied de son lit, pour la soigner. J'y restais depuis le matin jusqu'au soir, sans jamais ouvrir la bouche ; je ne voulais pas l'incommoder en la faisant parler. Dans une de ces séances, qui n'étaient certainement pas amusantes, entraîné par l'ennui, je m'emparai de cinq ou six feuilles de papier qui me tombèrent sous la main, et je commençai ainsi au hasard, sans aucun plan, à barbouiller une scène d'une pièce que je ne sais si je dois appeler comédie ou tragédie, ni si elle aurait été d'un seul acte, de cinq ou de dix. Enfin, c'étaient des paroles en forme de dialogue en vers, entre un homme que j'appelais *Photin*, une femme, et une *Cléopâtre* qui survenait après que les deux premiers avaient beaucoup parlé. Ne sachant quel nom donner à la femme, je lui attachai celui de *Lachésis*, sans même me rappeler que c'était le nom d'une des trois *Parques*. Quand

je pense actuellement à cette entreprise, elle me semble d'autant plus étrange, que depuis cinq à six ans, non-seulement je n'avais pas écrit un seul mot d'italien, mais je n'avais pas même ouvert un livre, si ce n'est très-rarement et à de longs intervalles. Ainsi, je ne saurais dire pourquoi, ni comment, je me déterminai à écrire ces scènes en italien et en vers. Lorsque je commençai à barbouiller ce papier, je n'eus d'autre raison de faire parler *Cléopâtre* plutôt que *Bérénice*, *Zenobie*, ou autres reines de tragédie, que l'habitude de voir depuis long-temps, dans l'anti-chambre de ma maîtresse, de superbes tapisseries qui représentaient l'histoire de *Marc-Antoine* et de *Cléopâtre*.

Ma maîtresse revint de sa maladie, et moi, sans plus penser aux scènes ridicules que j'avais écrites, je les plaçai sous le coussin de sa *chaise longue*, où elles restèrent oubliées pendant un an sans que personne s'en doutât.

Ennuyé tous les jours davantage, et furieux de la triste vie de *chevalier servant* que je menais, je pris, dans le mois de mai 1774,

la résolution subite de partir pour *Rome*, afin d'essayer si les voyages et l'éloignement ne me guériraient pas de ma passion. Je pris l'occasion d'une dispute très-vive que j'avais eue avec ma maîtresse (elles étaient très-fréquentes); et sans lui rien dire, je retournai chez moi le soir, et je commençai mes préparatifs de voyages, qui durèrent tout le lendemain, où je ne la vis pas. Le surlendemain, je partis pour Milan. Elle ne le sut que la veille de mon départ; ce fut sans doute par quelqu'un de mes domestiques : et le soir même, bien tard, elle me renvoya, comme c'est l'usage, lettres et portrait. Cet envoi commença à me troubler un peu, et à me faire chanceler dans ma résolution. Néanmoins je pris courage et je partis. Arrivé le soir à *Novarre*, pousuivi continuellement par cette passion vraiment pitoyable, voilà que le repentir, la douleur et la lâcheté s'emparent de mon cœur, le ferment à la raison et à la vérité, et je me trouve tout à coup changé. Je fais continuer la route vers Milan à mes équipages, et à un abbé français que j'avais pris pour compagnon de voyage, en

lui disant de m'attendre dans cette ville. Six heures avant le jour, je monte à cheval, avec un postillon pour guide, je cours toute la nuit, et aussitôt que le jour paraît, je me retrouve à Turin. Je n'ose pas entrer dans la ville, pour ne pas me rendre la fable de tous ceux qui me connaissent. Je m'arrête dans une mauvaise hôtellerie du faubourg, et de là j'écris très-humblement à ma maîtresse irritée, pour lui demander pardon de mon escapade, et un moment d'audience. Je reçois la réponse à l'instant. Mon Elie, qui était resté à Turin pour prendre soin de mes affaires pendant mon voyage, qui devait durer un an; Elie, toujours destiné à cacher ou à déguiser mes fautes, m'apporte cette réponse. L'audience m'est accordée J'entre dans la ville à la nuit, en cachette, comme un véritable fugitif, et j'obtiens honteusement mon entier pardon. Avant de repartir le lendemain, de bien grand matin, pour Milan, je convins avec elle de revenir à Turin, sous prétexte de santé, dans cinq ou six semaines. La paix ainsi scellée, à peine je fus seul sur le grand chemin, que balotté

tour à tour par la raison et la folie, j'eus honte d'une si grande faiblesse. J'arrivai ainsi à Milan, tourmenté par les regrets les plus vifs, dans un état qui aurait fait rire et pitié. Je ne connaissais pas alors, mais je sentais par expérience, combien était vrai ce que notre maître en amour (Pétrarque) a dit:

Che chi discerne é vinto du chi vuole.

Je ne restai que deux jours à Milan, et je les employai tantôt à rêver aux moyens d'abréger ce malheux voyage, et tantôt aux moyens de le prolonger sans manquer à la parole que j'avais donnée de retourner. Mes chaînes m'étaient insupportables; mais je n'avais ni la volonté, ni le pouvoir de les briser. Comme je ne rencontrais le calme que dans le mouvement, et dans une dissipation continuelle, je passai rapidement par *Modène*, *Bologne*, et je me rendis à *Florence*. Je ne restai que deux jours dans cette dernière ville, et je repartis pour *Pise* et *Livourne*, où je reçus les pre-

mières lettres de ma maîtresse. Ne pouvant plus résister aux tourmens de l'absence, je pris le chemin de *Lerici*. Je quittai à *Gênes* l'abbé, mon compagnon de voyage, et ma voiture, qui avait besoin d'être raccommodée; je pris un cheval, et à franc étrier, je retournai à Turin, dix-huit jours après en être parti pour un voyage d'un an. J'y entrai encore la nuit pour éviter les plaisanteries: et voilà comment se termina cette course ridicule, qui cependant me fit verser des larmes amères.

Sous l'égide, non pas de ma conscience, qui me faisait les reproches les plus vifs, mais de mon visage, toujours sérieux et impassible, j'évitai les railleries de mes amis et de mes connaissances, qui n'osèrent pas même me venir souhaiter un bon retour. En effet, ce retour était bien malheureux pour moi. Devenu méprisable à mes propres yeux, je tombai dans un tel avilissement et une mélancolie si forte, qu'ils m'auraient conduit à la folie ou à la mort, s'ils avaient duré encore long-temps. Je me trouvai en effet à deux doigts de l'un ou de l'autre.

Je traînai cependant encore ces honteuses chaînes jusqu'à la fin de janvier 17-5; époque où ma rage, jusqu'alors comprimée tant de fois, éclata enfin.

CHAPITRE QUINZIEME.

Je redeviens libre. — Premier sonnet.

Un soir, en revenant de l'Opéra (insipide et ennuyeux amusement de toute l'Italie), où j'avais passé plusieurs heures dans la loge de ma maîtresse, objet tour à tour de ma haine et de mon amour, je pris la détermination immuable de m'affranchir une fois pour toutes de mon esclavage. L'expérience m'avait appris que la fuite ne me donnait pas assez de force pour soutenir mes résolutions; qu'elle les avait affaiblies et même anéanties. Je voulus me mettre à une plus grande épreuve : je me flattai que mon caractère ferme et opiniâtre me ferait réussir, par des moyens qui m'obligeraient à de plus grands efforts. Je résolus de ne plus sortir de ma maison, qui, comme je l'ai déjà dit, étais située vis-à-vis celle de

ma maîtresse ; de regarder ses fenêtres ; de la voir entrer et sortir tous les jours ; d'en entendre parler d'une manière quelconque ; et, malgré tout cela, de ne céder désormais en rien, ni aux messages directs ou indirects, ni aux souvenirs, ni enfin à aucun des moyens qu'on pourrait employer ; j'étais préparé à mourir (ce qui m'était égal), ou à m'affranchir. Pour me lier tout-à-fait à cette détermination une fois prise, par la crainte du déshonneur qui en serait résulté si je n'avais pas su la tenir, je l'écrivis à un de mes amis. C'était un de ceux qui m'aimaient le plus et que j'estimais davantage. Il avait pitié de l'état où il me trouvait ; mais comme il ne voulait pas avoir l'air de l'approuver, et qu'il sentait l'impossibilité de m'en tirer, il avait cessé de venir chez moi depuis quelque temps. Dans le billet que je lui adressais, je lui rendais compte en trois lignes du parti que j'avais pris ; et je lui envoyais, comme gage de son immutabilité, une belle et longue tresse de mes vilains cheveux roux. Je les avais fait couper exprès pour me créer un obstacle presque invincible à

me montrer nulle part. Il était impossible de paraître en public ainsi tondu ; on ne supportait alors cette toilette que chez les paysans et les matelots. Je finissais en le priant de m'assister de sa présence et de son courage pour raffermir le mien. Isolé de cette manière chez moi, je défendis toute espèce de message ; et je passai les quinze premiers jours en poussant des cris et des rugissemens affreux. Quelques amis venaient me visiter, et il me semblait qu'ils me plaignaient ; c'était peut-être parce que je ne me plaignais pas moi-même ; mais ma figure et mon maintien parlaient à ma place. Je voulus essayer de lire quelque chose, et je ne comprenais pas même les gazettes. Quelquefois il m'arrivait de parcourir des pages entières, d'en prononcer toutes les paroles, sans en retenir une seule. Je me promenais aussi à cheval dans les lieux les plus solitaires, et c'était le seul exercice qui me fît du bien au corps et à l'âme. Je passai plus de deux mois, jusqu'à la fin de mars 1775, dans cet état presque frénétique ; alors je sentis naître en moi une idée qui commença enfin à me dé-

tourner de cette unique, désagréable et dessé-chante pensée. En rêvant un jour aux distractions que la poésie pourrait me donner, il m'arriva de faire, avec la plus grande peine, et à différentes reprises, un essai de quatorze vers, que je regardai comme un *sonnet*, et que j'eus envie d'envoyer à l'aimable et savant père *Paciaudi*. Il venait chez moi de temps en temps, et il m'avait toujours montré la plus grande bienveillance, sans cependant me dissimuler ses regrets de me voir tuer le temps et moi-même, dans une oisiveté absolue. Cet excellent homme m'avait toujours exhorté à faire des lectures italiennes. Un jour, qu'il avait trouvé chez un bouquiniste la *Cléopâtre* du cardinal *Delfino*, qu'il appelait *superbe*, il se souvint que je lui avais dit que c'était un sujet tragique, et que j'aurais voulu le tenter (quoique je ne lui eusse jamais montré mon premier avorton dont j'ai parlé plus haut.) Il l'acheta et me la donna. Dans un moment de raison, j'avais eu la patience de la lire et de l'apostiller. Je la lui avais ainsi renvoyée, persuadé que sous le rapport du plan et des pas-

sions, elle valait moins que la mienne, si je l'eusse jamais achevée, comme j'en avais l'idée. Le père *Paciaudi*, pour ne pas me décourager, feignit de trouver mon sonnet bon, quoiqu'il ne le crût pas, et qu'en effet il ne le fût pas. Quelques mois après, lorsque je me familiarisai avec nos excellens poètes, j'appris à estimer ce sonnet ce qu'il valait au juste, c'est-à-dire, rien. J'ai les plus grandes obligations à ces premières louanges, que je ne méritais pas, et à celui qui me les donna avec tant d'amabilité, puisqu'elles m'encouragèrent à tâcher d'en obtenir de justes.

Plusieurs jours avant ma rupture avec ma maîtresse, j'avais pensé à tirer de dessous le coussin de sa *chaise longue* les scènes de ma *Cléopâtre*, qui étaient restées là pendant un an. Il arriva que dans un de ces momens de solitude et de rage continuelle, j'y jetai les yeux. Etonné de la ressemblance de l'état de mon cœur avec celui d'*Antoine*, je dis en moi-même: Il faut continuer cette pièce; la refaire, si elle ne peut pas rester ainsi; mais y développer les passions qui me dévorent,

et la faire représenter par les comédiens qui viendront au printemps. A peine cette idée me fut passée par la tête, que presque guéri, je commençai à barbouiller du papier; à rapiécer, à changer, à ôter, à ajouter: à continuer, à recommencer, et enfin à devenir fou d'une autre manière, pour cette malheureuse *Cléopâtre*, née sous de si mauvais auspices. Je n'étais pas honteux de consulter quelques-uns de mes amis, qui n'avaient pas, comme moi, négligé la langue et la poésie italiennes. Je recherchais, j'ennuyais tous ceux qui pouvaient me donner des conseils, des avis, des lumières sur un art auquel j'étais si étranger. De cette manière, ne desirant autre chose que d'apprendre et de faire quelque essai dans une carrière aussi dangereuse que téméraire, ma maison se changeait peu à peu en une espèce d'académie. Les circonstances, en me donnant l'envie d'apprendre, m'avaient rendu docile par accident; mais mon naturel reprenait le dessus, et j'étais peu flexible aux leçons qu'on me donnait. Je me désolais alors; j'ennuyais moi-même et les autres, et je n'en tirais au-

cun avantage. Le seul et véritable que cette nouvelle disposition me donna, fut de me détacher peu à peu de mes amours, et de réveiller ma raison depuis si long-temps assoupie. Je ne me trouvais plus dans la dure et ridicule nécessité de me faire attacher sur une chaise pour m'empêcher de sortir de chez moi et de retourner chez ma maîtresse. Ce fut un des mille moyens que j'avais imaginés pour redevenir sage à toute force. Les attaches étaient cachées sous un grand manteau dans lequel j'étais enveloppé, et elles ne me laissaient libre que d'une seule main pour lire, écrire ou me frapper la tête. De tous ceux qui venaient me voir, aucun ne pouvait seulement soupçonner que j'étais attaché sur une chaise. Je restais ainsi de longues heures; Elie seul, qui était mon géôlier, connaissait le secret. Il me déliait toutes les fois que mon accès de fureur imbécille était passé, et que, sûr de moi et de ma volonté, je lui disais de le faire. De tous les bizarres moyens que j'employai, le plus étrange fut encore une mascarade que je fis à la fin de ce Carnaval, au bal public du

théâtre. Habillé en *Apollon*, j'osai m'y présenter avec une lyre, dont je jouais comme je pouvais, et y chanter de mauvais vers que j'avais composés. Une semblable effronterie était tout-à-fait contraire à mon caractère. La seule excuse que je puisse donner pour des scènes pareilles, est ma faiblesse pour résister à une passion si déréglée. Je sentais qu'il fallait mettre une barrière insurmontable entre elle et moi; et je voyais que la plus forte de toutes était la honte à laquelle je m'exposais en reprenant un attachement que j'avais tourné en ridicule avec autant de publicité. Ainsi, la crainte de cette honte m'empêchait de m'apercevoir que je m'en couvrais déjà en public.

Cependant, je me sentais échauffé peu à peu par un sentiment qui m'était tout-à-fait inconnu, l'amour de la gloire. Enfin, après quelques mois de continuelles consultations poétiques; après avoir usé des grammaires, lassé des dictionnaires; après avoir réuni une quantité de sottises, je parvins à rassembler cinq morceaux que j'appelai *actes*, et j'intitulai le tout *tragédie*.

Aussitôt que le premier acte fut au net, au lieu de le jeter au feu, je l'envoyai à l'obligeant père *Paciaudi*, afin qu'il l'examinât et qu'il m'en donnât son avis par écrit. Dans les apostilles qu'il mit à côté de ces vers, il y en avait de vraiment gaies et amusantes. Elles me firent rire de bon cœur, quoique ce fût à mes dépens; entre autres celle-ci: (Vers 184) « *L'aboiement du cœur.* » *Cette métaphore sent trop le chien; je vous prie de l'ôter.* Les apostilles qu'il mit à ce premier acte, et les conseils qu'il me donna dans le billet qu'il m'écrivit, en le renvoyant, me déterminèrent à le refaire en entier avec plus de patience et d'opiniâtreté. De ce travail sortit la tragédie de *Cléopâtre*, qu'on représenta à Turin le 16 juin 1775.

Je ne fatiguais pas seulement le pauvre père *Paciaudi*, pour en tirer une censure de ce second essai, mais plusieurs autres encore, et surtout le comte *Augustin Tana*, à peu près de mon âge, et qui, pendant mon séjour à l'Académie, était page du roi. Nous avions reçu la même éducation; mais en sortant des pages, il avait constamment cultivé

la littérature française et l'italienne; et il s'était formé le goût, surtout dans la critique et la philosophie, sans trop s'attacher à la grammaire. La finesse, la grâce et l'élégance de ses observations sur cette malheureuse *Cléopâtre*, feraient bien rire le lecteur, si j'avais le courage de les lui montrer; mais elles me feraient trop de mal, et d'ailleurs elles ne seraient pas tout-à-fait comprises, parce que je n'ai copié qu'une quarantaine de vers de ce premier avorton. J'avais fait aussi une petite pièce en prose, qu'on devait donner après *Cléopâtre*, et que j'avais intitulée : *Les Poètes*. Cependant, ni la petite pièce, ni la tragédie, n'étaient les sottises d'un sot. On y trouvait, par-ci par-là, quelques éclairs d'esprit. Dans *les Poètes*, je m'étais mis moi-même en scène, sous le nom de *Zeuzippe* : je m'y moquais le premier de ma *Cléopâtre*; j'évoquais son ombre, afin qu'en compagnie des autres héroïnes tragiques, elle prononçât sur ma tragédie, qui était aussi mauvaise que celle des poètes mes rivaux. La seule différence qui existât entre les pièces de ceux-ci et la mienne, c'est que

les premières étaient lesproductions mûres d'une incapacité érudite, et la mienne une production prématurée d'une ignorance qui promettait quelque chose.

Ces deux pièces furent représentées pendant deux soirées de suite. Mais ravisé, et repentant de m'être si témérairement exposé au public, quoiqu'il se fût montré très-indulgent, je fis mon possible auprès des acteurs et de ceux qui les dirigeaient, pour qu'on ne représentât plus mes pièces. Depuis cette fatale soirée, un feu dévorant s'empara de mon âme; je brûlais d'obtenir un jour, au théâtre, des lauriers mérités; et jamais fièvre d'amour ne me donna de si brûlans transports. Voilà la manière dont je m'exposai en public pour la première fois. Si les nombreux ouvrages dramatiques qui sont sortis de ma plume par la suite, n'ont pas été meilleurs que ces deux premiers, cette entrée au Parnasse avec le brodequin et le cothurne, fut sans doute folle et ridicule; mais si, au contraire, je peux jamais être compté parmi les bons auteurs tragiques ou comiques, ce premier pas a été l'affaire la plus importante de ma vie.

Je terminerai ici l'époque de ma jeunesse. Ma virilité ne pouvait commencer sous de plus heureux auspices.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE.

CHAP. I.er Naissance et Parens. *Page* 1

II. Souvenirs de l'Enfance. 6

III. Premiers symptômes d'un caractère passionné. 11

IV. Développement du caractère, indiqué par divers petits événemens. 17

V. Dernière Anecdote de l'Enfance. 27

SECONDE ÉPOQUE.

ADOLESCENCE.

CHAP. I.er Départ de la Maison maternelle; entrée à l'Académie de Turin. Sa description. 37

II. Premières Études pédantesques et mal faites. 44

III. Auxquels de mes Parens fut confiée mon Adolescence à Turin. 52

IV. Continuation de mes prétendues Études. 58

V. Différens faits peu importans, dans le genre du Chapitre précédent. 67

CHAP. VI. Faiblesse de mon tempérament. Maladies continuelles. Incapacité pour tout exercice, et surtout pour la danse; et pourquoi. 77

VII. Mort de mon Oncle paternel. Je deviens libre pour la première fois. J'entre au premier appartement de l'Académie. 86

VIII. Oisiveté totale. J'éprouve des contrariétés que je supporte avec patience. 97

IX. Mariage de ma sœur. Mon premier Cheval. 101

X. Premières amourettes. Premiers petits voyages. Entrée dans les troupes. 106

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE.

CHAP. Ier. Premier voyage : Milan, Florence et Rome. 115

II. Continuation des voyages. Je m'affranchis de mon Gouverneur. 126

III. Continuation de mes voyages. Ma première avarice. 134

IV. Je finis mon voyage d'Italie, et j'arrive pour la première fois à Paris. 144

V. Mon premier séjour à Paris. 153

CHAP. VI. Voyage en Angleterre et en Hollande. — Mes premières amours. 159

VII. De retour dans ma patrie, je m'adonne aux études philosophiques. 172

VIII. Second voyage en Allemagne, en Danemarck et en Suède. 180

IX. Continuation de mes voyages en Russie, en Prusse, en Hollande et en Angleterre, pour la seconde fois. 190

X. Je deviens amoureux pour la seconde fois. 202

XI. Je suis détrompé d'une manière horrible. 225

XII. Je reprends mes voyages. Je retourne en Hollande et en France. Je vais en Espagne et en Portugal, et de là en Piémont. 253

XIII. Je deviens amoureux pour la troisième fois. — Mes premiers essais en poésie. 255

XIV. Maladie et guérison. 263

XV. Je redeviens libre. — Premier *sonnet*. 274

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

IA1
1551178

148.
7.
38.